



DAVID BRY

La  
SECONDE CHUTE  
D'ERVALON  
LES SEIGNEURS D'ERVALON

MMÉMOs FANTASY

David Bry

*LA SECONDE CHUTE  
D'ERVALON  
Volume 2*

LES SEIGNEURS D'ERVALON



MNEMOS

ICARES  
*L'Aventure imaginaire*

© Les Éditions Mnémos, juin 2009  
15, passage du Clos Bruneau  
75005 PARIS  
[www.mnemos.com](http://www.mnemos.com)  
ISBN : 978-2-35408-047-1

*À Dominique, Christelle, Erick, Andrée, Laurent et Mireille.*

*Merci pour ces années d'amitié passées, et pour toutes celles encore à venir.*

# VOYAGE VERS ATHINRYE

Durant dix longues journées, la procession des réfugiés avançait. Dans le froid des premiers jours de l'hiver, chacun avançait, tête baissée, avec en bagage le peu qui avait pu être sauvé. Des charrettes portaient ceux qui étaient trop faibles pour marcher. Nombre d'entre eux restèrent au bord de la route. Certains blessés périssaient, ne supportant pas la difficulté du voyage. Bien des vieillards abandonnèrent la route vers les Champs d'Athinrye, usés par la perte de leur foyer et par la marche qui semblait sans fin. Chaque soir, des centaines de feux s'allumaient, après que la duchesse eut ordonné que soient installés les campements. Les éclaireurs partaient alors à la recherche de nourriture : baies, oiseaux et lapins. Tout le monde était épuisé. Chaque soir, les mêmes bagarres éclataient : celui-ci avait volé le pain d'un autre, celui-là refusait de laisser monter un blessé sur les charrettes pour le lendemain, tel autre prenait trop de place autour du feu. Iselde Harken était peu loquace. Elle marchait au-devant de la procession, suivie de Gvald, le nouveau capitaine d'Avelden, et de Celdyn Harin, le capitaine des éclaireurs. Derrière elle, sur le même cheval, suivaient Ilgon Malder et Paldan Travalier, le chirurgien et l'ancien Maire du Palais, tous les deux trop vieux pour marcher. Chaque jour était identique au précédent. Le lever à l'aube, au son des cors. Le rapport des éclaireurs, qui s'assuraient chaque nuit que les soldats des Tribus ne suivaient pas la colonne des réfugiés. Puis le départ, dans le froid et le brouillard du matin. Les cris et les pleurs des enfants, qui ne comprenaient pas pourquoi ils ne se réveillaient pas dans leur maison, qui demandaient où était leur père, leur mère, ou leur frère. Les soupirs des plus fatigués, les larmes de ceux qui enterraient au petit matin les blessés morts dans la nuit, les vieux qui n'avaient pas survécu à la fatigue.

Dix jours après leur départ d'Aveld, détruite par les flammes, Iselde s'arrêta au sommet d'une colline.

« Là-bas, dit-elle, pointant le bras vers l'ouest. L'entrée des Champs. Nous y serons ce soir. Enfin. »

Dans la direction pointée par la duchesse se profilait l'entrée d'une vallée, qui semblait très étroite, comme si les collines s'étaient refermées sur elles-mêmes. Iselde se retourna vers la colonne de réfugiés.

« Peuple d'Aveld ! Nous y sommes ! Nous serons aux Champs d'Athinrye ce soir ! De la soupe, chaude et fumante, des pailles, et enfin la sécurité. Là-bas, nous reconstruirons nos maisons brûlées, nous ressemerons nos champs, et nos enfants retrouveront le sourire. Plus que quelques heures, et nous pourrons nous reposer, enfin ! »

Des clameurs fusèrent de la foule. Pleurs de soulagement des plus épuisés, cris des enfants qui ne comprenaient pas. Iselde recommença à marcher. Elle aussi semblait lasse, le visage sale de poussière, les yeux fiévreux. Elle n'avait quasiment pas dormi depuis la fin du siège.

« Connaissez-vous les Champs d'Athinrye ? demanda Iselde à Chtark et Douma, qui marchaient près d'elle.

— Non, ma Dame, répondit Chtark.

— Idril et Odric, la Mère et le Père, sont vénérés dans tout Ervalon. Deux sanctuaires existaient, il y a très longtemps de cela. Celui d'Odric, Haut-Col, a été détruit durant la Grande Guerre des Tribus. Celui d'Idril, les Champs d'Athinrye, a par bonheur été épargné. Les Champs sont dirigés par Dame Mara, Haute-Prêtresse d'Idril. C'est un endroit où son autorité est absolue. Et même s'ils sont sur mes terres, je dois me soumettre à la volonté de Dame Mara, car elle représente Idril sur ses terres. Athinrye est un endroit comme il n'en existe nulle part ailleurs. L'herbe y est toujours grasse et verte, les troupeaux y paissent en toute tranquillité. Des champs d'orge et de blé s'étendent à perte de vue, coupés seulement par d'immenses vergers regorgeant des fruits les plus juteux du royaume. Durant les périodes de famines, c'est vers les Champs et leurs greniers qu'Avelde, et même parfois Ervalon, se tournent. C'est

pour cela que nous y allons : nous avons plus de huit mille bouches à nourrir. »

Pour nombre de réfugiés, les dernières heures de marche parurent les plus longues. Après dix jours d'une marche harassante, ils purent enfin contempler la promesse de leur salut. L'entrée des Champs d'Athinrye se trouvait entre deux collines. Deux chênes immenses, de plus de cinquante mètres de haut, entouraient une antique muraille de pierre crénelée, trouée par une haute porte de bois gravée du symbole du Chêne. La colonne des réfugiés s'arrêta devant la porte fermée. Avant même que la duchesse n'ait eu le temps de sonner au cor qui, attaché à une chaîne contre la muraille, semblait attendre les voyageurs, l'un des deux vantaux s'ouvrit, dans un lourd grincement. Derrière, un jeune homme et une jeune femme, vêtus de robes de bure vert foncé, s'avancèrent et s'inclinèrent.

« Soyez la bienvenue sur les terres d'Idril, Iselde Harken, duchesse d'Avelden. Je suis Ilaya, novice d'Idril, et voici mon compagnon, Ogérol, également novice de la Déesse. La Haute-Prêtresse vous attend, vous et votre peuple. De nombreuses tentes ont été montées, et tous les chaudrons d'Athinrye ont été réquisitionnés. Ce soir, vous aurez une soupe chaude à manger autour du feu.

— Par Idril, merci..., murmura la duchesse, comme pour elle-même.

Iselde se retourna.

« Peuple d'Aveld ! La Haute-Prêtresse d'Idril nous accorde sa protection ! Ce soir, nous réchaufferons nos cœurs et nos jambes fatiguées avec de la soupe d'Athinrye ! »

Des hourras de joie jaillirent de la procession. Les deux novices d'Idril se retournèrent et firent signe à la duchesse de les suivre. La colonne tout entière se mit en marche vers l'intérieur de la vallée. Comme l'avait annoncé Iselde, les Champs étaient un endroit hors du commun. A perte de vue se trouvaient des champs, bordés de ruisseaux chantants, de haies remplies de baies, dont se saisissaient les oiseaux, mésanges, palombes, hirondelles. Au loin, de nombreux troupeaux paissaient paisiblement : des vaches et des moutons. Partout, l'herbe d'un vert incroyable tranchait avec le marron et le gris

des flancs extérieurs des collines qui entouraient cet endroit magique. Partant de l'entrée des Champs, un large chemin de terre battue, longé par un cours d'eau, descendait et s'enfonçait entre les deux versants de la vallée.

« Le peuple d'Aveld logera dans le campement prévu à cet effet par la Haute-Prêtresse, dit Ilaya. La Haute-Prêtresse a par ailleurs mis à votre disposition un bâtiment afin que vous et votre suite puissiez y loger.

— L'aide d'Idril nous est d'un grand secours, surtout en ces temps si sombres.

— Est-il vrai comme on le dit que les Tribus sont de retour, ma Dame ? demanda le jeune novice.

— Oui, répondit Iselde après avoir hésité un instant. Aveld a été détruite. Nous sommes tout ce qu'il en reste. »

Les yeux du jeune homme s'écarquillèrent, mais il n'ajouta rien. La route serpentait le long de la rivière, bordée par les champs. Dans le bois, lapins et chevreuils s'enfuyaient à l'approche de la colonne de réfugiés alors qu'au loin, derrière les derniers arbres, se profilait le village d'Athinrye. Des dizaines de maisons, certaines en bois, d'autres en pierre, entouraient un immense édifice circulaire, dont les murs étaient mangés par le lierre. Dans le village, nombreux étaient ceux qui attendaient les réfugiés. Tous et toutes vêtus de la même robe de bure qu'Ilaya et Ogérol, ils s'inclinèrent en silence au passage de la duchesse, qu'ils reconnurent au blason de son armure. Le lieu semblait emprunt d'un calme surnaturel. La colonne marchait en silence, et même les enfants murmuraient. Au loin, derrière le village et autour de ce qui semblait être un petit lac, des centaines de tentes, blanches, vertes, rouges et bleues, avaient été installées. Soudain, le bruit d'un cor, sourd et grave comme le cri d'un cerf, traversa le village.

« Dame Mara, Haute-Prêtresse d'Idril, arrive. Que chacun se prosterne devant la Voix d'Idril ! »

A ces mots, tous les prêtres et novices se tournèrent vers le bâtiment circulaire, et s'inclinèrent, en silence. Une partie de la foule fit de même, alors que l'immense porte s'ouvrit pour laisser passer un petit groupe de personnes. Menées par une femme vêtue d'une longue robe blanche et verte, six prêtresses



avançaient, portant des branches de chêne et la bannière d'Idril, un drapeau représentant un chêne marron sur fond vert. La femme était d'âge mur. Ses cheveux étaient parsemés de blanc, et son visage arborait un air grave. Elle s'approcha d'Iselde, qu'elle ne quittait pas des yeux, et arrivée devant elle, s'inclina, doucement. Iselde s'agenouilla, et la femme lui posa la main sur l'épaule.

« Sois la bienvenue sur mes terres, duchesse Harken. Tu peux te relever. »

Sa voix était douce et autoritaire. Elle se tourna vers les réfugiés.

« Soyez tous les bienvenus sur les terres d'Idril ! », cria-t-elle.

Sa voix portait loin, et la foule, respectueuse, l'écoutait en silence.

« Des tentes ont été montées près du Lac d'Inifrie, continua la Haute-Prêtresse. Que chacun s'y installe du mieux qu'il peut. De chaque tente, qu'une personne, et une seule, revienne ensuite au silo près du Temple : du pain et des légumes lui seront donnés pour lui et ses compagnons. Hâtez-vous avant que la nuit ne tombe. »

Aussitôt, et dans un intense et soudain brouhaha de rires, de pleurs et d'éclats de voix, la colonne se remit une dernière fois en marche, en direction des tentes qui avaient été installées par les prêtres et prêtresses d'Idril.

« Je sais ce qui s'est passé en Aveld, Iselde. Nous devons parler. Je t'attends dans la Salle des Audiences. J'ai mis à ta disposition le bâtiment qui est là, à gauche du Temple. Tu peux y loger avec tes compagnons aussi longtemps qu'il te semblera bon.

— Merci, Mara. », répondit Iselde.

La duchesse se retourna vers Gvald, et dit :

« Installe-toi avec Celdyn, Ilgon, Paldan et nos compagnons.

— J'enverrai ce soir quelqu'un vous chercher pour le dîner. Nous partagerons ce premier repas ensemble. Sachez par ailleurs, et notamment vous jeune homme, continua Mara en se

tournant vers Ionis, que le mage Merrat Trahl est ici, en Athinrye. Il sera des nôtres ce soir, malgré ses blessures.

— Il est blessé ? demanda Iselde, soudain inquiète.

— Rien de grave, heureusement. Les soldats qui ont tenté de l'arrêter ont plus souffert que lui. Mais vous le verrez plus tard. Venez, Iselde. »

Iselde quitta ses compagnons, et suivit Mara et ses prêtresses qui retournaient dans le Temple d'Idril. Le bâtiment qu'avait réservé Mara à la duchesse d'Avelden était une grande maison en pierre, bâtie sur deux étages. Le toit était en chaume, et, chose rare, de larges fenêtres laissaient entrer le jour. A l'intérieur, une jeune novice, qui se présenta comme Hilla, accueillit les visiteurs, et distribua les chambres, à l'étage. La duchesse dormirait dans la grande suite. Les chambres étaient toutes meublées d'un grand lit en bois, d'une cheminée dans laquelle un bon feu crépitait, ainsi que d'une armoire et d'une petite table munie d'un broc d'eau. Au rez-de-chaussée, une grande pièce commune donnait sur une cuisine, une petite salle avec un bac pour se laver, ainsi qu'une chapelle, dédiée à Idril. Tous les meubles étaient en bois sculpté. Symboles du chêne, scènes de chasse et animaux ornaient tous les coins de la maison. Les sols, en parquet brillant, étaient recouverts de nombreux tapis, et les murs étaient décorés de tentures aux tons chauds. La maison était manifestement réservée aux hôtes de marque. Aussitôt arrivés, tous s'installèrent rapidement dans leurs chambres, puis se nettoyèrent enfin après ces longs jours de marche. La crasse et la sueur coulèrent sur le sol de la salle des bains, emmenés par l'eau chaude qui avait été apportée par des novices.

Peu après la tombée du jour, une jeune femme vint chercher les compagnons de la duchesse, les informant qu'ils étaient attendus pour dîner par la Haute-Prêtresse. En sortant de la maison, ils traversèrent la place du village, au milieu de laquelle trônait une immense statue de pierre grise, dont la base était recouverte de mousse. La statue représentait une femme, vêtue d'une longue tunique, accompagnée d'une biche. La novice les mena jusqu'à l'entrée du temple. Les portes qui y donnaient accès étaient immenses, en bois, et chaque vantail était sculpté

d'un chêne. Partout ailleurs, chaque pierre du bâtiment était sculptée de motifs liés à la Déesse. Il y avait là des animaux en tout genre, des chênes stylisés, ainsi que de nombreuses fleurs. De chaque côté de la porte, deux imposants braseros éclairaient l'entrée, crépitant de flammes. Derrière se trouvait une grande salle en pierre parsemée de colonnes, d'où partaient de nombreuses portes et couloirs. La novice se dirigea vers l'un d'eux, suivie des compagnons de la duchesse. Ils longèrent plusieurs coursives, de petits cloîtres dans lesquels poussaient une multitude de plantes, plus étranges les unes que les autres. Après de longues minutes de marche dans le temple silencieux, le groupe pénétra dans une grande salle à ciel ouvert. Au milieu, une table en pierre rectangulaire avait été dressée. Autour, des dizaines de torches illuminaient la scène et les personnes assises autour de la table. Dame Mara, Haute-Prêtresse et Voix d'Idril, était assise au centre. A sa droite se trouvait Iselde Harken, les traits tirés et le visage pâle, à côté de qui était assis Merrat Trahl. Après le mage, une dizaine de places étaient vides, attendant les derniers convives. De l'autre côté de la table se trouvaient huit personnes, tous prêtres et prêtresses d'Idril, à en juger par leur tenue. Au milieu, se trouvait une toute jeune femme, la seule à être vêtue d'une longue tunique blanche. Ses cheveux étaient blonds, ses yeux d'un vert profond. Son visage était doux et régulier, elle était très jolie. Sur son épaule droite était installée une chouette blanche, qui semblait dormir. Alors qu'Aurianne entra dans le cloître, la jeune femme écarquilla les yeux, et pâlit soudainement. Elle laissa tomber son verre, qui se fracassa sur le sol en pierre. Aussitôt, deux servantes réagirent, et vinrent ramasser les morceaux de verre.

« Tout va bien, Newenn ? », demanda Mara.

La jeune femme regarda un instant la Haute-Prêtresse, sans répondre.

« Newenn ?

— Pardon, ma Dame ?

— Tout va bien ?

— Oui. Excusez-moi. Un instant d'inattention. »

Mara fronça les sourcils, comme si elle essayait de percevoir la vérité derrière les mots de la jeune femme.

« Ah mais je vois que nos derniers invités sont arrivés ! »

Mara se leva, et vint accueillir les nouveaux arrivants. Newenn ne quittait pas Aurianne des yeux.

« Mes amis, permettez-moi de vous présenter les compagnons de la duchesse Iselde. Voici Gvald Lende, capitaine d'Avelden, Celdyn Harin, capitaine des éclaireurs, Ilgon Malder, chirurgien ducal, Paldan Travalier, Maire du Palais, Chtark de Norgall, capitaine des Chevaliers d'Escalon, et leurs compagnons, Douma, éclaireur d'Avelden, Aurianne, qui a aidé Ilgon à soigner les blessés durant le siège, et Ionis, un jeune mage, apprenti de Maître Trahi. Et il y a aussi Miriya et Donhull, deux autres compagnons de la duchesse. Asseyez-vous, et soyez les bienvenus à ma table. » Tout le monde s'assit, et des musiciens entrèrent dans le cloître. « Mes amis, les temps sont durs. Alors ce soir, oublions tout. Oublions la guerre, nos batailles perdues, oublions notre fatigue et ceux que nous avons laissés en chemin. Chantez et dansez, musiciens, chantez et dansez pour notre plaisir et pour la gloire d'Idril. » Mara leva son verre de vin. « A nous tous, et à cette nuit étoilée. »

Aussitôt les musiciens commencèrent à jouer. Cithare, violon, flûtes et tambourins accompagnaient les chanteurs et les danseurs, alors que les serviteurs commençaient la ronde des plats et des vins. Faisans, cygnes, sangliers et lièvres, vins rouges et vins blancs, bières et alcools forts, le repas était un véritable festin. Les torches illuminaient les visages des uns et des autres, et les conversations allaient bon train. La récolte de l'automne tout juste rentrée, le temps à venir, et inévitablement la guerre, les bouches à nourrir, l'avenir d'Avelden. A l'évocation de ces questions trop graves, Mara s'efforçait à chaque fois de rediriger la conversation sur des sujets plus plaisants. Iselde était très silencieuse, malgré les quelques efforts qu'elle faisait, manifestement par politesse. Merrat semblait quant à lui plus à son aise, et essayait d'égayer la duchesse de quelques mots adressés à son oreille. Alors que les derniers plats arrivaient, la jeune Newenn se leva, s'approcha de Mara à qui elle glissa un mot à l'oreille, et disparut dans les couloirs du Temple, sa chouette sur l'épaule. La regardant partir, Dame Mara dit, simplement :

« Notre prophétesse est fatiguée. Elle vous prie de bien vouloir l'excuser. »

La fin du repas approchait, et le protocole s'allégea enfin alors que les desserts arrivaient. Poires au vin et fruits en tout genre, pâtisseries, sucres et fruits confits arrivèrent sur des plateaux. Plusieurs personnes se levèrent, et des petits groupes se formèrent. Merrat se leva également, et s'approcha de Ionis, lui mettant la main sur l'épaule.

« Ionis, je suis heureux de te revoir. Attends-moi après le dîner, nous avons à discuter. »

A côté de Mara, Iselde, accompagnée de Gvald, Celdyn, Chtark et Miriya, donnait ses derniers ordres :

« Nous partirons à Lahémone demain à l'aube. Gvald, fais préparer la garde ainsi que tous les chariots disponibles. Dame Mara me dit que les récoltes de Lahémone ont été exceptionnelles. Le duc Fériac ne me refusera pas son aide. Celdyn, toi et tes éclaireurs surveillez les environs. Athinrye a ses propres moyens de détecter toute approche de soldats ennemis, mais deux précautions valent mieux qu'une. Chtark, toi et tes compagnons, vous resterez aux Champs, je veux que quelqu'un reste aux côtés de Dame Mara et du peuple d'Aveld. Nous serons de retour d'ici un mois si tout se passe bien. Je veux revenir aux Champs avant de repartir à Pémé pour le Conseil d'Eervalon. Ma Dame, termina Iselde, se tournant vers la Haute-Prêtresse, permettez maintenant que je me retire. Les jours à venir seront je crois difficiles, même s'ils ne sauraient être pires que les jours passés.

— Va Iselde, dit Mara, lui posant la main sur l'épaule, va te reposer. Puisse Idril veiller sur ton sommeil... »

Iselde partit, après avoir souhaité une bonne nuit à tout le monde, suivie peu de temps après par Gvald et Celdyn.

Un peu plus tard dans la soirée, Merrat et Ionis se retrouvèrent dans l'un des nombreux cloîtres du Temple d'Idril. Assis autour d'une table en pierre, à peine éclairés par deux torches et la lumière de la lune, les deux hommes discutaient à voix basse :

« Ionis, cela fait maintenant plusieurs mois que tu es mon apprenti. Nous n'avons malheureusement pas pu passer

suffisamment de temps ensemble, mais j'ai néanmoins vu à quelle vitesse tu progressais. Je ne t'ai pas menti la première fois où je t'ai vu, à Aveld. La magie est forte en toi. La route te semblera sans doute longue mais, si tu continues à suivre mes conseils, je suis sûr que tu seras un mage puissant, très puissant même. Mais revenons à l'objet de notre conversation. Comme tu le sais, je reviens d'Yslor. Ce que tu ne sais pas, c'est ce qu'est Yslor. Et je pense que cela va t'intéresser... »

Merrat fit une courte pause, et sourit en lisant l'impatience sur le visage de Ionis.

« Le Cercle d'Yslor est une sorte d'ordre de mages, dont je fais partie. Cet ordre a plusieurs objectifs. D'une part, il tente de contrôler l'usage de la magie en Ervalon. Tu n'es pas sans savoir que la magie peut être très dangereuse. Le cercle a donc pour mission de s'assurer que la connaissance des arts magiques ne soit pas donnée à n'importe qui. Le don est inné, bien sûr, mais très rares sont ceux qui, comme toi, arrivent à l'utiliser sans être guidés. Une fois que les personnes qui ont le don et qui ont été jugées aptes à l'utiliser ont été identifiées, un autre des objectifs du cercle est de leur apprendre à utiliser et maîtriser leur magie. C'est ce que je suis censé faire avec toi. Enfin, le Conseil d'Yslor, composé de l'Archimage et des sept Hauts-Mages dirigeant le cercle, a aussi pour rôle, depuis des siècles, de conseiller le roi d'Ervallon et ses représentants, et de défendre nos terres contre les ennemis d'Ervallon. C'est pour cela que j'ai quitté Aveld, peu de temps avant la bataille. Je suis l'un de ces sept Haut-Mages. Je suis allé au Conseil, que j'avais convoqué de toute urgence. Comme tu le sais, la situation est critique. Il était impensable qu'une armée ait pu s'approcher si près d'Aveld, alors je suis parti enquêter... et aussi étrange que cela puisse paraître, aucun des membres du Conseil n'a su répondre à mes questions. Nous avons failli à notre rôle. Avelden et Ervalon ont été attaqués, et nous n'avons rien vu, et rien pu faire. Mais ceci est un autre débat, et je t'en fais part pour que tu saches un peu mieux ce qu'est Yslor. Peut-être en reparlerons-nous plus tard, si tu le souhaites. Ce que j'ai à te dire maintenant te concerne directement. »

Ionis était suspendu aux lèvres de son maître. Le sol aurait pu s'ouvrir sous ses pieds qu'il ne s'en serait certainement pas rendu compte, absorbé par tout ce que lui disait Merrat Trahl.

« Cela fait bientôt un an que tu m'as demandé d'être ton maître. Tu as appris vite, et été un bon apprenti. Aujourd'hui, nos règles m'interdisent de t'en apprendre plus. »

Ionis tressaillit, et se préparait à protester quand Merrat l'arrêta, d'un signe de la main, et reprit en souriant :

«... à moins que tu ne rejoignes notre ordre et que tu en acceptes les lois. Celles-ci sont simples, mais tout manquement à l'une d'elles te fera immédiatement expulser. Si tu nous rejoins, tu devras t'engager à défendre le cercle, au péril de ta vie s'il le faut. Tu devras veiller à ne pas divulguer les noms de ses membres, car comme tu le sais les mages sont bien souvent mal vus, quand ils ne sont pas haïs et chassés des villes et villages. Il te sera interdit de diffuser la magie sans en avoir eu l'autorisation expresse du conseil d'Yslor. Et tu devras enfin obéir sans question à chacun de mes ordres, comme tu l'as déjà fait, ainsi qu'à ceux de l'Archimage et des autres membres du Conseil. Voilà. Je te laisse réfléchir à cette proposition. Je ne te la ferai qu'une seule fois, alors prends bien ton temps avant de répondre.

— Maître, répondit Ionis, ne pouvant réprimer un grand sourire, je n'ai pas besoin de réfléchir plus que cela. C'est avec joie que j'accepte de rejoindre votre... heu... le Cercle d'Yslor. »

Merrat Trahl sourit à son tour.

« Je suis heureux de ton choix, même si, entre nous, je n'en doutais pas trop. Tu es trop avide de connaissances pour rater une telle occasion. Tu feras une bonne recrue pour l'ordre. Au nom de l'Archimage, je te souhaite donc la bienvenue au Cercle d'Yslor, Ionis.

— Merci, merci beaucoup, Maître Merrat. Vous ne le regretterez pas.

— Continue d'apprendre comme tu l'as fait jusqu'ici, c'est tout ce que je te demande. Maintenant, raconte-moi ce qui s'est passé depuis mon départ. J'ai eu la version de la duchesse, mais peut-être aura-t-elle oublié un élément ou un détail qui pourrait être important. Je t'écoute. »

Ionis et Merrat discutèrent jusque fort tard dans la nuit. Le jeune mage rapporta les derniers événements que lui et ses compagnons avaient vécus depuis son départ, peu avant le siège d'Aveld. Il raconta la mort de Lorod, le Gardien du Bois de Trois-Lunes, l'attaque de la cité par les armées des Tribus, puis, enfin, la reddition d'Iselde et la fuite du peuple d'Aveld jusqu'aux Champs d'Athinrye. A plusieurs reprises, Merrat ne cacha pas sa surprise en écoutant le jeune homme. Ionis n'osa pas lui en demander les raisons, et termina son récit. La lune commençait à se coucher lorsque Merrat enfin se releva, se dégourdissant les jambes.

« Je n'arrive toujours pas à comprendre comment cette immense armée a pu arriver sans que personne ne s'y attende. Même en arrivant par Erbefond, quelqu'un a forcément dû voir ces soldats passer. J'essaierai d'en reparler à la duchesse demain. Vous allez je crois rester quelque temps ici. Rejoins-moi tous les matins à l'entrée de la vallée. Nous continuerons ton apprentissage. Allons nous coucher maintenant, il est tard. Bonne nuit, Ionis.

— Bonne nuit, Maître. »

Ionis regarda Merrat se diriger vers l'un des couloirs donnant sur le cloître, et disparaître dans les ombres du temple. Il n'en revenait pas. Il appartenait désormais à un ordre de mage, le seul qui existait peut-être dans tout Ervalon ! Et son maître lui avait dit que la magie était puissante en lui ! Ionis regarda ses mains. Quel dommage qu'il ne puisse rien dire à Chtark...



## AU VOLEUR !

Au petit matin, Chtark et ses compagnons furent réveillés par des sons de cors qui résonnaient dans la vallée. Dehors régnait une grande agitation. Prêtres et novices couraient dans tous les sens, frappaient aux portes, repartaient. Rapidement, la place devant le Temple fut bondée. Et tout le monde venait aux nouvelles.

« Qui a pu commettre une chose pareille ? Qu'allons-nous devenir sans la Bannière d'Idril ? Est-ce les Tribus qui sont derrière tout ça ? Par Idril, je ne peux y croire... »

Quelques instants plus tard, les portes du Temple s'ouvrirent, et laissèrent passer Mara. Son visage, la veille avenant et souriant, était sombre, et ses yeux étaient pleins d'inquiétude.

« Mes enfants, l'heure est grave, très grave. »

Aussitôt, le silence se fit sur la place.

« Comme certains le savent déjà, un grand malheur est arrivé cette nuit. Deux de nos prêtres sont morts... et la Bannière d'Idril a été volée. Nous avons cherché partout, et n'avons trouvé aucune trace des voleurs. Nous ne savons pas si c'est l'acte d'un voleur isolé, ou si ce sont les Tribus, qui en sont à l'origine. »

A ce moment, une main agrippa la porte de pierre, de l'intérieur. Newenn apparut, titubante.

« Dame Mara ! Dame Mara ! »

Mara se retourna en sursautant, tandis que deux prêtresses accouraient pour soutenir Newenn, qui semblait à bout de forces.

« Une vision... une petite bande, à cheval. Ils ont pris la route du sud... »

Les jambes de la jeune femme se dérobaient sous elle, et les deux prêtresses la récupérèrent dans leurs bras alors qu'elle s'évanouissait. Mara se retourna vers la foule.

« Qui sait se battre et monter à cheval ? Nous devons absolument récupérer l'Oriflamme. Qui peut aller récupérer la Bannière d'Idril ? »

Sans réfléchir, Miriya fit un pas en avant. Ses yeux croisèrent ceux de la Haute-Prêtresse.

« Miriya, dit Dame Mara. Je te charge de retrouver ces voleurs, et de nous rapporter l'Oriflamme. Prends qui tu veux avec toi, et allez chercher des chevaux à la porte de la vallée. Retrouve ces brigands, à tout prix. Qu'Idril te protège... »

Miriya regarda ses compagnons, les uns après les autres. Tous acquiescèrent d'un hochement de tête, sans même que Miriya leur pose la question. La jeune femme s'inclina rapidement devant la Haute-Prêtresse, puis fendit sans un mot la foule en direction de la Maison des Invités, suivie par ses amis. La foule, compacte, s'ouvrait au fur et à mesure pour laisser passer les envoyés de Mara, les dévisageant les uns après les autres. En moins de cinq minutes, tous avaient préparé leurs affaires. Leurs armes toujours prêtes pendaient à leurs côtés, les sacs à dos étaient remplis de victuaille qu'Hilla avait été chercher à toute vitesse au Temple. Ils prirent hâtivement la route en direction de la porte de la vallée.

« On part vers le sud ? demanda Aurianne.

— C'est la seule piste que nous avons, répondit Miriya. Avec un peu de chance, la prophétesse aura vu juste, et nous pourrions rattraper les brigands avant qu'ils ne soient trop loin. »

Arrivés à la porte d'Athinrye, ils virent que sept chevaux étaient sellés, et se tenaient déjà prêts à partir. Le palefrenier s'inclina à l'arrivée du petit groupe.

« Voici les chevaux demandés par la Haute-Prêtresse. Qu'Idril vous garde.

— Comment savez-vous que... » commença Chtark, surpris.

Le jeune homme sourit devant l'incrédulité de Chtark, qui ne comprenait pas comment l'ordre de leur fournir des chevaux avait pu arriver si vite jusqu'à lui.

— Les nouvelles vont vite dans la vallée, capitaine, répondit le palefrenier.

— Avez-vous vu des hommes sortir ce matin ? demanda Miriya.

— Non, ma Dame. Mon collègue et moi sommes arrivés peu avant l'aube, et nous n'avons vu passer personne.

— Les portes de la vallée sont-elles fermées ? Quelqu'un aurait pu passer sans que vous ne le voyiez ?

— Les portes d'Athinrye sont toujours ouvertes, de jour comme de nuit, été comme hiver, en temps de paix comme en temps de guerre. N'importe qui aurait pu passer.

— Hâtons-nous alors. Merci pour les chevaux.

— Bonne chance à vous. Qu'Idril vous protège. »

Après avoir vérifié les sangles des chevaux, tous grimpèrent sur leur monture, puis partirent au galop. Non loin de la sortie de la vallée, la route se divisait. A l'est, elle menait vers Aveld. Aucun ne savait où menaient les routes du nord ou du sud. Douma descendit de son cheval, et inspecta le sol au niveau du croisement.

« Plusieurs chevaux, dit-il après quelques minutes passées le nez au ras du sol. Ils galopent. Ils ont pris vers le sud. Ils ont plusieurs heures d'avance sur nous.

— Comme le disait la prophétesse, dit Miriya. Dépêchons-nous. »

Douma remonta à cheval, et tous repartirent au galop, fonçant le long de la route du sud.

Ils chevauchèrent toute la journée à bride abattue, ne s'arrêtant que pour laisser se reposer les chevaux et manger, rapidement. Et enfin, alors que la nuit s'apprêtait à tomber, ils s'arrêtèrent près d'un bosquet, allumèrent un feu et installèrent leur campement.

« Alors ? demanda Miriya à Douma, alors qu'il revenait de la route où il avait inspecté les traces.

— Ils continuent à galoper eux aussi. Nous les avons un peu rattrapés je crois, mais ils ont encore plusieurs heures d'avance.

— Les chevaux ne tiendront pas un tel rythme, dit Aurianne. L'un de vous sait-il s'il y a une ville ou un port dans le sud, n'importe quel endroit qui pourrait être la destination des voleurs ? »

Tout le monde se regarda, dubitatif, sans que personne ne réponde.

« Eux non plus ne pourront tenir ce rythme sans risquer de perdre l'un de leurs chevaux, dit Douma. Demain, nous irons un peu moins vite. Nous verrons s'ils nous distancent ou non. »

Les deux jours qui suivirent, Miriya et Douma menèrent leurs compagnons toujours plus loin vers le sud. Les brigands semblaient avoir eux aussi réduit leur rythme, et l'un de leurs chevaux, selon Douma, boitait. Il espérait les rattraper dans deux jours. Autour d'eux, le paysage commençait à changer. Les plaines herbeuses se faisaient grises, et quelques rares bouquets de peupliers et de saules apparaissaient çà et là. L'odeur changeait elle aussi, et une sorte d'humidité commençait à se faire sentir, comme une odeur de moisissure. En fin d'après-midi, la route, entourée de petits ruisselets, commença à descendre doucement. Tout autour, grenouilles et crapauds coassaient dans les mares de plus en plus rapprochées. Les arbres poussaient par bosquets entiers, masquant le paysage. Ils chevauchèrent pendant longtemps dans cette région inhospitalière quand, au détour d'un petit bois marécageux, ils virent un village, à quelques centaines de mètres en contrebas. De loin, il ne respirait pas la prospérité. Il était composé d'une cinquantaine de maisons, agglutinées autour de ce qui devait être un puits. Les habitations étaient très proches les unes des autres, et les ruelles de terre battue avaient l'air très étroites. De loin, ils ne voyaient personne, à part quelques enfants qui jouaient dans les rues. Continuant sur le chemin, ils approchèrent avec leurs chevaux des premières maisons. Ils constatèrent qu'il ne s'agissait que de quelques planches de bois clouées les unes aux autres, aux toits en roseau tressés, et dont les fenêtres étaient de simples ouvertures dans les murs. L'odeur dans le village était très forte : un mélange d'excréments, de moisissures, et d'humidité stagnante. Tout avait l'air sale, et malsain. Malgré le froid, de nombreux et gros moustiques volaient, parfois en petits essaims. Les chiens et les chats étaient malingres et les enfants, maigres et vêtus de haillons, fuyaient à l'approche de ces étrangers. Il y avait dans leurs yeux un mélange de surprise et de crainte. Miriya, qui

chevauchait en tête, s'arrêta. Ils venaient d'arriver sur ce qui devait être la place du village, un petit cercle de terre battue. Au milieu se trouvait un vieux puits, en piteux état. La seule maison en pierre se trouvait face à eux. A peine Miriya avait-elle mis pied à terre que la porte de la maison s'ouvrit, et un vieil homme en sortit.

« Que venez-vous faire à Darang, étrangers ? Vous n'êtes pas les bienvenus. »

Plusieurs autres portes s'ouvrirent des maisons avoisinantes. De chacune sortit un homme, ou deux, armés de gourdins, de dagues, d'outils divers. Ils étaient en tout une quinzaine, et leurs visages grimaçaient d'animosité.

« Reprenez votre route. Nous n'avons rien à vous offrir, et il n'y a rien à voler ici.

— Nous ne sommes pas venus voler, répondit Miriya. Nous venons de la part de Dame Mara, Haute-Prêtresse d'Idril. Des hommes ont dérobé un bien très précieux du Temple, et la Haute-Prêtresse nous a demandé de les retrouver. Nous avons suivi la trace des voleurs jusqu'ici. Six ou sept hommes, à cheval. Les avez-vous vu ?

— Nous n'avons vu personne. Passez votre chemin. Les étrangers ne sont pas les bienvenus à Darang.

— Nous ne vous voulons aucun mal. Je suis Miriya, du village de Mirinn, et voici mes compagnons. Nous sommes tous au service de la duchesse Harken et... »

Au nom de la duchesse, l'homme cracha à terre. Immédiatement, Chtark mit la main au fourreau et dégaina son épée, menaçant.

« Comment oses-tu insulter ainsi le nom de ta suzeraine ? cria-t-il à l'adresse de l'homme.

— Regarde notre village. Même la mort serait plus douce, alors rengaine ton épée. Et quand bien même tu me tuerais, vous ne sortiriez pas vivants de ce village.

— Nous voulons juste savoir où sont ces hommes, insista Miriya, jetant un regard noir à Chtark. Nous partirons immédiatement. »

L'homme hésitait à répondre. Son regard allait de Miriya à Chtark. Il reprit finalement la parole.

« Je vous donne les informations que vous voulez et vous quittez le village immédiatement ? »

Tous acquiescèrent.

« Sept personnes sont passées dans la matinée, sur six chevaux. Ils nous ont demandé la route de Halott. Nous la leur avons indiquée, et ils sont partis, quasiment au galop. Continuez la route vers l'est. Quand vous arriverez au bosquet avec les trois pierres dressées, prenez à l'ancien carrefour vers le sud. Vous devriez les rattraper facilement, leurs chevaux avaient l'air fatigués. Partez maintenant.

— Merci, dit Miriya, remontant à cheval. Qu'Idril vous bénisse, et vienne en aide à votre village.

— C'est trop tard », répondit l'homme, le regard mauvais.

Quelques minutes plus tard, Miriya et ses compagnons galopèrent à nouveau vers le sud-est, après avoir traversé le village. Les terres autour d'eux étaient maintenant complètement marécageuses. D'innombrables roseaux, entourant çà et là des bosquets de peupliers, bouchaient la vue de tous les côtés. La route avançait, en ligne droite, entourée de mares et de ruisseaux de plus en plus nombreux. Au bout d'une heure, ils atteignirent le carrefour indiqué par le vieil homme. La route principale continuait vers l'est. Une autre, plus petite, s'engageait vers le sud. A son entrée, trois pierres hautes comme un homme étaient dressées vers le ciel. Elles semblaient en interdire le passage. Douma sauta à terre, et regarda rapidement le sol.

« Ils sont bien passés par ici. Ils vont vers le sud. Les traces sont fraîches.

— Dépêchons-nous, dit Miriya, approchant son cheval des pierres.

— Attends, dit Chtark. Ces pierres ne me disent rien qui vaille.

— Pardon ?

— C'est comme si elles barraient la route. Elles n'ont pas été installées là sans raison.

— Chtark, nous n'avons pas beaucoup de temps. Il faut les rattraper. »

Chtark marmonna quelque chose pour lui-même, et sortit son épée.

« D'accord. Mais je passe devant avec Douma. »

Douma leva les yeux au ciel alors qu'il remontait à cheval. Aurianne et Ionis ne purent s'en empêcher, et éclatèrent de rire sous les regards incompréhensifs des autres. Miriya fronça les sourcils, et reprit, sèchement.

« Dépêchons-nous. La Haute-Prêtresse nous attend. »

Chtark fit avancer son cheval à travers les pierres, suivi de Douma puis de leurs compagnons. Sitôt sur la route du sud, ils reprirent leur chevauchée au petit galop. Ils n'eurent pas à avancer longtemps. Quelques centaines de mètres à peine après le carrefour, Chtark cabra sa monture, s'arrêtant net. Derrière lui, tous s'arrêtèrent brusquement, manquant de tomber. Ils n'eurent pas l'occasion de pester. Un spectacle morbide les attendait. Quatre chevaux gisaient à terre, baignant dans une mare de sang. Deux d'entre eux avaient eu la tête arrachée. Chtark descendit de son cheval, l'épée à la main.

« Qu'est-ce que je vous avais dit ? maugréa-t-il, en s'approchant des bêtes.

Il s'agenouilla près d'un des cadavres. Le sang était encore tiède. Soudain, un hurlement se fit entendre, en provenance d'un bosquet d'arbres caché derrière des rochers, non loin de la route. Chtark empoigna son épée et son bouclier et se mit à courir dans la direction du bruit, rapidement suivi par ses compagnons. Lorsqu'ils arrivèrent au niveau des arbres, ils s'arrêtèrent tous à nouveau. A quelques dizaines de mètres d'eux, quatre hommes essayaient vainement de repousser les coups furieux de cinq énormes créatures. Faisant chacun plus de trois mètres de haut, les géants étaient de type humanoïde, avec une peau grise et des yeux verts très clair, presque transparents. Leurs traits étaient bestiaux. Ils étaient vêtus de simples pagnes en lambeaux, et portaient dans leurs mains immenses des branches d'arbres, qu'ils brandissaient contre les hommes en face d'eux. A leurs pieds étaient étendus, mélangés les uns aux autres dans une danse macabre, des cadavres d'hommes et de chevaux.

« Par Idril, laisse échapper Miriya, qu'est-ce que c'est ?

- Aucune idée, répondit Chtark, les yeux exorbités.
- Reculons, dit Aurianne. Nous ne ferons pas le poids. »

Au loin, deux hommes venaient à nouveau de tomber, fauchés par les branches des géants.

« Non, répondit Miriya, raffermissant son étreinte sur le manche de son épée, s'il s'agit bien des voleurs, nous devons récupérer l'épée.

- Je viens avec toi, dit Chtark. »

Aurianne tendit la main pour attraper Miriya, mais pas assez vite. Ses doigts se refermèrent dans le vide. Chtark et Miriya venaient de se lancer dans la mêlée, l'un en appelant à la force d'Odric, l'autre à la gloire d'Idril.

« Non ! hurla Aurianne, rouge de colère, sortant sa dague. Nous allons tous y rester ! »

Devant eux, trois des créatures s'étaient retournées, et levaient leurs armes de fortune vers les deux petits êtres qui se ruaient à leur rencontre. Les branches, chacune large de plus d'un quart de mètre et longue de deux, sifflaient dans les airs. Derrière, Ionis, le visage tiré par la concentration, incantait, tandis que Douma et Donhull couraient pour rejoindre leurs compagnons. Chtark évita de justesse la première branche, qui passa à quelques centimètres à peine de sa tête. Il faillit perdre l'équilibre, et se rattrapa de justesse afin de faire face au second géant qui s'apprêtait à le frapper également. Il se baissa à temps pour éviter un nouveau coup, et tenta de frapper son adversaire. Le géant bloqua l'épée du jeune soldat avec son gourdin, et, de son autre main, lui assena un violent coup sur la tête. Etourdi par la violence de l'impact, Chtark ne vit pas arriver le coup de son second adversaire. La branche lui heurta violemment les côtes, et il fut propulsé à plusieurs mètres, inconscient. Aurianne hurla, et, rangeant sa dague, se précipita vers son compagnon. Miriya, de son côté, tentait tant bien que mal de résister à son adversaire. Elle esquivait les coups, mais n'arrivait pas à s'approcher suffisamment de lui pour le menacer. Derrière elle, Douma et Donhull venaient d'arriver, et s'étaient chacun avancés afin de faire face aux géants qui avaient terrassé Chtark. Le premier tenta d'assommer Douma, qui esquiva facilement le coup, et en profita pour enfoncer son épée dans le bras du



colosse. Celui-ci hurla, et du sang rouge vif se mit à couler de sa blessure. Ivre de rage, il se propulsa de toutes ses forces sur Douma, qui ne put esquiver qu'en se jetant à terre. Le jeune homme roula sur lui-même, et se releva juste à temps pour éviter une nouvelle branche qui lui tombait dessus. Profitant à nouveau du déséquilibre du géant, il se jeta sous lui, passa entre les jambes et, se relevant derrière, lui enfonça de toutes ses forces son épée dans le dos. Le géant hurla, tituba en essayant de se retourner, et s'effondra aux pieds de Douma dans un râle de douleur. A quelques mètres de là, Donhull s'efforçait lui aussi d'esquiver les coups de son adversaire. Moins agile que Douma, le frère de Miriya reculait face au géant, qui tentait de le frapper à coup de branches. Au moment où la branche se fracassa non loin de Donhull, le jeune homme en profita pour se jeter à son tour sous le colosse. Dans un cri de rage, il lui enfonça l'épée dans la gorge. Le géant vacilla, lâcha la branche qu'il tenait et, de ses deux mains, attrapa violemment Donhull. Il hurla. La créature le souleva du sol, hurlant elle aussi. Donhull, impuissant, sentait les poings du monstre se resserrer, il commençait à avoir du mal à respirer. Se débattant, il tenta de se dégager, mais rien ne semblait pouvoir desserrer l'étau dans lequel il se trouvait. Sa vision commençait à se troubler quand, soudain, il sentit un énorme souffle de chaleur lui frôler l'oreille. Le géant s'écroula, frappé en plein visage par un éclair de feu. Il lâcha Donhull qui s'effondra. Derrière eux, Ionis titubait aussi, les mains fumantes. Donhull reprit rapidement ses esprits, récupéra son épée et trancha la gorge du géant inanimé. A côté de lui, Miriya reprenait son souffle, courbée sur son épée. Son bouclier avait été réduit en miette, et son armure portait la trace de coups violents sur le flanc. A ses côtés se trouvait le cadavre du troisième géant. De l'autre côté de la petite clairière, il ne restait plus qu'un seul des voleurs qui, face aux deux colosses, s'écroula en quelques secondes. Les monstres se retournèrent, et hésitèrent un instant. Douma, Donhull, Miriya et Ionis leur faisaient face, retenant leur souffle. Après avoir contemplé un instant les cadavres de leurs congénères, les deux géants prirent chacun un cadavre humain, et s'enfoncèrent rapidement dans la forêt.

« Ils sont partis ? demanda Douma, lorsqu'ils eurent disparu.

— J'en ai l'impression, répondit Donhull. Avec leur butin. »

Miriya grimaça, puis ramassa son épée. Elle se rapprocha doucement d'Aurianne, qui se trouvait à une vingtaine de mètres de là, agenouillée aux côtés de Chtark.

« Comment va-t-il ? demanda la jeune femme.

— Mieux qu'il ne le mérite, répondit Aurianne, sèchement. Ma magie a guéri ses plus graves blessures, mais il a plusieurs côtes cassées, et je ne peux rien contre cela. Je ne peux rien non plus contre votre stupidité. Nous aurions pu y passer, tous.

— Je voulais juste... essayer d'en récupérer un vivant. J'espérais pouvoir obtenir des informations.

— A quel prix ? Et sans réfléchir ? »

Miriya se tourna vers son frère, cherchant son soutien.

« Je suis d'accord avec Aurianne, dit Donhull de sa voix rauque que l'on n'entendait que rarement. Nous aurions pu tous mourir. »

Chtark gémit, et cligna des yeux.

« Ne bouge pas, lui ordonna Aurianne. Je vais te bander les côtes. Tu pourras te relever ensuite. Et tu peux remercier Idril d'être toujours en vie.

— Merci... Aurianne, répondit Chtark. Ils sont morts ?

— Oui. Et nous avons tous survécu, par bonheur.

— Je vais fouiller les cadavres, dit Miriya. Je n'ai pas vu d'épée ou un quelconque coffre avec eux.

— Je viens avec toi, dit Ionis. S'il y a de la magie, je devrais pouvoir la sentir. »

Peu après, alors qu'Aurianne venait de terminer de bander la poitrine de Chtark, tous les deux revinrent. Miriya semblait nerveuse.

« Rien. Ils n'ont rien sur eux. La Bannière a disparu.

— On a juste trouvé de l'or. Tous avaient une fortune avec eux.

— Combien ? demanda Douma, occupé à nettoyer son épée et son armure du sang qui les tâchaient.

— Presque deux pièces d'or chacun.

— Pardon ?

— Tu as bien entendu. »

Tous avaient relevé la tête, et regardaient Miriya et Ionis, les yeux ronds.

« Mais c'est une fortune ! s'exclama Chtark.

— Et si... Et si ces hommes n'avaient jamais eu la Bannière ? dit Aurianne, soudainement.

— Comment ça ? demanda Miriya.

— Ces hommes ont beaucoup d'argent sur eux. De quoi vivre presque une année entière. Et s'ils avaient été payés non pas pour voler la Bannière, mais juste... pour faire une diversion ?

— Pour quelle raison ? Et ils étaient bien partis dans la direction indiquée par la prophétesse, je ne vois pas pourquoi elle nous aurait menti.

— Je ne sais pas si elle a menti ou pas, mais ce qui est sûr, c'est que la Bannière n'est pas ici, et que si elle est restée cachée aux Champs, alors le voleur peut être sûr que personne ne continuera les recherches tant que nous sommes ici.

— Par Idril... »

Tous se regardèrent un instant en silence.

« On retourne aux Champs. Vite. », dit Miriya.

Quelques minutes plus tard, ils galopèrent à nouveau, en direction des Champs d'Athinrye. Ils retrouvèrent la route, et reprirent en direction du nord. Arrivés au village de Darang, Chtark s'arrêta à nouveau devant la maison en pierre.

« Je vous rejoins. Continuez, je n'en ai que pour quelques instants. », dit-il à ses compagnons.

Il descendit de cheval, et s'approcha de la porte, à laquelle il frappa. Quelques instants plus tard, elle s'ouvrit, et le vieil homme apparut à nouveau.

« Que veux-tu encore ?

— Prenez ceci. De la part de la duchesse Harken. », dit Chtark, tendant deux pièces d'or au vieil homme.

Celui-ci hésita un instant, le regard passant des pièces d'or au visage du soldat en face de lui. Puis il tendit finalement la main, et Chtark y déposa les deux pièces. « Faites en sorte que cet or profite à votre village. Vous devriez pouvoir acheter quatre ou cinq vaches avec cela. »

Chtark salua l'homme, et remonta sur son cheval.

« Longue vie à la duchesse ! », cria-t-il à l'adresse de l'homme.

Celui-ci ne répondit pas, et mit les deux pièces d'or dans sa poche en fermant sa porte. Chtark talonna son cheval, qui repartit au galop à travers les ruelles désertes de Darang. Quelques minutes plus tard, il avait rejoint ses compagnons.

## ACCUSES !

Trois jours plus tard, ils repassaient dans l'autre sens les portes des Champs d'Athinrye. Le soir venait de tomber, et les palefreniers étaient rentrés au village. Miriya, Chtark, Donhull, Douma, Aurianne et Ionis étaient épuisés et couverts de poussière. Depuis leur départ des marais où ils avaient retrouvé les brigands présumés, ils n'avaient que peu dormi, et avaient passé la plus grande partie de leur temps à voyager. Revigorés par l'idée d'un bon lit et d'un bon repas, et poussés par Miriya qui ne cachait pas son anxiété, ils demandèrent un dernier effort à leurs chevaux et galopèrent jusqu'au village d'Athinrye. La place du village, sur laquelle donnait la Maison des Invités ainsi que l'entrée du Temple, était bondée. Les torchères avaient été allumées pour la nuit. Tous les prêtres et prêtresses les regardaient, manifestement surpris de leur retour. Miriya ne laissa à personne le temps de les interroger, et, arrivée devant l'entrée du Temple, sauta de son cheval. Elle tendit les rênes à un novice qui s'approchait d'elle timidement.

« Dame Mara est-elle ici ? demanda Miriya.

— Je suis là, Miriya, répondit la voix de la Haute-Prêtresse, provenant de l'entrée du Temple. Je suis surprise de vous voir revenir. »

Miriya fronça les sourcils. La voix de la Haute-Prêtresse était glaciale, et les prêtres et prêtresses qui s'étaient rassemblés autour d'elle et de ses compagnons étaient... presque menaçants.

« Il y a un problème, ma Dame ? demanda Miriya.

— Plus maintenant. Nous avons retrouvé l'Oriflamme.

— Idril soit louée ! Nous avons poursuivi les brigands jusque dans les marais à l'est, et les avons retrouvés alors qu'ils combattaient des créatures hautes comme deux hommes. Tous sont morts hélas, et nous n'avons aucun indice quant à l'endroit où se trouvait la Bannière. Où l'avez-vous retrouvée ?

— Cachée, dans la chambre d'Aurianne. Vous êtes tous mes prisonniers. Suivez-moi immédiatement dans les cachots. Je n'aimerais pas faire usage de la force, surtout ici. »

Les regards de Miriya, de Donhull, de Ionis, de Chtark et de Douma se tournèrent vers Aurianne, qui semblait tomber des nues.

« Ma Dame, jamais je n'aurais...

— Ne prends pas la peine d'essayer de mentir, Aurianne. Car nous avons aussi des témoins qui t'ont vue. Vous serez jugés demain à l'aube. En attendant, suivez-moi. »

Les yeux d'Aurianne crépitaient de colère. Tous suivirent, tête baissée, la Haute-Prêtresse à travers les couloirs du temple. Ils étaient accompagnés par une demi-douzaine de prêtres aux visages inquiets. Ils avançaient en silence. Au bout de quelques minutes, Mara arriva devant une lourde porte en bois, munie d'une imposante serrure. Elle y glissa une clef et ouvrit la porte qui menait aux prisons. L'endroit n'avait pas servi depuis longtemps. La porte grinça et des dizaines de toiles d'araignées apparurent quand Mara alluma les torches qui descendaient le long de l'escalier.

« Andril et Léos, emmenez-les en bas. Enfermez-les, chacun dans une cellule différente. Vous monterez la garde devant la porte. Personne ne doit entrer ou sortir sans mon autorisation. Est-ce bien clair ?

— Oui, ma Dame, répondirent les deux prêtres.

— Nous sommes innocents ! protesta Douma. Vous ne pouvez pas nous enfermer comme ça !

— Taisez-vous ! cria Mara, glaciale. Le Jugement d'Idril décidera de votre sort. »

Aurianne, Chtark, Douma, Ionis, Miriya et Donhull furent enfermés dans une cellule à part, comme l'avait ordonné la Haute-Prêtresse. Après avoir refermé les portes à double tour, les prêtres remontèrent.

« Ionis, peux-tu nous sortir de là ? demanda Donhull, à peine la porte fut-elle fermée. La voix du jeune homme semblait angoissée.

— Non. J'aurais pu essayer d'endormir les prêtres, mais je ne crois pas que cela aurait été une bonne solution.

— Je ne crois pas non plus, dit Miriya.

— Je ne peux pas rester enfermé ici, insista Donhull. Il faut que je sorte, je... je ne supporte pas d'être enfermé comme ça. Il n'y a pas d'air, c'est petit, ça sent la mort, je ne peux pas rester enfermé comme ça !

— Calme-toi, Donhull, dit doucement Miriya à son frère, qui semblait au bord de la panique.

— Je n'ai pas envie de me calmer. Nous sommes innocents, et je ne vais pas pouvoir rester enfermé.

— Je sais, mais il va falloir être patient. Je suis certaine que nous allons être innocentés. La duchesse interviendra en notre faveur, dès qu'elle sera revenue. Aurianne, as-tu une idée de qui a pu monter ce piège ? Quelqu'un pourrait t'en vouloir, ici ?

— Non. A part cette fille, Newenn, la prophétesse. Quand elle m'a aperçue, lors du banquet, j'ai bien vu qu'elle avait été... comme choquée.

— Tu la connais ?

— Non. Je ne l'avais jamais vue. Mais c'est comme si elle me connaissait.

— Pourquoi aurait-elle monté ce stratagème si tu ne la connais pas ? Ça n'a pas de sens, dit Chtark.

— Je sais bien.

— Et voilà ! », s'écria soudain Douma, d'une voix victorieuse.

La porte de sa cellule s'ouvrit, et Douma apparut, rangeant dans sa poche une fine lame qu'il tenait dans la main.

« Un jeu d'enfant. Je suis d'accord avec Donhull. Hors de question de pourrir ici, alors que nous n'avons rien fait. On file, et le plus vite possible.

— Non, répliqua Aurianne.

— Pardon ?

— Je suis d'accord avec Aurianne, ajouta Chtark. Si nous partons, ils auront alors la certitude que nous sommes coupables.

— Croyez-en ma longue expérience, il ne faut pas trop faire confiance à la justice des puissants. Vous êtes naïfs. Ils nous ont déjà jugés coupables.

— La duchesse ne laissera pas faire une telle injustice, insista Chtark.

— Elle n'a aucun pouvoir ici. C'est elle-même qui l'a dit.

— Je reste quand même.

— Moi aussi, dit Aurianne, imitée par Miriya.

— Donhull, Ionis ?

— Je reste.

— Moi aussi, dit Donhull après quelques secondes d'hésitation.

— Vous êtes complètement idiots... complètement idiots..., dit Douma, retournant dans sa cellule.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu pars ? demanda Donhull.

— Je ne peux pas. Je suis le seul à avoir un peu de bon sens ici. Et il vaut mieux que je sois là quand vous aurez besoin que je vous ouvre les portes à nouveau. »

L'attente commença alors. Les cachots étaient exigus, et la paille au sol n'était guère confortable. L'air sentait le renfermé et la terre était humide. Quelque part, des rats grattaient le sol. Combien de temps s'était-il passé depuis que les prêtres étaient remontés ? Dix minutes, une heure, six heures ? Était-ce le jour ou la nuit, là-haut ? Les ventres grondaient leur faim, mais aucun bruit ne provenait de l'escalier. Les murs des cachots étaient humides, par endroits suintant d'eau. Tous commençaient à avoir froid...

Au bout de ce qui leur sembla être une éternité, la porte menant à l'escalier s'ouvrit enfin, et Mara apparut, accompagnée des deux prêtres. Après leur avoir fait un signe de tête, les deux hommes ouvrirent les cellules, une à une.

« Nous sommes libres ? Vous vous êtes rendu compte de votre erreur, demanda Douma, la voix pleine d'espoir.

— Non. Vous allez être jugés. Suivez-moi. »

Le visage du jeune homme se renfroga, et il regarda ses compagnons, l'air maussade. Mara remonta les escaliers, suivie de ses prisonniers, et les mena à travers le Temple jusqu'à une immense salle. Une trentaine de personnes étaient assises sur des bancs. Toutes faisaient face à une grande table rectangulaire derrière laquelle se trouvait un siège en bois sculpté. Mara s'installa sur le fauteuil, et fit signe à Aurianne et à ses



compagnons de prendre place derrière la table, devant l'assemblée.

« Nous sommes ici, commença Mara, pour décider de l'innocence ou de la culpabilité de ces personnes. Elles sont toutes accusées du même crime : avoir tenté de voler l'Oriflamme, la Bannière sacrée d'Idril, notre trésor le plus précieux. Le Porteur de la Bannière, qui avait été désigné pour la garder, est mort en voulant protéger cet artefact, ainsi que le prêtre qui était venu à son aide. Par chance, le stratagème des voleurs n'a pas fonctionné. La Bannière a été retrouvée, cachée dans la chambre d'Aurianne Dalfort, par Hilla, une jeune novice. Faites entrer Hilla. »

Un jeune prêtre se leva, et se dirigea vers une petite porte cachée au fond de la pièce. Il fit tourner la serrure, et la porte s'ouvrit brusquement. Le corps d'une jeune femme tomba aux pieds du prêtre. Il s'agissait de la jeune Hilla. Sa robe était tâchée de sang au niveau de la poitrine, et ses yeux étaient révulsés. La salle entière se leva, en poussant des cris d'horreur. Le prêtre quant à lui prit à peine le temps de regarder le corps de la jeune femme, et se rua dans la pièce d'à côté. Une porte claqua, puis on entendit les bruits de pas de quelqu'un qui courait, s'éloignant de la pièce. Pendant ce temps, Mara s'était agenouillée auprès du cadavre de la jeune fille. Son visage était emprunt d'une grande tristesse. Elle lui caressa les cheveux, puis lui ferma les yeux. La Haute-Prêtresse fit signe à une femme d'âge mûr, qui s'approcha avec une autre prêtresse. Toutes deux prirent le corps de la jeune Hilla dans leurs bras et sortirent du tribunal.

« Ce crime ne restera pas impuni, dit Mara, d'une voix sourde et pleine de menace. L'un d'entre vous a-t-il vu ou entendu quelque chose ? »

Personne ne dit rien pendant quelques instants dans la salle. Puis une main se leva dans la petite assemblée, au fond de la salle. Une jeune femme se leva, souriante.

« Ma Dame, puis-je m'exprimer ?

— Nous t'écoutons. Qui es-tu ? Je ne te connais pas. Tu es une réfugiée ? »

Derrière Mara, Aurianne et ses compagnons dévisageaient celle qui venait de prendre parole. Tous avaient reconnu Solenn, la jeune paysanne de Rolo qu'ils avaient libérée du fortin des brigands.

« Oui, ma Dame. J'ai suivi la colonne de réfugiés depuis Aveld jusqu'ici. Je suis Solenn Bérol, de Rolo. Mon père est bourgmestre du village.

— Nous t'écoutons, Solenn Bérol. Sais-tu quelque chose qui pourrait nous aider ?

— Oui, ma Dame. Nous venons tous d'avoir une preuve supplémentaire de l'innocence de ces gens que vous accusez. Ils n'ont pas pu commettre ce crime, pas plus qu'ils n'ont pu commettre le meurtre qui vient d'avoir lieu dans la pièce voisine. Vous avez, nous avons tous, devant nous, de grands héros, et non pas de simples voleurs à la petite semaine, qui voleraient une épée juste comme ça. Avec leur aide, j'ai pu libérer mon village et les collines d'Erbefond du fléau de brigands qui pillaient les terres de Rolo et de Mirinn depuis des mois et des mois. Ensemble, nous avons détruit le fort des brigands, ramené les prisonniers chez eux. Tout ça avec courage, force et droiture.

— Ce n'est pas ce... », la coupa Mara.

Solenn fit semblant de ne pas entendre, se tournant vers le reste de l'assemblée, et continua.

« Ensuite, durant le siège d'Aveld, où nous avons tous vaillamment combattu l'armée des Tribus, j'étais là encore. Et je les ai vus, aux côtés de la duchesse, se battre, risquer leur vie, pour essayer de sauver celle des gens d'Aveld. De nombreuses fois, alors que je me battais dans les rues d'Aveld, tentant de repousser l'armée ennemie, j'ai vu Chtark, Aurianne, Douma, Ionis, Donhull et Miriya lever leurs épées pour protéger les faibles et les nécessiteux. Croyez-vous, ma Dame, qu'ils auraient pu commettre ensuite de tels méfaits ? Croyez-vous, ma Dame, que ces valeureux serviteurs d'Avelden auraient pu ainsi trahir leur honneur et celui de leurs terres ? C'est bien mal connaître le sang qui coule dans les veines des gens d'Avelden, car dans notre sang...

— Merci, Solenn, la coupa une fois encore Mara, plus sèchement. Nous avons bien compris que les accusés avaient fait preuve de courage lors du siège d’Aveld. Mais ce qui leur est reproché est, selon nos lois, extrêmement grave. Notre principal témoin est mort, Idril ait son âme. Je veux y voir plus clair avant de continuer ce procès. Nous reprendrons demain. Ramenez les prisonniers dans leurs cellules. Et que chaque prêtre et prêtresse fouille le moindre recoin du Temple. Les portes sont fermées, et s’il y a un intrus, il n’a pas pu s’enfuir sans être vu. »

Après un dernier regard à l’assemblée, Mara sortit de la pièce, rapidement imitée par tous les prêtres et prêtresses présents. Solenn sortit la dernière, après avoir fait un grand sourire à Aurianne et Douma.

Les accusés furent quant à eux reconduits à leurs cellules, en silence. A peine la porte de l’escalier était-elle refermée que Douma prit la parole.

« Que fait-elle ici ?

— Qui ? Solenn ? demanda Aurianne.

— Bien sûr. Je la croyais retournée à Rolo.

— Aucune idée, répondit Chtark de sa voix bourrue, mais à l’entendre, elle a libéré à elle seule toute la région d’Erbe fond, et tenu le siège d’Aveld ! »

Douma sourit, moqueur.

« Le capitaine d’Escalon aurait-il peur que cette jeune fille lui fasse de l’ombre ?

— Tu dis n’importe quoi, maugréa Chtark. Je déteste juste que l’on mente.

— Si tu le dis...

— Douma, fais-nous sortir de là, les interrompit la voix de Donhull, rauque. Il faut que je sorte. Je ne peux pas passer une nuit de plus ici.

— C’est impossible, Donhull, dit Miriya. Si nous nous enfuyons, cela sera la preuve de notre culpabilité, tu le sais bien. Il faut que nous attendions.

— J’ai confiance en Mara, ajouta Aurianne. Je ne peux pas croire qu’elle donne foi à tout ce qui a été raconté. Si j’avais volé l’épée, jamais je ne l’aurais cachée dans ma chambre... et jamais je ne serais revenue ici.

— Elles ont raison, soupira Chtark. Attendons encore. Et si d'ici là la duchesse revient, je suis sûr qu'elle interviendra en notre faveur. »

Chacun s'installa à nouveau dans sa cellule comme il le put. Et l'attente recommença.

Au bout de ce qui parut être une éternité, un bruit se fit à nouveau entendre dans l'escalier. La porte s'ouvrit, et tous se levèrent en entendant des pas. Trois hommes arrivèrent dans le couloir, un trousseau de clefs à la main.

« Vous êtes là ? chuchota le premier. Eh Oh ? »

— Qui va là ? demanda Chtark, d'une voix autoritaire.

— Nous sommes venus de la part de votre amie. Elle nous a demandé de vous libérer. Nous avons les clefs. Préparez-vous à filer, mais ne dites pas un mot. Des prêtres patrouillent dans le Temple. »

L'homme s'approcha de la première cellule, celle de Miriya, enfonça une clef dans la serrure, la tourna, et quelques secondes plus tard Miriya était libre. Les deux hommes derrière lui semblaient monter la garde, surveillant le haut de l'escalier. Chtark fut libéré à son tour, ainsi que Douma, Ionis, puis tous les autres. Lorsque Donhull sortit, les deux hommes qui surveillaient les escaliers commencèrent à monter les marches, doucement. Ils avaient à peine fait trois pas lorsque Miriya se jeta violemment sur eux par derrière, les faisant tous chuter.

« Ne les laissez pas partir ! hurla-t-elle, c'est un piège ! »

Immédiatement, Chtark et Douma ceinturèrent l'homme qui venait de les libérer. L'homme tenta de se libérer, frappant violemment Chtark au visage et, après avoir asséné un coup de genou dans l'abdomen de Douma, détala vers l'escalier. Donhull l'attrapa au vol d'un bras, et de l'autre lui envoya son poing en pleine figure. La tête de l'homme frappa violemment le mur, et il s'écroula au sol, inconscient, pendant que ses deux compagnons tentaient de se libérer de l'étreinte de Miriya et de Ionis. L'un d'eux parvint à s'échapper, pendant que l'autre sortait son arme. Miriya envoya voler l'épée de l'autre côté de la pièce, et Ionis l'assomma en lui fracassant une chaise sur le crâne. Il tomba lourdement au sol pendant que son comparse grimpait les marches de l'escalier, trois par trois. Miriya

s'engagea à sa poursuite. L'homme, haletant, arriva en haut. Il jeta un regard derrière lui. Il tourna le visage vers la droite puis vers la gauche, comme s'il avait vu ou entendu quelque chose. Il sortit son épée du fourreau, prêt à se battre. Miriya arriva derrière lui alors que Mara sortait de l'ombre des couloirs du Temple. Suivie d'une douzaine de prêtres armés de gourdins et d'antiques épées, son visage exprimait une rare colère. Aux pieds de l'homme gisaient les corps sans vie des deux prêtres qui montaient la garde devant la porte de la prison.

« Lâche ton arme. », ordonna Mara.

Miriya sentit toute la magie et toute la force de la Haute-Prêtresse dans ces quelques mots. Ce n'était pas la magie de Ionis, qui invoquait les forces des éléments et de l'esprit à son aide, ce n'était pas les pouvoirs de guérison d'Aurianne. C'était... autre chose encore. Tout le Temple semblait appuyer les mots de Mara, comme si les murs eux-mêmes, la terre elle-même, ordonnaient que l'homme obéisse. Il ne se fit pas répéter l'ordre. Son arme tomba sur le sol, dans un bruit sec et froid. Dans l'escalier, Miriya et ses compagnons regardaient la scène, sans dire un mot.

« Est-ce toi qui a tué ces prêtres ? demanda Mara, de la même voix qui ne laissait aucune place à la désobéissance ou au mensonge.

— Oui, ma Dame, répondit l'homme, baissant la tête.

— Qui te l'a ordonné ?

— Une femme. Je n'ai pas vu son visage.

— Qui est-ce ? »

L'homme hésita un instant.

« Réponds, je te l'ordonne ! cria Mara, sa voix résonnant dans le Temple silencieux.

— Elle nous a promis mille tourments si par malheur nous dévoilions quoique ce soit !

— Réponds ! », cria Mara à nouveau, d'une voix plus forte encore.

L'homme rentra la tête dans les épaules.

« Nous n'avons pas bien vu son visage. Elle portait une capuche. L'éris, mon compagnon, a cru reconnaître la prophétesse. Il l'a vue à plusieurs reprises dans le campement. »

Mara se tourna vers Miriya.

« Courez chez Newenn. Sa chambre est à l'étage, il s'agit de la dernière pièce au fond du couloir de droite. Empêchez-la de partir ou de faire quoi que ce soit. Vite ! »

Immédiatement, Miriya se mit à courir, vers l'entrée du Temple cette fois, là où montaient les escaliers vers les étages. Sans un mot, chacun de ses compagnons la suivit, tous courant aussi vite qu'ils le pouvaient. Arrivés à l'entrée, ils se ruèrent dans les escaliers, grimpèrent les marches quatre à quatre, et prirent le couloir indiqué par Mara. Miriya arriva la première, et se jeta sur la porte. Elle était fermée à clef. Derrière, des bruits sourds se faisaient entendre. Miriya frappa violemment, et ordonna à Newenn d'ouvrir. Les bruits s'arrêtèrent un instant, puis reprirent de plus belle. Miriya appela une seconde fois puis, n'obtenant pas de réponse, prit son élan pour défoncer la porte. Le bois ne semblait pas très épais. Chtark se mit à côté d'elle et ils se jetèrent de toutes leurs forces sur la porte. Celle-ci craqua, mais ne céda pas. Miriya et Chtark recommencèrent, et terminèrent leur course dans les éclats de bois de la porte, brisée en mille morceaux. Ils regardèrent autour d'eux. Partout, des vêtements jonchaient le sol, ainsi que divers objets : une brosse, quelques parchemins tachés d'une bouteille d'encre renversée, des draps, une couverture. La fenêtre était ouverte, et à travers elle un vent glacé s'engouffrait dans la pièce. Chtark et Miriya se relevèrent rapidement et rejoignirent Aurianne, qui s'était précipitée à la fenêtre. A quelques dizaines de mètres de là, Newenn s'enfuyait en direction du bois, courant de toutes ses forces. Chtark et Miriya regardèrent le sol, à trois bons mètres en dessous, puis se regardèrent l'un l'autre. Ils montèrent sur le rebord de la fenêtre, et sautèrent, laissant à peine à Aurianne le temps de leur crier d'arrêter. Un instant plus tard, Chtark, au sol, poussa un juron de douleur, pendant que Miriya courait derrière Newenn. Donhull, Ionis et Douma rebroussèrent chemin, descendirent les escaliers et sortirent du Temple, tentant de rattraper Miriya et la fugitive. Devant eux, Newenn continuait à courir. Elle portait sur son dos un balluchon, sans doute fait à la hâte. La jeune femme entra dans les bois, et son rythme commença à ralentir. Sa course se faisait plus saccadée

alors qu'elle dépassait les premiers arbres et, de loin, elle semblait à bout de force. Alors qu'elle s'apprêtait à contourner un tronc, ses pieds se prirent dans des racines et elle s'étala de tout son long, poussant un hurlement de douleur et de rage. Son balluchon tomba et se défit. Après un rapide coup d'œil à ses poursuivants, Newenn se releva et reprit la course, abandonnant son sac. Miriya, Ionis, Douma et Donhull n'étaient plus qu'à quelques mètres d'elle quand soudain la jeune femme s'arrêta. Face à elle se tenait un homme, grand, emmitouflé dans une grande cape grise dont la capuche ne laissait rien voir de son visage. Newenn cria : « Aidez-moi ! Ils sont après moi ! ». L'homme se tourna vers Miriya et ses compagnons, et leva un bâton dans leur direction. L'instant d'après, tous s'effondraient au sol, comme instantanément frappés de sommeil. L'homme attendit quelques secondes, puis tendit la main à Newenn.

« Suis-moi. Il est temps de partir. »

Et tous les deux disparurent dans les bois.

Quelques minutes plus tard, Mara arriva, essoufflée, accompagnée par Aurianne et Chtark, ainsi que d'une dizaine de prêtres munis de torches. La jeune guérisseuse poussa un cri en voyant ses compagnons au sol et se précipita vers eux, mais Mara la rassura rapidement.

« Magie. Ils sont endormis. »

La Haute-Prêtresse s'agenouilla, et posa sa main sur le front de chacun d'entre eux. Un à un, ils se réveillèrent soudainement. Leur premier réflexe fut de récupérer leurs armes tombées au sol, puis ils s'arrêtèrent en regardant l'assemblée autour d'eux.

« Où sont-ils ? demanda Miriya. L'homme et Newenn ? Par où sont-ils partis ?

— Ils ne sont plus ici, dit Mara.

— Ils ne peuvent pas être loin, insista Miriya, nous les suivions il y a quelques secondes de cela.

— Ils ne sont plus dans la vallée. Ils ont utilisé... une ancienne magie. Je ne sais pas où ils sont partis, mais je suis certaine qu'ils ne sont plus ici. Qui est cet homme que vous avez vu ?

— Je ne sais pas. Il était vêtu d'une cape et d'une capuche qui ne laissaient rien voir. Il a tendu son bras vers nous et puis... plus rien.

— La magie du sommeil, dit Ionis. La même que celle que j'utilise... en bien plus puissante. Jamais je n'aurais pu faire ce qu'il a fait. Endormir autant de monde en un instant...

— Seul un mage des plus puissants peut avoir organisé tout cela. Aurianne, tu as trouvé quelque chose ? »

Aurianne s'avança, tenant dans une main le balluchon de Newenn, et dans l'autre plusieurs feuilles de parchemin.

« C'est une sorte de journal. Ecoutez. », dit la guérisseuse, commençant à lire la première page.

*« Je commence enfin à pouvoir maîtriser mes visions et mes rêves. Après avoir longtemps tâtonné, je me rends compte que je peux influencer ces visions. Cela ne fonctionne pas à chaque fois, mais je suis certaine qu'en persévérant je finirai par maîtriser mon don de divination. L'effet de la feuille d'Ambralore est à ce sujet surprenant. Là où je n'avais avant que des visions furtives, sous l'effet de l'herbe les visions sont bien plus précises et bien plus nettes. J'arrive de mieux en mieux à supporter les effets du poison. Sans doute le résultat de l'habitude, à moins que ce soit un meilleur dosage des infusions. »*

Aurianne changea de feuille, et reprit :

*« Heureusement qu'Alindra est là. Qui sait où je serais aujourd'hui sans elle. Elle me répète tout le temps qu'elle ne peut pas se mettre à ma place, et qu'elle ne peut pas m'aider. Elle ne sait pas à quel point le seul fait de m'écouter peut m'aider. Pour elle, je ne suis pas Newenn l'Etrange, ni la Prophétesse du Sanctuaire. Je suis juste Newenn. Comme avant. »*

Mara soupira alors qu'Aurianne repliait les feuilles de parchemin.



« Newenn, qui aurait cru que tu ferais tout ceci ? Et pour quelle triste raison ? dit Mara. Lanoce et Iléanne, allez chercher immédiatement Alindra, et amenez-la au Temple. Aurianne, vous tous, venez aussi. Nous allons je l'espère apprendre la vérité. »

La Haute-Prêtresse reprit le chemin du Temple, suivie par ses fidèles et les compagnons de la duchesse Harken, pendant que les prêtresses Lanoce et Iléanne couraient vers le village d'Athinrye.

La nuit était bien avancée quand une jeune fille entra dans le cloître où se tenaient Mara, Aurianne, Miriya, Douma, Chtark, Donhull et Ionis. La jeune novice semblait terrorisée, et son visage baignait de larmes.

« Approche, Alindra, dit Mara doucement. Ne crains rien, il ne te sera fait aucun mal.

— Je... je ne veux pas être renvoyée, ma Dame. Je n'ai pas d'autre famille qu'ici, hoqueta la jeune fille.

— Il n'en est pas question pour l'instant. Je crois que tu sais ce qui s'est passé cette nuit. Je veux tout savoir. Qu'a fait Newenn ?

— Ma Dame, commença la jeune fille en hésitant... je crains que l'amitié et la fidélité que je portais à Newenn ne se retourne finalement contre le Temple... Depuis l'arrivée des serviteurs de la duchesse, j'ai hésité à venir vous parler. Mais à chaque fois je revoyais alors Newenn, terrifiée et sanglotante dans mes bras. Ma Dame... j'espère que vous comprendrez ma retenue, même si la conséquence est lourde pour le Temple, pour la jeune guérisseuse ainsi que, je m'en doute, pour moi. »

La jeune fille hoqueta un instant, secouée par les sanglots puis, sous le regard sévère de la Haute-Prêtresse, se reprit et continua.

« Tout a commencé il y a longtemps de cela. Sans doute vous en souvenez-vous. C'était il y a trois ans, lors de cette terrible tempête de neige. Une jeune fille avait été retrouvée devant la porte de la vallée, à moitié morte. Avec juste la peau sur les os, nombreux sont ceux qui se demandèrent comment elle avait pu survivre lors de son voyage vers les Champs. Ce n'était, et je le sus bien vite, qu'une faible image de la volonté de

Newenn. Accueillie dans le Temple, elle se montra très vite une élève douée, très douée. Elle connaissait de nombreuses plantes, avait une grande patience envers les hommes et les bêtes, et était toujours disponible pour aider. Nous étions dans la même chambre, elle et moi. C'est ainsi que notre amitié naquit, et se renforça durant plus de deux ans. Et puis arriva la chouette, Emoé. Au printemps de l'an dernier, la chouette blanche vint se poser un soir sur l'épaule de Newenn. Et Newenn changea... Ses intuitions, qui souvent avaient permis de prévoir une tempête, de trouver un objet perdu ou de sentir qui allait frapper à la porte, se renforcèrent. Moi qui dormais à côté d'elle, je sais tous les rêves et les cauchemars qu'elle a fait depuis. De nombreuses nuits, j'ai dû la serrer dans mes bras, alors qu'elle hurlait ou sanglotait. La chouette Emoé avait comme décuplé les intuitions de Newenn. C'est durant l'une de ces nuits qu'elle apprit ce qu'elle regretta toujours d'avoir appris. Elle vit la venue d'une autre descendante de la prophétesse Mélorée, qui viendrait et causerait sa mort. Elle pressentit sa propre mort. Et alors qu'elle était devenue la prophétesse du Temple d'Idril, elle ne vivait qu'avec une seule crainte : l'arrivée de celle qu'elle appelait la « seconde élue ». Mais les mois passèrent, et rien ni personne n'arriva. Puis vint la chute d'Aveld... Newenn avait vu les flammes, les visages barbares envahissant la cité, l'arrivée des réfugiés aux Champs. Mais elle n'avait pas vu l'arrivée d'Aurianne la guérisseuse. Et lorsqu'elle vit le visage de celle par qui sa propre mort allait arriver, elle paniqua. Je la retrouvai le soir même, bouleversée. Elle ne savait que faire. Fuir, aller lui parler, la tuer avant qu'elle-même ne meure... C'est alors que l'homme en gris apparut...

— L'homme en gris ? l'interrompt Mara.

— Je n'en sais pas plus. Je ne l'ai jamais vu. D'après ce que m'en a raconté Newenn, il s'agit d'un homme de grande taille, vêtu d'une grande cape grise, dont le visage était toujours caché par la capuche. Elle l'a rencontré il y a un mois, alors qu'elle se trouvait dans les bois, à la recherche des herbes dont elle se servait pour accentuer ses prémonitions. Je crois qu'il ne lui a jamais dit son nom. Cet homme lui a fait une proposition dont je sais maintenant qu'elle a été acceptée. Il lui a dit que le jour

où elle sentirait que son talent ne serait pas estimé à sa juste valeur, ou qu'elle sentirait qu'elle serait plus en sécurité protégée par lui, elle n'avait qu'à l'appeler. Il lui dit qu'il avait besoin de ses talents, à elle et à sa chouette. Que le don de prophétie est un don rarissime. Que dans les cinq royaumes, une seule lignée de femmes avait eu ce don. Et qu'elle était l'une de ces femmes. Il lui dit que le jour où elle aurait besoin de lui, il serait là. »

Le silence s'installa dans le cloître, alors que la jeune femme sanglotait doucement.

« En ce qui concerne le vol de l'Oriflamme, j'ai eu quelques doutes. Cela tombait si bien pour Newenn. Je lui en avais parlé. Nous étions très proches. Elle m'avait juré sur notre amitié qu'elle n'y était pour rien. Je l'ai donc crue. Je ne mesure pas encore l'étendue du mal que j'ai causé en me taisant. J'ai voulu être fidèle à mon amie. Je m'en excuse, ma Dame. Car j'ai fait plus de mal que de bien.

— Nous en reparlerons, Alindra, répondit Mara. Tu peux disposer. »

La jeune fille s'inclina devant la Haute-Prêtresse et ses invités, puis se retira, le visage livide et les joues couvertes de larmes.

« Nous avons donc le fin mot de l'histoire. Même si l'identité de cet homme en gris nous reste inconnue. Je suis inquiète de savoir comment il a pu pénétrer dans cette vallée sans que je ne le sache. Je vous prie de bien vouloir accepter mes excuses. Jamais je n'aurais cru que Newenn, ou quiconque ici, puisse agir de la sorte. »

Mara se tut quelques instants, plongée dans ses pensées. « Le solstice d'hiver aura lieu après-demain soir, reprit-elle au bout de plusieurs minutes. La fête du Sommeil d'Idril sera très spéciale cette année : le solstice tombe une nuit de pleine lune. C'est extrêmement rare. Je vous prie de bien vouloir être les invités du Temple et des Champs d'Athinrye. Cette fête est l'un des grands moments qui ponctuent l'année. Ce sera l'occasion pour nous tous de penser à autre chose, et d'honorer convenablement la Déesse, dont le sanctuaire n'a que trop été tourmenté ces derniers jours. »



# LE SOMMEIL D'IDRIL

La nuit venait de tomber. Des dizaines de lumières illuminaient la façade du Temple. Tous les prêtres et prêtresses d'Idril semblaient être là, sur la place, éclairant de leurs torches les murs sculptés du sanctuaire de la Déesse. Le vent léger agitant doucement les flammes, et leurs ombres faisaient danser les animaux sculptés et voler les feuilles gravées dans la pierre. L'air était froid et vif, la nuit cristalline. La lune brillait haut dans le ciel et éclairait de ses rayons argentés les Champs d'Athinrye. La porte du Temple s'ouvrit, et Mara en sortit. Elle était vêtue d'une longue tunique gris clair, et ses cheveux étaient détachés, retombant en cascade sur ses épaules. Dans la lumière de la lune, les yeux de la Haute-Prêtresse semblaient briller dans le noir. Derrière elle, deux prêtresses portaient de grands encensoirs d'où tombait une épaisse et lourde fumée blanche. Alors que Mara sortait du sanctuaire, les prêtres et prêtresses s'agenouillèrent, face à elle et au Temple. Sans un mot, Mara traversa la foule et se dirigea, en suivant le chemin, vers le fond de la vallée. Tout le monde se releva en silence et la suivit. La procession marcha pendant une vingtaine de minutes, longeant les champs et vergers qui brillaient sous la pleine lune. Puis Mara pénétra dans un bois devant lequel le chemin s'arrêtait, marcha encore pendant un long moment, avant d'arriver enfin dans une immense clairière. Baigné par la lumière métallique de la lune, l'endroit était impressionnant. Bordée de hauts chênes centenaires, la clairière mesurait bien cinquante mètres de diamètre. Au fond, cinq pierres se dressaient vers le ciel, tandis qu'entourant la clairière, des dizaines et des dizaines d'autres semblaient former des sièges pour l'assemblée. Mara se dirigea vers les menhirs pendant que prêtres et prêtresses s'asseyaient.

« Nous allons fêter en cette nuit de solstice le Sommeil d'Idril, commença Mara. Remercions la Déesse pour cette année, où des centaines de livres de fruits ont mûri dans nos

vergers, où nos blés ont été épargnés par les sauterelles et les maladies, où nos bêtes se sont reproduites pour agrandir encore nos troupeaux. Et c'est sans crainte que nous voyons arriver l'hiver. La mort après la vie, le sommeil après l'éveil, le temps d'Odric après celui d'Idril. Et prions pour que du repos mérité de la Mère rejaillissent les fontaines, repoussent les fleurs et les blés, les fruits et les légumes. Prions pour que le cycle de la vie ne s'arrête pas à cet hiver, prions pour remercier la Déesse des richesses passées, prions aussi pour celles à venir. Prions pour la vie. »

Lorsque la Haute-Prêtresse eut fini, prêtres et prêtresses levèrent leurs yeux vers le ciel et la lune, et entonnèrent un doux chant. Autour d'eux, la forêt et la nuit n'étaient que silence. Les torches crépitaient doucement dans la clairière, lâchant de minuscules étincelles de feu qui s'éteignaient à peine séparées de la torche. Les chants durèrent quelques minutes, puis les prêtres se tournèrent à nouveau vers Mara. Elle reprit alors la parole.

« Il y a quelques jours, le Porteur de la Bannière a été tué. Ce soir, alors que la pleine lune éclaire les Champs d'Athinrye, la Déesse nommera le nouveau Porteur, qui aura la charge de veiller sur l'Oriflamme, trésor sacré du Temple. »

Une prêtresse apporta un grand linge blanc, dans lequel était emmitouflé un objet de grande taille. La femme s'agenouilla devant Mara, et lui présenta l'objet. Doucement, Mara défit les linges. Sous la lumière de la lune apparut l'Oriflamme, la Bannière d'Idril. Une grande épée, scintillante sous la lumière argentée. Le pommeau de l'épée était blanc, taillé dans une sorte d'ivoire, et incrusté de nombreuses petites pierres vertes. La lame était large et crantée, menaçante sous la lumière de la lune. Mara leva l'épée. Prêtres et prêtresses s'agenouillèrent.

« Déesse, entonna la Haute-Prêtresse, désigne-nous celui qui portera ta Bannière, désigne-nous celui-là seul qui aura l'honneur et la charge de protéger l'Oriflamme. »

L'épée sembla commencer à vibrer dans la bise du soir. Les bras de Mara suivirent le mouvement, qui semblait s'amplifier.

L'épée tressautait maintenant, et la vieille femme avait du mal à la maintenir entre ses mains. Soudain, un bruit sec d'acier frottant contre de l'acier se fit entendre, et l'épée fut projetée à travers les airs. Elle se planta violemment dans le sol de la forêt, et tout ne fut plus que silence. Abasourdis, les prêtres et prêtresses se regardaient les uns les autres, puis leurs yeux allaient de l'épée à la Haute-Prêtresse, semblant chercher une explication. Mara parut elle aussi un instant interloquée, fixant la lame plantée dans le sol et la jeune femme à qui elle faisait face.

De longues minutes de silence passèrent. Puis enfin Mara prit la parole.

« La Déesse a parlé. Il est temps que l'Oriflamme quitte le sanctuaire. Prends l'épée, Miriya. »

La jeune femme, à genoux devant la Bannière d'Idril, était frappée de stupeur.

« L'épée t'a désignée, Miriya. Prends-la. »

Miriya tendit main. Ses doigts frôlèrent le pommeau de l'épée.

« Est-ce la guerre, ma Dame ? demanda une prêtresse, doucement.

— Maintenant ou demain, je le crains. », répondit Mara, le visage inquiet.

## LES RUINES D'AVELD

La Duchesse Harken revint quelques jours plus tard avec la garde. Plusieurs hommes étaient manquants : Avelde tombé dans le chaos, les bandes de pillards, de plus en plus nombreuses, parcouraient les terres et attaquaient tout convoi, aussi gardé soit-il. Néanmoins, les chariots revenus de Lahémone étaient chargés de vivres : viandes et poissons salés, vin, bière, fruits séchés, et de nombreux sacs de céréales. La foule des réfugiés d'Avelde accompagna les chariots tout le long de la route entre l'entrée de la vallée et leur village de fortune. Tous hélaient les soldats fatigués et leur chef qui chevauchait en tête, manifestement épuisée elle aussi. Une partie des soldats de la duchesse accompagna les chariots jusqu'aux greniers du Temple, où ils les déchargèrent, tandis que la suzeraine amenait le restant au campement. Quatre hommes distribuèrent de la farine, des légumes séchés, ainsi que des tonnelets de vin et de bière. La duchesse, elle, tentait de répondre aux questions des uns et des autres. Quand allaient-ils rentrer chez eux ? Les Tribus étaient-ils toujours en Avelde ? Que feraient-ils tous, une fois le printemps revenu ? Iselde Harken essayait de rassurer son peuple, mais elle-même ne savait que peu de choses. Peu avant la fin de la distribution, alors qu'elle se dirigeait vers son cheval pour rentrer à la Maison des Invités, elle croisa Aurianne qui revenait, elle aussi épuisée, du dispensaire où elle passait désormais ses journées avec Ilgon Malder. La jeune guérisseuse salua sa duchesse et, à sa demande, lui raconta les derniers événements. Iselde écouta son récit, soucieuse.

« Je retourne à la Maison des Invités. Rejoins-moi avec les autres pour le dîner. »

Aurianne s'inclina, et partit à la recherche de ses compagnons. Elle trouva facilement Chtark et Miriya, occupés à s'entraîner à l'épée avec quelques volontaires non loin du



campement. Elle savait que Donhull errait lui dans le bois, chassant chaque jour plus loin que la veille, comme essayant de fuir tous ces hommes et toutes ces femmes. Il reviendrait comme d'habitude, le soir, à l'heure du dîner, avec ses prises de la journée. Ionis quant à lui était au Temple, occupé à étudier avec Merrat Trahl, son maître. Par contre, elle ne savait pas où était Douma. Elle l'avait croisé à deux reprises non loin du dispensaire, alors qu'il était occupé à porter les planches qui serviraient à la construction des maisons. Aurianne ne le trouva ni à l'endroit qui faisait office de taverne, où il se reposait habituellement, ni au lac, où il se baignait parfois à la fin de la journée. Elle allait abandonner ses recherches quand soudain elle aperçut Solenn, assise sur un rocher près de l'orée du bois. Les mains enserrant ses genoux, elle écoutait, souriante, Douma qui lui racontait manifestement ses derniers exploits. Le jeune homme faisait voler son épée autour de lui, mimant un combat où, à en croire ses gestes, il terrassait un nombre impressionnant d'ennemis. Aurianne sourit, et s'approcha doucement d'eux.

« ... et c'est alors que le dernier géant des marais se mit à courir vers moi, à toute vitesse. Il chargeait, et dans ses yeux minuscules je voyais la fureur d'une bête sauvage. Au dernier moment, je me suis jeté sur le côté, et il continua sa course droit dans un arbre. Je ne l'ai pas laissé reprendre ses esprits, et aussitôt je me suis jeté sur lui pour...

— Ne crois pas tout ce qu'il dit. », le coupa Aurianne, d'un ton moqueur.

Douma éclata de rire.

« Allons ! Ça c'est bien passé comme cela... ou presque.

— Presque, oui, dit Aurianne. La duchesse est revenue. Elle nous attend ce soir à la Maison des Invités pour dîner.

— Ca tombe bien, dit Douma. J'ai... une faveur à lui demander.

— Ah ? »

Douma semblait hésitant.

« Solenn m'a demandé si je pouvais intercéder en sa faveur auprès de la duchesse. Elle souhaite entrer à son service. Elle nous a bien aidés à plusieurs reprises, et je pense qu'une épée

de plus ne ferait pas de mal à Avelден. Nous avons besoin de toutes les bonnes volontés. »

Le regard d'Aurianne passait de Douma à Solenn.

« Il est vrai que nous ne t'avons même pas remercié pour ta déclaration au tribunal. Excuse-nous. Les événements de ces derniers jours se sont enchaînés trop vite. Et le travail pour essayer d'installer tout le monde pour l'hiver est colossal.

— Pas de problème, répondit Solenn en souriant.

— Je dois y aller, dit Douma. Je parlerai à la duchesse ce soir. Nous nous reverrons demain. »

Douma rangea son épée, et Solenn sauta de son rocher. Après un rapide salut à Douma et Aurianne, elle repartit vers le campement, sous le regard des deux serviteurs de la duchesse.

« Tu as craqué pour elle ? demanda Aurianne quand elle fut hors de vue.

— Du tout, tu es bien plus jolie qu'elle, répondit Douma en lui faisant un clin d'œil. Mais je pense sincèrement qu'elle pourrait nous aider. Elle est courageuse, sait se battre... et elle est seule.

— Et ça te rappelle de mauvais souvenirs ?

— Peut-être, éluda Douma. Allons-y. J'aimerais me baigner avant de rentrer, j'ai passé la journée à porter des planches et suis tout sauf présentable. Je te rejoins à la Maison des Invités. »

Douma ramassa ses affaires, et se dirigea vers le lac. Aurianne le regarda partir à son tour, puis se dirigea vers le Temple afin de prévenir Ionis et Merrat du retour de la duchesse.

Le soir arriva, et tous se retrouvèrent à table, devant un grand feu qu'avait préparé Naelle, la jeune novice qui avait remplacé la pauvre Hilla. Iselde demanda à nouveau à ses compagnons de lui raconter les événements survenus pendant son absence.

« Merrat, as-tu idée de qui peut être ce mage gris ? demanda-t-elle, une fois que Chtark et Miriya eurent fini de tout raconter.

— Non. Mais rares sont ceux qui peuvent user d'une telle magie. J'essaierai de me renseigner à Yslor à mon prochain voyage là-bas.

— Les nouvelles que j'ai à vous annoncer de mon côté sont mauvaises, reprit Iselde. La situation n'est pas loin d'être catastrophique. Je ne contrôle plus rien, et Avelden sombre dans le chaos le plus total. Sur la route de Lahémone, nous n'avons croisé que pillards, brigands et autres voleurs de grand chemin. Les bandes encore plus nombreuses, encore plus organisées qu'avant. J'imagine que de nombreux hommes, ruinés, les rejoignent au fur et à mesure... Et moi... je n'ai qu'une poignée de gardes pour remettre de l'ordre sur des dizaines et des dizaines de lieues à la ronde ! J'ai parlé à Fériac, le duc de Lahémone. Il est prêt à nous aider. Il m'a fourni de l'or, pour recruter des hommes. On m'a dit que vous aviez commencé à en entraîner quelques-uns pendant mon absence. Gvald, je veux que tu les passes tous en revue, et que tu recrutes les meilleurs. Je veux refonder la garde d'Avelden, elle n'est que trop affaiblie.

— A ce sujet, ma Dame...

— Oui, Douma ?

— Une jeune femme, Solenn, souhaite entrer à votre service. Nous l'avons rencontrée pour la première fois lors de l'attaque du fortin des brigands, à Mirinn. Elle nous avait aidés à les défaire. Nous l'avons retrouvée ici, lors du procès. Elle a tenté de témoigner en notre faveur. Elle sait se battre, est courageuse et dévouée. Je suis sûr qu'elle ferait une bonne recrue.

— Qu'en pensez-vous ? », demanda Iselde, se tournant vers ses compagnons.

Chtark, Miriya et Ionis parurent surpris de la demande de Douma. Aurianne sourit, et prit la parole la première.

« Je suis d'accord avec Douma. Elle est courageuse. Je suis certaine qu'elle pourra nous aider.

— Si Solenn a la confiance d'Aurianne, elle aura la mienne, dit Donhull.

Iselde se tourna vers les autres, qui acquiescèrent en silence.

« Bien. Qu'elle vienne demain, je souhaite la voir avant d'accepter. Chtark, il faut que tu recrutes aussi. J'ai réfléchi. Je veux que tu refondes l'ordre d'Escalon. Si Avelden a besoin d'une garde forte et solide, elle a aussi besoin d'hommes preux et valeureux pour garder espoir et fierté en ces temps si difficile. Trouve quelques volontaires, fais-en tes écuyers. Et quand tu les jugeras dignes du rang de chevalier, amène-les moi, je les adouberai. J'ai besoin, nous avons tous besoin, qu'Avelden se relève et brille à nouveau, et plus fort qu'avant encore. Je veux que les noms d'Avelden et d'Escalon brillent à nouveau de tout leur éclat ! »

Les yeux de Chtark pétillaient de fierté.

« Je vous promets que vous serez fière des Chevaliers d'Escalon, ma Dame.

— Je compte sur toi. Pour finir, Fériac m'a donné quelques nouvelles des seigneurs d'Ervalon. Certains d'entre eux sont déjà en route pour Pémé et le Conseil d'Ervalon. Tous ont entendu parler de nos défaites, et du chaos sur mes terres. Nous partons dans dix jours. Vous tous, vous m'accompagnerez. Je vais avoir besoin de vos talents et de vos épées. Gvald et Celdyn, vous resterez ici, et continuerez l'entraînement des soldats. »

Le lendemain, Iselde reçut la jeune Solenn, et lui demanda de les accompagner jusque Pémé. Elle l'autorisa également à venir s'installer avec eux dans la Maison des Invités, préférant avoir tout le monde à portée de main. Les jours qui suivirent ressemblèrent aux précédents. Ionis passait la plus grande partie de son temps à étudier, pendant qu'Aurianne s'épuisait au dispensaire. Les malades étaient nombreux. Le froid qui arrivait, mais surtout la promiscuité, la fatigue et le manque d'hygiène faisaient pulluler les maladies. A peine une personne était guérie que deux tombaient malades. Chtark, Miriya et Douma, rejoints par Solenn, continuaient à entraîner les volontaires et à aider à la construction de maisons de bois. Gvald les rejoignait régulièrement et, avec Chtark, ils discutaient pendant de longs moments sur les hommes qui pouvaient, selon eux, incorporer la garde d'Aveld. Pendant l'absence du capitaine d'Avelden, Chtark et Miriya avaient remarqué plusieurs hommes qui s'étaient montrés plutôt doués

lors des différents entraînements. Au bout de quelques jours, Chtark et Gvald étaient d'accord sur une dizaine de noms. Chtark, quant à lui, avait repéré deux jeunes hommes. A l'aise à l'épée, ils avaient surtout, selon lui, les qualités requises pour rejoindre peut-être l'ancien ordre des Chevaliers d'Escalon. Il les avait croisés la première fois alors qu'ils travaillaient aux dernières finitions d'une grande maison destinée à plusieurs familles d'Aveld. L'un était un ancien garçon boulanger, dont le maître avait péri lors du siège d'Aveld, l'autre était le fils d'un marchand. Ils avaient appris que le capitaine d'Escalon entraînait certains hommes le soir, et étaient venus lui demander l'autorisation de participer aux leçons. Mévée et Lériac s'étaient montrés relativement doués, mais Chtark avait surtout prêté attention à leurs autres qualités. Les deux jeunes hommes avaient l'air calme, posé, et ne rechignaient jamais à la tâche. Chtark demanda à Gvald l'autorisation de les prendre à son service. Le capitaine d'Avelden accepta sans hésiter.

Les jours passèrent, et enfin, un soir, Iselde signifia à ses compagnons le départ pour le lendemain matin. Après le dîner, chacun prépara ses affaires. Pémé, l'ancienne capitale d'Ervalon, les attendait. Le lendemain, le soleil n'était pas encore levé lorsque Naelle, la jeune novice, vint frapper aux portes des chambres des compagnons d'Iselde.

« Mes seigneurs, il est temps de vous lever. La duchesse vous attend, et les chevaux sont sellés. »

En bas, devant un gros feu, Iselde attendait. Assise sur une grande chaise de bois face aux flammes, une peau d'ours sur les genoux, la duchesse était pensive.

« Dépêchez-vous. Nous partons dès que le soleil sera levé. », dit la jeune femme. Ses traits étaient tirés, elle semblait très fatiguée.

Dès que tout le monde fut prêt, Iselde se leva, doucement, prit un long manteau en peau d'ours, et sortit. Dehors, dix chevaux étaient sellés, leurs sacoches pleines. Le souffle des bêtes se transformait en vapeur au contact de l'air froid de l'hiver. Les chevaux semblaient nerveux, comme s'ils savaient qu'un long voyage les attendait. Deux écuyers attendaient près du cheval d'Iselde, et l'aidèrent à monter en selle. Chtark

regarda sa suzeraine, surpris, et inquiet. C'était la première fois qu'elle avait besoin d'une aide quelconque pour monter à cheval. Après un dernier regard vers le sanctuaire et le lac d'Inifrie, Iselde prit la tête de la petite troupe, et se dirigea vers les portes d'Athinrye.

« La route est longue jusqu'à Pémé, dit Iselde, alors qu'ils venaient de passer les portes de la vallée. Nous ne sommes pas très loin de la frontière avec Lahémone, que nous devrions atteindre demain soir. Nous traverserons les terres du duc Fériac pendant six ou sept jours, avant de longer les terres d'Ombrejoie par le sud et d'arriver aux berges de la Vêrile. Nous suivrons ensuite le fleuve pendant une semaine, avant de voir les murailles de Pémé. Et là... quel spectacle mes amis ! Avel est une petite bourgade à côté de la majesté de notre ancienne capitale. Les remparts sont plus hauts que deux échelles de siège mise bout à bout, et sont épais comme trois hommes. Des tours par dizaines rythment les murs d'enceinte, et offrent une vue sur des lieues à la ronde. Et la cité est immense ; des centaines de rues se croisent, se recroisent. Que de fois je me suis perdue là-bas, enfant, lorsque le duc nous emmenait au Conseil... Mais passons. Nous sommes attendus dans un peu plus de trois semaines, nous avons donc cinq jours pour nous reposer une fois arrivés. Ce ne sera pas du luxe. »

Les voyageurs ne croisèrent personne sur la route de l'Ouest pendant les deux jours que prit le voyage jusqu'à Lahémone. Pas un homme, pas un cheval à l'horizon. Juste des plaines, sauvages, parsemées çà et là de grands bois giboyeux. Iselde semblait toujours fatiguée. Elle était la première à se coucher le soir, et la dernière à se réveiller le matin. Et le voyage, qui n'en était qu'à son début, était manifestement très éprouvant pour elle.

Au soir du second jour, alors que le soleil se couchait presque, la duchesse s'arrêta au pied d'une petite colline. En haut était planté un rocher qui se dressait vers le ciel.

« La frontière, dit Iselde, pointant du doigt le rocher. Nous entrons sur les terres de Fériac de Terlan, le duc de Lahémone. Avançons encore un peu, et trouvons un bois dans lequel nous pourrions faire halte. »

La route continuait vers l'ouest, et alors que la nuit commençait à tomber, les premiers arbres refirent leur apparition.

« Nous dormirons ici, dit Iselde. Installez le campement, je vous rejoins. »

La duchesse revint longtemps après que la nuit soit tombée. Aurianne la regarda s'asseoir auprès du feu. Le visage de la jeune femme était livide, et ses yeux cernés marquaient sa fatigue.

Ils avaient à peine fait une lieue le lendemain matin qu'ils virent, au loin, une demi-douzaine de chevaux, qui semblaient attendre à une intersection entre la route de l'ouest et un autre chemin, à l'orée d'un petit bois. Iselde ordonna l'arrêt de la compagnie.

« Douma, Solenn, allez voir qui sont ces hommes. Ils n'ont pas l'air dangereux, mais méfions-nous tout de même.

— Bien, ma Dame. », répondit Douma, éperonnant son cheval, immédiatement suivi par Solenn.

Les deux cavaliers partirent au galop en direction des hommes, qu'ils rejoignirent en quelques minutes. Tous étaient des soldats. L'épée au flanc et un arc court attaché dans le dos, ils étaient protégés par une armure, recouverte d'une tunique sur laquelle était brodé un blason représentant une tour et un poisson. Douma reconnut le blason de Lahémone.

« Bonjour à vous, mes seigneurs. Je suis Olgin de Combre, lieutenant au service du duc Fériac de Lahémone. Je suis contraint de vous demander de vous arrêter ici, la route est bloquée.

— C'est impossible, dit Douma. Nous accompagnons la duchesse Harken, qui doit se rendre de toute urgence à Pémé. Nous devons passer.

— La duchesse Harken ? Dites-lui de venir si vous le voulez bien. Les routes sont bloquées par des brigands, deux bandes d'une vingtaine d'hommes. Nous pouvons vous mener à travers champ, vers un autre chemin qui rejoint la route de l'Ouest, plus loin. »

Quelques instants plus tard, la duchesse et son escorte rejoignaient le capitaine Olgin. L'homme inclina la tête vers la duchesse, et fit s'approcher son cheval.

« Ma Dame, comme je l'ai dit à votre escorte, les routes ne sont pas sûres. Des brigands errent, et mes éclaireurs ont vu plusieurs bandes un peu plus loin.

— J'ai pris cette même route pour voir votre duc, il y a quelques jours de cela, répondit Iselde. Et je n'ai vu aucun brigand.

— Sauf votre respect, ma Dame, les brigands qui viennent de vos terres s'aventurent de plus en plus loin par chez nous. Si vous et vos hommes voulez bien nous suivre, nous allons vous guider à travers les collines, en direction d'une route secondaire qui va également vers Pémé. »

Iselde semblait hésiter. Elle regarda autour d'elle, puis son regard se porta sur la route de l'Ouest, face à eux. Elle tira les rênes pour faire tourner son cheval, mais Olgin de Combre s'interposa entre elle et la route. La duchesse était coincée entre le Capitaine et deux de ses hommes, qui s'étaient rapprochés imperceptiblement.

« Laissez-moi passer, capitaine ! », dit Iselde, d'une voix suffisamment forte pour attirer l'attention de ses compagnons.

La duchesse eut à peine le temps de finir sa phrase. D'un geste brusque, Olgin de Combre se jeta sur elle, la désarçonnant. Tous deux roulèrent à terre, pendant que Chtark et ses compagnons prenaient leurs armes et sautaient de cheval pour secourir Iselde. Au même moment, une quinzaine d'hommes supplémentaires sortirent des sous-bois, épées et arcs au poing.

« Lâchez vos armes ou vous mourrez tous ! », cria l'un des hommes qui venait de surgir.

Olgin de Combre se releva, tenant devant lui Iselde, son épée contre la gorge de la jeune femme.

« Lâchez vos armes, répéta-t-il. Sinon je lui tranche la gorge. »

Immédiatement, Chtark, Douma, Ionis, Aurianne, Solenn, Miriya et Donhull obéirent.

« Que voulez-vous, Combre ? De l'or ? Nous en avons plein.



— J'ai déjà été payé, duchesse. Et grassement. Attachez-les tous. », ordonna le capitaine.

Plusieurs hommes sortirent des cordes des sacoches des chevaux, et s'approchèrent des compagnons de la duchesse. Ils lièrent fermement derrière leur dos les mains de chacun.

« Je peux vous payer bien plus encore, Combres. Dites-moi votre prix.

— Comme je vous l'ai dit, duchesse, j'ai déjà été payé, et une fortune qui plus est. On ne s'attaque pas à une personne comme vous pour rien.

— Qui ?

— Allons, vous n' imaginez quand même pas que je vais répondre à votre question ? Mettez-les sur les chevaux, ordonna à nouveau Combres à ses hommes. »

Les soldats obéirent et installèrent sans ménagement chacun des compagnons de la duchesse sur un cheval. Deux hommes s'approchèrent d'Iselde, et celle-ci recula d'un pas.

« Ne me touchez pas ! hurla-t-elle à l'attention des soldats.

— Ne rendez pas les choses plus difficiles, ma Dame. », dit Combres, d'une voix calme.

Iselde déglutit, et regarda Combres dans les yeux.

« Je vous suivrai, lui murmura-t-elle doucement, afin qu'aucun de ses compagnons ne puisse l'entendre. Attachez-moi les mains si vous le souhaitez, mais ne me mettez pas à plat ventre sur un cheval. J'attends un enfant. »

Le capitaine hésita un instant, puis acquiesça. L'homme s'approcha de la duchesse, qui se laissa entraver les mains sans rien dire.

« Où allons-nous ? demanda-t-elle calmement.

— Sur vos terres, ma Dame. Nous avons rendez-vous. Je vais vous aider à monter à cheval. Si vous faites la moindre tentative pour vous échapper, mes archers n'hésiteront pas à tirer, et je me ferai un plaisir d'ordonner la mort de vos hommes. Est-ce clair ?

— Très clair. », répondit la duchesse, d'une voix glaciale.

# OLGIN DE COMBRE

Commença alors un long voyage. Chaque soir, après une éprouvante journée de chevauchée, la troupe s'arrêtait, attachait les chevaux, et une partie des brigands installait le campement pendant que d'autres partaient repérer les lieux, en quête de gibier ou de danger potentiel. Les hommes semblaient habitués à vivre en extérieur. Le soir, les prisonniers étaient nourris, à la cuillère, comme des enfants. Leurs liens n'étaient jamais défaits, ni aux pieds, ni aux mains. Chaque mouvement était douloureux, mais, malgré les crampes, malgré les demandes, Olgin de Combre ne cédait pas et aucune corde n'était enlevée ni desserrée. La nuit tombée, au coin du feu, les hommes discutaient entre eux à voix basse. Les prisonniers étaient parqués près des chevaux, constamment surveillés par trois ou quatre gardes, qui se relayaient. La duchesse et ses compagnons ne purent apprendre grand-chose des chuchotements des brigands. Ils comprirent tout juste qu'ils avaient tous rendez-vous dans un village non loin d'Aveld à la prochaine nouvelle lune, où un homme devait venir les récupérer. Certains des brigands semblaient inquiets. Et si la duchesse s'échappait ? Et si elle les retrouvait ensuite ? Ils seraient pendus, leurs fermes brûlées, leurs femmes et leurs enfants jetés en dehors de chez eux... Mais rapidement, le rappel de la somme promise effaçait les doutes, et les hommes, les yeux illuminés par l'appât du gain, commençaient alors à jouer aux dés ou aux osselets, en buvant de la bière et du vin.

Enfin, au bout d'une semaine d'un voyage qui sembla durer des siècles, la troupe arriva en vue d'Aveld.

« Nous y voilà, dit Olgin de Combre. Les ruines d'Aveld. Vous deux ! dit-il en désignant deux de ses hommes, allez vérifier que les soldats des Tribus ont bien quitté les lieux. Nous vous attendons ici. »

Sur le flanc de la colline s'étendait un champ de désolation. Ce qui était il y a quelques mois encore une puissante forteresse n'était plus qu'un amas de ruines. L'enceinte de la cité était percée de multiples brèches. Les maisons n'étaient plus que murs effondrés et noircis, sans toit. Plus aucun n'était debout. Et en haut de la colline, là où naguère se dressait fièrement le Château Harken, il ne restait plus que la base du donjon principal, à moitié affaissé. Iselde contemplait son ancienne capitale, le visage fermé et sans expression. Seuls ses yeux, écarquillés, trahissaient l'émotion et la stupeur de la jeune femme.

Après une demi-heure d'attente, les deux hommes envoyés en éclaireurs revinrent.

« Aucune trace des Tribus. La route est libre.

— Bien. Continuons alors, nous y sommes presque. »

La troupe reprit la route, dépassa Aveld et, au croisement de la route de Trois-Lunes, bifurqua vers le nord, en direction de Ern. A peine trois heures plus tard, les premières maisons du village apparurent. Le village natal d'Aurianne avait, comme le reste du pays, souffert des dernières batailles. Plusieurs maisons étaient brûlées, et de nombreux champs n'avaient pas été labourés en préparation du printemps. Plusieurs potagers semblaient à l'abandon, et de nombreux arbres avaient été coupés. Alors que la troupe entraît dans le village, les rares habitants qu'ils croisaient se réfugiaient dans leurs maisons, apeurés. Les brigands avançaient, comme des conquérants. Arrivés sur la place, ils firent s'arrêter leurs chevaux. Quatre hommes attendaient, la tête baissée. Aurianne sursauta en reconnaissant parmi eux son père, les cheveux blanchis et le visage grave. Lejeb Dalfort ouvrit la bouche de surprise en voyant sa fille. En quelques secondes, il passa de la surprise à la joie, de la joie à la tristesse, puis à l'inquiétude. Le chef des brigands mit pied à terre et s'approcha de lui.

« Bourgmestre, as-tu préparé ce que je t'avais demandé ?

— Oui, Olgin, répondit le père d'Aurianne. Les cages sont prêtes, nous avons également reçu la visite d'un messenger. Il m'a transmis pour toi un message. L'homme que tu attends sera là dans dix jours. »

A ces mots, Olgin envoya un violent coup de poing au visage de Lejeb, qui recula sous le coup et manqua de tomber au sol.

« Tu apprendras, bourgmestre, à ne me donner mes messages qu'en privé. Encore une erreur de ce type et tu finiras au bout de mon épée. Est-ce bien compris ?

— Oui, Olgin, répondit Lejeb, après un regard insistant sur Aurianne.

— Amène-nous aux cages. »

Le bourgmestre se massa la mâchoire, et mena la troupe, remontée à cheval, derrière le village. Là, dans un ancien champ, quatre cages en bois avaient été construites. De deux mètres sur deux chacune, leurs barreaux avaient été renforcés par du fer, et les portes étaient munies d'épaisses serrures. Les quatre cages étaient installées autour d'un grand feu, entretenu par une demi-douzaine d'hommes armés. A l'arrivée de la troupe, ceux-ci se levèrent, et saluèrent leur chef. Il les salua en retour, et lança ses ordres :

« Enfermez-les. Je veux que devant chaque cage se tiennent en permanence deux gardes. Méfiez-vous du freluquet et de la brune là-bas : ils connaissent les arts de la magie. Ne leur libérez les mains sous aucun prétexte, vous m'entendez, aucun prétexte. Mettez la duchesse dans une cage à part. Servez-leur à tous à boire et à manger. Je veux qu'ils ne manquent de rien. »

Les prisonniers furent enfermés selon les ordres du chef des brigands. Celui-ci vérifia les serrures une à une, puis, une fois rassuré, se retourna vers le bourgmestre.

« Lejeb ! Allons chez toi. J'ai à te parler. »

L'après-midi toucha rapidement à sa fin. Le vent soufflait, et le froid était vif sur la plaine d'Ern. Les soldats qui montaient la garde devant les cages changeaient toutes les deux heures. Ceux qui ne gardaient pas les cages se rapprochaient du feu, discutaient, jouaient aux dés et buvaient. Blagues salaces et histoires diverses emplissaient la clairière alors que la nuit tombait. Iselde se pelotonna dans sa peau d'ours et s'assit. Elle ne quittait pas des yeux les brigands, qui faisaient tout pour éviter son regard. Alors que la lune commençait à monter dans le ciel, Olgin revint.

« Olgin ! », appela Iselde.

— Oui, duchesse ?

— Approche. Nous devons parler. »

Les hommes autour du feu ricanèrent, amusés de l'ordre de la duchesse. Avec un sourire, leur chef se rapprocha de la cage d'Iselde.

« Combien veux-tu, pour toi et tes hommes, pour nous libérer de ces cages ?

— Je vous l'ai déjà dit. Nous avons déjà été largement payés, ma Dame. Et nous le serons encore plus quand nous vous aurons livrés.

— Livrés à qui ?

— Vous le saurez rapidement.

— Olgin. Tu sais que les Tribus ont envahi nos terres. Avelden est à deux doigts du chaos. Enfermée ici, je ne peux rien faire. Que veux-tu ? Etre riche et porter en toi la ruine des terres qui t'ont vu naître, ou bien aider ta duchesse à restaurer l'ordre ? As-tu une ferme, Olgin ? Qu'est-ce qui t'a amené à voler ? L'appât du gain ?

— Je ne répondrai pas à vos questions. Sachez juste qu'il ne vous sera fait aucun mal.

— Et qu'en est-il pour mes compagnons ?

— Je sais que la guérisseuse et le mage ne risquent rien. Pour les autres, je ne sais pas.

— Je pourrais te payer une fortune, Olgin. Je pourrai tous vous payer une fortune ! répéta Iselde, d'une voix forte pour que chacun puisse entendre.

— Ne perdez pas votre temps. La fortune dont vous parlez, nous l'avons déjà gagnée en vous capturant. Et elle sera doublée lorsque nous aurons terminé notre mission. »

Olgin fit volte-face, et s'en revint vers le feu de camp et ses hommes, sans faire plus attention à la duchesse. La nuit était froide. Les soldats mangeaient et buvaient, riaient et hurlaient. Certains essayaient de se bagarrer, mais Olgin parvenait à les retenir à chaque fois.

Alors que la nuit était bien avancée, dix jeunes femmes arrivèrent dans la clairière. Six d'entre elles portaient des instruments de musique, flûtes et cithares, alors que les autres

étaient légèrement vêtues de robes et de châles. Elles grelottaient dans le froid.

« Olgin, le bourgmestre nous a demandé de te divertir, toi et tes hommes. »

A ces mots, les brigands se mirent à siffler et hurler.

« Silence ! cria Olgin. Retournez dans vos maisons, femmes. Je n'ai rien demandé. »

Les hommes soupirèrent :

« Oh non ! Pour une fois qu'on pouvait rire un peu !

— Olgin, laisse-nous nous divertir, cria l'un d'eux. Nous n'avons pas vu nos femmes depuis des lunes, et ne faisons que chevaucher et jouer aux dés. Un peu de musique et de fesses ne nous feront pas de mal ! »

Les brigands se mirent à rire, de manière obscène. Olgin sembla réfléchir, alors que les femmes attendaient, dociles. Au bout de quelques secondes, le capitaine hocha la tête.

« D'accord. Bienvenue, mes demoiselles. Chantez et dansez pour nous. »

Les hommes poussèrent des cris et applaudirent, alors que les jeunes filles se préparaient. Les joueuses de musique s'assirent, et commencèrent à jouer un air entraînant, pendant que les quatre danseuses se mettaient à bouger en rythme. Les hommes étaient comme hypnotisés par les danseuses, applaudissaient, sifflaient et criaient. Les jeunes filles passaient entre eux. Tous essayaient de les retenir ou de les toucher. A chaque fois, elles esquivaient adroitement les bras et les mains tendus pour les attraper.

« Aurianne ! Ô ma chérie, ta mère et moi te croyions morte ! »

Aurianne sursauta et se retourna brusquement. Derrière sa cage se trouvait Lejeb, accroupi au sol. Il tenait dans ses mains un poignard et chuchotait.

« Approche-toi discrètement. Je vais couper tes liens. Dans quelques minutes les gens du village vont attaquer. Dépêche-toi. »

Aurianne regarda autour d'elle. Les hommes étaient comme envoûtés par la musique et par les danseuses, et personne ne semblait regarder dans sa direction. En rampant, elle recula le

plus doucement qu'elle put vers le fond de sa cage, son cœur battant la chamade. Tournant le dos à son père, elle tendait derrière elle ses poignets attachés, tout en surveillant les gardes, dont l'attention était presque exclusivement portée sur les danseuses. Elle sentit soudain les cordes lâcher, et elle ne put retenir un léger cri de douleur et de surprise lorsque le sang afflua enfin normalement dans ses mains, puis dans ses pieds. Elle mit quelques secondes pour reprendre ses esprits. Derrière, un cri retentit soudain dans l'assemblée : un soldat se leva, et pointa son doigt vers la cage d'Aurianne. Au même moment, des dizaines de clameurs jaillirent, de partout à la fois : des hommes arrivaient de tout autour du campement, et se ruaient sur les gardes, alors que les jeunes femmes fuyaient vers les maisons. Les villageois hurlaient, « Pour Aveld ! Liberté et honneur ! Pour Idril ! Gloire à Aveld ! », sans doute plus encore pour se donner du courage que pour impressionner les brigands. Ils n'étaient armés que de gourdins ou de dagues. Une grande partie des soldats, surpris, n'eut pas le temps de prendre ses armes, posées çà et là, et commença à se battre à mains nues contre les premiers assaillants. Lejeb donna à sa fille le poignard qui lui avait servi à couper ses liens, puis sortit un trousseau de clefs de sa ceinture.

« Ces brigands sont stupides, dit-il doucement à l'attention de sa fille. Ils nous ont demandé de construire des cages, et n'ont même pas imaginé que nous ferions un double des clefs. Ne bouge pas, je vais te libérer. Des chevaux vous attendent à l'entrée du village. »

A peine avait-il terminé sa phrase que le visage de Lejeb se figea. Sa main, qui tenait le trousseau, s'ouvrit et laissa tomber les clefs pour s'agripper à la dague, qu'il avait plantée juste au-dessous du cœur.

« Par Idril... Auria... »

Lejeb s'effondra, alors que le brigand qui avait lancé le poignard courait vers la cage, essayant d'arriver avant qu'Aurianne ne puisse récupérer les clefs. La jeune guérisseuse était figée d'horreur. Lorsque le corps de son père tomba, sans vie, elle hurla, de toutes ses forces. Des autres cages, ses compagnons hurlaient eux aussi, la suppliant de prendre les

clefs, d'ouvrir. Des paysans tentaient d'empêcher plusieurs brigands rameutés par leur compagnon de s'approcher des cages et d'Aurianne, et les combats faisaient rage autour des feux. Plusieurs corps étaient déjà au sol, sans vie, et deux brigands étaient blessés. Aurianne se sentait glacée. A travers les barreaux de sa cage, elle toucha la main de son père, encore agrippée aux barreaux. Elle ne pouvait rien pour lui. Malgré tous ses pouvoirs, elle ne pourrait pas le sauver. Elle entendit du bruit derrière elle. Le premier soldat arrivait, en courant. Il se jeta sur la cage, et passa à son tour le bras à travers les barreaux, pour rattraper les clefs qu'avait laissé tomber Lejeb. A peine eut-il effleuré le trousseau qu'il poussa un hurlement de douleur. Aurianne, les yeux emplis de haine, venait de lui planter son poignard dans les côtes. L'homme eut à peine le temps de reprendre sa respiration. D'un geste brusque, Aurianne lui enfonça sa lame dans la gorge. L'homme gargouilla, et s'effondra contre les barreaux, la tête à l'intérieur de la cage. Le sang giclait partout. Sans même un regard pour lui, Aurianne prit les clefs, et se jeta sur la serrure. Elle avait vu deux ou trois soldats approcher en courant, bousculant sur leur passage les quelques villageois qui tentaient de leur barrer la route. Le combat était inégal. Plusieurs brigands avaient récupéré leurs armes, et les hurlements qu'elle entendait étaient ceux de ses anciens voisins et amis qui périssaient, les uns après les autres. Le premier homme arriva sur la porte alors qu'elle venait de faire jouer la serrure. Sans même réfléchir, dans un élan de fureur, elle lui planta violemment son poignard dans l'œil. Il hurla, et lâcha la porte pour tenter de réduire le flot de sang qui l'aveuglait. D'un coup de pied, Aurianne ouvrit la porte, et sauta avant que le second soldat n'arrive. Elle courut vers la cellule la plus proche, où étaient enfermés Ionis, Chtark et Douma. Elle jeta le poignard à travers les barreaux, et s'approcha de la serrure pendant que Douma prenait la lame et commençait à couper les liens de Ionis. La guérisseuse avait presque réussi à ouvrir la porte quand soudain un soldat surgit derrière elle, l'épée à la main. D'un violent coup de poing, il déséquilibra Aurianne qui, sous la force de l'impact, s'effondra. Le soldat leva son épée, et s'apprêta à frapper de toutes ses



forces le corps de la jeune femme, sonnée. Il n'eut pas le temps de baisser son arme : un éclair de feu de la taille d'un bras venait de le percuter dans le dos, l'envoyant à plusieurs mètres de là. Dans la cage, Ionis, les mains libres, pouvait enfin utiliser à nouveau sa magie. Il se tourna vers le champ de bataille, le visage déformé par une rage sourde. Ces hommes allaient voir ce qu'il en coûtait d'attaquer un mage et ses amis.

Dans la cage, Chtark et Douma avaient maintenant les mains libres. Douma tentait de forcer la serrure de la cage tandis que Chtark essayait de récupérer les clefs à travers les barreaux, tout en appelant Aurianne, qui semblait ne pas revenir à elle. Enfin, la jeune femme, face contre terre, poussa un gémissement, et bougea la tête. Sa mâchoire lui faisait atrocement mal, et elle sentait bouger une dent au moins. Elle se redressa doucement, puis se tourna vers la cage.

« Aurianne, vite ! Les clefs ! », lui cria Chtark.

La guérisseuse regarda autour d'elle et vit les clefs, à quelques mètres de là. Elle se leva avec difficulté, attrapa les clefs et l'épée du soldat qui l'avait frappée, et envoya le trousseau à Chtark. Quelques minutes plus tard, Iselde et ses compagnons étaient à nouveau libres. L'ancien campement des brigands était à feu et à sang. Des dizaines de cadavres jonchaient le sol, et la grande majorité était ceux des habitants d'Ern. Les brigands avaient quasiment tous récupéré leurs armes, et les hommes face à eux, armés de couteaux ou de gourdins, ne faisaient pas le poids. Derrière, Ionis semblait épuisé. Le visage blanc et les traits tirés, il venait d'envoyer un dernier éclair sur un soldat qui tentait de frapper l'un des villageois. L'homme, touché en pleine poitrine, s'effondra dans un hurlement de douleur, alors que sa tunique prenait feu. Ionis sourit faiblement à Chtark qui venait de récupérer une épée sur l'un des cadavres des brigands, puis s'évanouit soudainement, comme une marionnette tout à coup sans fil. Chtark n'eut pas le temps de vérifier comment allait son ami. Deux hommes couraient vers lui, l'épée à la main. Il dévia le coup du premier, et fit un croche-pied au second, qui s'écroula à ses côtés. Faisait adroitement pivoter son arme, Chtark l'enfonça dans le dos de l'homme qui venait de tomber. Il eut à peine le temps de voir un

troisième homme, arrivé dans son dos, lever lui aussi son épée. Le sourire de l'homme se figea alors qu'il allait frapper. Une épée venait de transpercer sa poitrine. Derrière lui, Iselde retira violemment sur son arme d'un coup sec, et la dégagea du corps. Il s'effondra, sans vie, aux pieds de Chtark.

« Merci, ma Dame ! dit le jeune chevalier.

— Plus tard. », répondit Iselde brusquement, le souffle court.

A ses côtés, Solenn luttait comme une furie, essayant d'empêcher deux autres hommes de s'avancer vers la duchesse. Elle fut rejointe par Miriya et, à elles deux, se défirent vite des brigands. A quelques mètres, Aurianne et Douma se battaient contre Olgin de Combre, pendant que Donhull tentait de retenir plusieurs hommes qui essayaient de venir en aide à leur capitaine. Soudain, Aurianne poussa un hurlement. Touchée à la poitrine, elle lâcha son épée sous le coup de la douleur, et agrippa sa robe, rougie sous son sein droit. Donhull hurla à son tour. D'un coup d'une violence inouïe, le visage déformé par la rage, il trancha la tête de l'homme le plus proche de lui, et repoussa un autre d'un puissant coup de bouclier. Ses assaillants hésitèrent un instant, et Donhull en profita pour courir vers Aurianne. La jeune femme était au sol, le visage déformé par la douleur. Donhull lâcha son arme et son bouclier, et prit les mains de la jeune femme.

« Où es-tu touchée ?

— Ce n'est... rien... juste... du sang. », articula difficilement Aurianne. Elle avait du mal à respirer, et son visage était crispé et pâle à la lueur des feux de camp.

Derrière eux, Douma avait fort à faire avec Olgin de Combre. Le capitaine des brigands maniait l'épée d'une main experte. Il repoussait toujours plus loin son assaillant, attendant patiemment le renfort de ses hommes qui se débarrassaient des derniers villageois encore debouts.

« Je vais pouvoir... me soigner, articula à nouveau Aurianne. Il me faut juste... quelques minutes... Va aider... Douma.

— Non. Je te protège. »

La réponse du jeune homme était sans appel. Le regard de Donhull était toujours aussi noir, mais Aurianne crut y déceler une pointe d'inquiétude. Elle prit la main qu'il lui tendit, et la serra tout en se concentrant. La douleur irradiait son corps, elle avait du mal à se contrôler suffisamment. Puis elle sentit enfin son pouvoir agir. Son sang commençait à sécher, et sa peau se reconstituait là où l'épée avait pénétré les chairs, non loin du cœur. Elle avait échappé à la mort de peu. Un soldat s'approcha d'eux, la lame à la main. Donhull se releva, et se jeta sur l'homme, avec une sauvagerie qu'Aurianne avait rarement vue. Elle accéléra encore sa guérison. Le brigand poussa un hurlement, l'épée de Donhull plantée dans l'épaule. Avant qu'il ne puisse réagir, Aurianne se releva brusquement et l'acheva d'un coup de dague dans le ventre. Elle n'attendit pas que l'homme s'effondre, et se retourna. Il restait encore une demi-douzaine de brigands. Certains avaient dû fuir. Olgin de Combre était face à Iselde, coincé le dos contre une cage. Il était blessé à la poitrine, au bras et à la jambe. La sueur coulait sur son front alors qu'il essayait, difficilement, de parer les coups d'Iselde.

« Rends-toi ! hurlait Iselde. Rends-toi ! »

Combre jaugea la situation. Il était passé d'une trentaine d'hommes à moins d'une dizaine. Certains étaient blessés ou morts, d'autres avaient profité du carnage pour déguerpir. Face à lui, il ne restait que quelques villageois, tous blessés, mais la duchesse et sa garde avaient massacré plusieurs de ses soldats sans difficulté. Et ils avaient maintenant la supériorité du nombre.

« Arrêtez ! », cria-t-il, lâchant son épée.

Durant un instant, le temps parut s'arrêter. Iselde pointa son épée sur Olgin de Combre, et l'appuya au niveau de sa gorge. Ses derniers hommes commencèrent à reculer vers les endroits les moins éclairés du campement, prêts à s'enfuir.

« Je me rends. Laissez-moi la vie sauve. », dit Combre, d'une voix légèrement tremblante.

Ce fut le signal qu'attendaient les derniers brigands. Olgin de Combre avait été vaincu. Iselde garda son épée pointée sur la gorge de l'homme. Son regard passait du prisonnier au champ

de bataille, où les morts et les blessés gisaient, dans un mélange macabre.

« Qui t'a envoyé ? Et pourquoi ?

— Je ne connais pas son nom. L'homme m'avait dit que vous passeriez par cette route. Je devais vous capturer, vous et vos compagnons, et vous emmener ici, où il était censé nous rejoindre. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne voulait pas que vous soyez à Pémé pour une réunion ou un conseil qui devait y avoir lieu.

— Le Conseil d'Ervallon... A quoi ressemblait cet homme ? As-tu vu son visage ?

— Non. Il était revêtu d'une grande cape grise, et il n'a jamais montré son visage. Il m'avait dit de l'appeler « l'homme en gris ».

— Combien vous a-t-il payés, toi et tes hommes ?

— Dix pièces d'or chacun, plus autant lorsqu'il vous récupérait. »

Iselde manqua de s'étouffer. Dix pièces d'or était une véritable fortune. Avec cette somme, un homme pouvait vivre tranquillement jusqu'à la fin de ses jours.

« Et toi et tes hommes avez donc vendu votre duchesse et l'avenir de vos terres contre dix pièces d'or.

— Nous sommes pauvres, ma Dame. Je ne vous ai pas maltraitée. Laissez-moi partir.

— Tu crois que c'est ce que je devrais faire ? »

Combre se tut, ne sachant quoi répondre.

« Et que devrais-je dire à tous ces gens qui se sont battus avec moi, ce soir ? Que devrais-je dire à ceux qui ont perdu leur père, leur frère ou leur fils ce soir ? Que j'ai laissé partir l'homme qui a causé tout cela ? Crois-tu que cela soit la justice qu'ils attendent ?

— Ma Dame, je n'ai pas voulu...

— Espèce de fumier, lâcha Iselde, le visage déformé par la haine.

— Ma Dame, pardon !

— Crève... »

D'un coup sec, Iselde enfonça sa lame dans la gorge de Combre. Les yeux de l'homme s'ouvrirent en grand, de surprise,

puis se révoltèrent. Ses mains se posèrent sur l'épée, puis il s'effondra, sans vie. Iselde, le visage marqué par le dégoût, cracha sur le corps et essuya son épée sur ses vêtements tâchés de sang. Derrière elle, ses compagnons et une partie des villageois avaient assisté à la scène, sans un mot. Iselde se retourna, et contempla l'assemblée un instant.

« Qu'on enterre les morts. Aurianne, vois ce que tu peux faire pour les blessés. Fouillez les cadavres des brigands, certains auront peut-être encore de l'or sur eux. Je veux que cet or soit réuni, et partagez-le en deux parts égales. L'une sera pour moi et paiera mon armée, l'autre devra servir à reconstruire le village, et essayer de panser les blessures qui lui ont été infligées ce soir. Gens de Ern, vous avez fait preuve d'un grand courage. Sur mon honneur, je ne l'oublierai pas. »

Certains villageois s'inclinèrent devant leur duchesse, puis tous se mirent en quête de survivants. La majorité des villageois tombés étaient morts, certains sur le coup, d'autres de leurs blessures et d'avoir perdu trop de sang. Une trentaine de tombes furent creusées, pendant qu'Aurianne, aidée par Donhull et Miriya, essayait de sauver la demi-douzaine de blessés qui avait été relevée. Iselde avait été emmenée à l'unique auberge du village, dont le propriétaire avait fui à l'annonce de la chute d'Aveld. Tard dans la nuit, Aurianne et ses compagnons la rejoignirent. L'immense cheminée grondait d'un feu qui réchauffait toute la pièce. Assise devant le feu, la duchesse dormait, sous plusieurs couvertures. Elle se réveilla en sursaut en entendant la porte se refermer.

« Alors ? demanda-t-elle à Aurianne, la voix chargée de sommeil.

— Deux blessés n'ont pas survécu. Quatre autres devraient s'en sortir. Trente-trois villageois sont morts ce soir.

— On m'a dit que tu étais originaire d'ici.

— Oui, ma Dame.

— Des gens que tu connaissais sont morts ?

— Un cousin, plusieurs voisins. Mon père, aussi. Ma mère est... est... inconsolable. »

Les larmes coulaient sur les joues d'Aurianne, sans qu'elle ne fasse rien pour les essuyer.

« Ils pensaient que j'étais morte lors du siège d'Aveld. C'est lui qui est venu me libérer. C'est lui qui nous a donné les clefs pour sortir des cages. C'est lui aussi qui a organisé les villageois pour attaquer ce soir. Il n'aurait pas dû... mourir. »

Iselde regarda Aurianne pleurer.

« Je sais maintenant d'où tu tiens ton courage et ton honneur, dit la duchesse. Je partage ta douleur, Aurianne. La mienne est encore vive au souvenir de mon propre père. Je sais ce que tu ressens. »

Donhull posa maladroitement sa main sur l'épaule de la jeune guérisseuse, secouée de sanglots silencieux.

« Chtark, vous tous, reprit la duchesse. Demain, vous annoncerez aux villageois qu'ils peuvent s'ils le souhaitent trouver refuge aux Champs d'Athinrye. Aidez-les à organiser un convoi pour ceux qui veulent partir. Nous partons tous à midi. La route est longue jusqu'à Pémé, et nous allons devoir aller très vite. Le Conseil d'Ervalon ne doit pas avoir lieu sans moi. Aurianne, suis-moi dans ma chambre s'il te plaît. Bonne nuit à tous. »

Les compagnons de la duchesse s'inclinèrent, et la jeune femme se leva et monta à l'étage, suivie d'Aurianne. Une fois arrivée dans sa chambre, Iselde se plia en deux, le visage déformé par la douleur.

« Excuse-moi, Aurianne, dit Iselde dans un souffle, s'accrochant au bras de la guérisseuse, je sais que ce n'est pas le moment. Mais j'ai besoin de ton aide et de tes remèdes. Je souffre le martyre, et je suis si malade que même monter à cheval me demande un effort terrible. Je suis enceinte.

— Je sais, ma Dame. »

Aurianne fit s'allonger la duchesse, et, pendant quelques minutes, palpa son ventre, doucement.

« Ma Dame... dit Aurianne, essayant de sourire à travers ses dernières larmes.

— Oui ? Tout va bien ?

— Oui, tout va bien, ne vous en faites pas. Je vais vous préparer quelques remèdes qui devraient soulager votre dos et vos nausées. Et félicitations. Vous attendez des jumeaux. »

# L'ARRIVEE A PEME

Le voyage jusqu'au Pémé dura trois longues semaines. La duchesse et ses compagnons se levaient chaque matin avant le soleil, et chevauchaient toute la journée, à bride abattue, vers l'ancienne capitale d'Ervalon. Ils ne s'arrêtaient que peu de temps le midi, pour manger et faire boire les chevaux, puis repartaient jusqu'à la nuit tombée. Iselde était celle qui souffrait le plus du voyage. Les yeux cernés, le teint cireux, elle insistait pourtant pour toujours faire une lieue de plus, arriver jusqu'à la prochaine colline, jusqu'au prochain croisement. Elle n'avait parlé de sa grossesse à personne à part Aurianne, qui continuait de lui prodiguer ses remèdes, matin et soir. Chaque nuit, avant de sombrer dans le sommeil, la duchesse faisait le point avec Douma et Donhull sur leur avancement. Elle connaissait par cœur les différentes routes et les points de repère qui marquaient leur chemin vers Pémé, et le soldat et l'ancien voleur n'avaient pas leur pareil pour repérer leur position aux étoiles. Iselde n'avait qu'une obsession : arriver à Pémé avant que le Conseil d'Ervalon ne commence. Elle espérait pouvoir compter sur les alliés d'Avelden, le duc de Lahémone et la duchesse d'Ombrejoie, qui insisteraient, elle en était sûre, pour attendre son arrivée. L'armée des Tribus avait comme disparu après la destruction d'Aveld, attendant sans doute la fin de l'hiver pour repartir à l'assaut d'une cité, ou même des Champs d'Athinrye. Face à la puissance de l'armée ennemie, Iselde était sans défense. Toutes ses villes étaient aux mains de troupes de brigands. La duchesse avait du mal à croire à une coïncidence. Mais qui aurait pu orchestrer cela ? Les Tribus elles-mêmes, comme l'avait laissé sous-entendre le Grul Merkhoul ? Le duc Gondebault de Fahaut, dont l'inimitié pour sa famille était bien connue ? Son allié, Maer de Pont ? Un roi, ou un seigneur d'un autre Royaume ? Sans cesse, elle tournait les différentes possibilités dans sa tête, sans jamais trouver une hypothèse plus

valable qu'une autre. Tout ce qu'elle savait c'est que, sans armée, sans or, et sans cité sur laquelle s'appuyer, Avelden était au bord de la destruction. Et cela, elle ne pouvait l'accepter. Sa dernière chance était à Pémé, où les autres seigneurs devraient honorer le Pacte d'Ervalon. Signé par les cinq ducs d'Ervalon peu après la mort du dernier roi, le traité, qui stipulait que chaque duché devait venir en aide à un autre en cas de guerre ou de menace majeure sur le royaume, était le dernier espoir d'Iselde Harken. Si les seigneurs refusaient de venir en aide à leur paire, Avelden ne serait plus. La jeune femme frissonna.

Enfin, un matin, Iselde pointa son doigt devant elle. Au loin, face aux cavaliers, scintillait une immense masse bleue. L'océan ! Les compagnons de la duchesse restèrent bouche bée. Aucun n'avait jamais vu autant d'eau. Puis Iselde leur désigna un point sombre, au nord.

« Pémé, dit-elle. Nous y serons ce soir. »

Au fur et à mesure de la journée, l'ancienne cité royale apparut aux voyageurs dans toute sa magnificence. Jamais ils n'avaient vu ville aussi immense. Aveld, qui leur avait paru gigantesque comparée à leurs villages, n'était rien à côté de Pémé. Celle-ci faisait face à l'océan, ses imposantes murailles claires en protégeaient l'entrée. Les faubourgs semblaient s'étendre à des lieues à la ronde, et Pémé les dominait de toute sa splendeur. Des dizaines de tours crénelées rythmaient les murailles de la ville, et, à l'intérieur, des milliers et des milliers de maisons étaient rassemblées, nombre d'entre elles bâties sur plusieurs étages. Des dizaines de palais, de temples et de donjons sortaient çà et là de la masse informe des toits, tous arborant fièrement les bannières de quelque seigneur ou de quelque riche marchand. Au loin, l'immense port était facilement repérable : des centaines de voiles semblaient le recouvrir, et des bateaux plus gros que des maisons chargeaient et déchargeaient leur marchandise. La ville respirait l'opulence. Au fur et à mesure qu'ils s'approchèrent de la cité, les routes se remplirent de marchands, voyageurs, soldats en tout genre, tous se rendant ou repartant de la capitale. Comme l'avait prédit Iselde, ils atteignirent la muraille à la fin de la journée. Une immense herse, haute comme cinq ou six hommes, en



protégeait l'accès. Elle était ouverte et, devant, une vingtaine de gardes surveillaient les entrées et les sorties. Iselde fit ralentir son cheval, mit sa capuche sur sa tête, et se tourna vers son escorte.

« Mettez vos capuches, et marchez tête baissée. Je ne veux pas que l'on sache tout de suite que nous sommes arrivés. Nous logerons au palais, mais nous allons auparavant nous arrêter chez Algamer Moresso, un riche marchand et ami de mon père. Algamer nous dira ce qui se passe dans cette ville. Je ne veux pas arriver au palais sans savoir ce qui m'attend. Nous avons trois jours de retard. Tant de choses peuvent s'être passées... ».

Les rues de Pémé étaient extraordinairement bruyantes. Des vendeurs ambulants hélaient les passants, les troubadours chantaient, les jongleurs essayaient d'attirer l'attention des uns et des autres. Partout, des enfants couraient, jouant, riant, chassant les chiens et les chats, passant sous les chevaux pour se faire peur. Une foule compacte avançait dans un sens et dans l'autre, se marchait sur les pieds, s'empêchait de passer ou coinçait une charrette. A chaque maison ou presque, les armes de Fahaut, une ancre et deux épis de blés sur fond mauve, et d'Ervalon, un chêne ceint d'une couronne, étaient mises en évidence par des banderoles accrochés à une fenêtre, une tenture posée sur une porte, un volet ou un mur peint. Des gamins des rues vendaient des fanions aux effigies du duché et du royaume, hélaient les uns et les autres. L'ambiance semblait être à la fête. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, le visage d'Iselde se rembrunissait.

« Il se passe quelque chose. Je n'aime pas cela. »

Elle s'approcha d'une jeune fille qui était en train d'attacher une tenture aux armes de Fahaut sur la devanture d'une boutique de tissus.

« La ville a l'air bien en joie ! dit la duchesse. Que fêtez-vous donc ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Par Aime, vous devez venir de bien loin ! Les seigneurs se sont réunis la semaine dernière, et ont résolu leurs différents. La situation est grave semble-t-il à l'est, on dit qu'Avelden a été envahi par les Tribus. Les seigneurs ont décidé d'unir leurs forces contre nos ennemis, et ont décidé

qu'il était temps qu'Ervalon retrouve de sa grandeur. Le roi a été élu, et il sera couronné demain ! C'est une grande journée pour Ervalon et pour Fahaut ! »

Iselde resta un instant sans voix.

« Un roi... Et qui a été désigné ?

— Notre seigneur, bien sûr. Le duc de Fahaut... enfin, Gondebault 1<sup>er</sup> devrais-je dire.

— Par Odric... », murmura Iselde.

La duchesse tira sur les rênes de son cheval et, sans un mot, le fit avancer à travers la foule, suivie par ses compagnons, tous aussi surpris les uns que les autres. Les gens se poussaient plus ou moins vite sur leur chemin, et Iselde dut à plusieurs reprises crier pour qu'on lui fasse place. Et elle ne semblait pas d'humeur. Une vingtaine de minutes plus tard, elle arrêta sa monture devant une grande bâtisse en pierre de deux étages. La façade avait été passée à la chaux blanche, et la maison, cossue, devait appartenir à un riche personnage. L'entrée se faisait par un porche, où deux valets attendaient. Voyant arriver Iselde et ses compagnons, les hommes s'approchèrent, et saluèrent la duchesse d'une révérence.

« Bonjour, ma Dame. Que pouvons-nous faire pour vous ?

— Prenez nos chevaux. Et faites prévenir votre maître qu'il a de la visite.

— Qui devons-nous annoncer ?

— Votre maître nous recevra. Ylonne est toujours ici ?

— Oui, ma Dame.

— Alors faites-la appeler. Immédiatement. »

L'un des deux hommes s'en fut en courant vers la cour intérieure, pendant que l'autre récupérait et attachait les chevaux au fur et à mesure que les cavaliers en descendaient. Sans attendre le retour du premier, Iselde entra dans la cour, et se dirigea vers la double porte de bois qui faisait office d'entrée. La cour de la maison était ronde, et de nombreuses portes et fenêtres y donnaient. Plusieurs serviteurs, occupés à nettoyer des vêtements au lavoir, levèrent la tête, et s'inclinèrent devant les visiteurs. A peine étaient-ils arrivés face à la porte que celle-ci s'ouvrit. Une vieille femme apparut dans l'encadrement.

Derrière elle se tenait le serviteur qui était venu la chercher. En voyant Iselde, son visage s'éclaira.

« Tu peux partir, Lagonde. Merci. »

Le valet obéit, et la vieille femme s'inclina comme elle put, sa main soutenant son dos qui semblait la faire souffrir.

« Iselde ! Enfin ! Nous avons bien cru que vous ne viendriez pas nous voir !

— Pardon ? Vous saviez que j'étais en ville ? C'est impossible, nous venons à peine d'arriver, et avons gardé nos capuches tout le long de la traversée de la ville.

— Allons Iselde, ne nous taquez pas. Le vote a eu lieu il y a trois jours. Maître Moresso a été fort déçu que vous ne le saluiez même pas lors de l'annonce de la grande nouvelle. Il sera heureux de vous voir. Mais entrez, entrez donc. Je parle et en oublie mes devoirs.

La vieille femme se tourna vers les compagnons de la duchesse, qui étaient restés en retrait en bas des marches du perron.

« Ces personnes vous accompagnent, duchesse ? Je vous souhaite le bonjour, jeunes gens. Je suis Ylonne Léogin, intendante de la maison de Maître Moresso. Mais entrez, entrez tous, je vais prévenir Maître Moresso de votre arrivée. »

Iselde entra, manifestement surprise, suivie de ses compagnons. A l'intérieur de la maison, la décoration était d'une richesse inouïe : les sols étaient recouverts de tapis de couleurs vives, représentant des scènes de chasse et des paysages. Aux murs, deux grandes tentures étaient disposées face à face. La première montrait une scène de marché dans une ville qui pouvait être Pémé, l'autre un paysage de montagne dans lequel avançait péniblement une caravane. Cà et là, différentes statues et bustes complétaient le raffinement de l'endroit. Ylonne mena Iselde et sa suite dans un salon non loin de l'entrée. A l'intérieur, une immense cheminée crépitait d'un bon feu. Devant, plusieurs fauteuils avaient été installés. Au mur, une tapisserie était accrochée, représentant le couronnement d'un roi d'Ergalon. Aurianne sursauta en reconnaissant, aux côtés du souverain, Mélorée. Les traits de son aïeule ressemblaient aux siens de manière évidente.

« Asseyez-vous, je vous en prie. Maître Moresso sera là dans quelques instants. Je vais vous faire amener du thé. »

Ylonne ressortit de la pièce, et referma la porte derrière elle.

Quelques minutes plus tard, quelqu'un frappa et entra. Il s'agissait d'un homme âgé, portant un plateau à la main. Il était vêtu d'une livrée de domestique. Il s'inclina poliment, posa le thé sur la table entre les fauteuils, et repartit après avoir servi tout le monde. Confortablement installés, engourdis par la chaleur du feu, tous profitaient de ce moment de repos. Ce fut Chtark qui brisa le premier le silence.

« Ma Dame, comment est-il possible qu'un roi ait été élu ? Je croyais que le Conseil devait voter à l'unanimité.

— C'est en effet le cas. Je ne comprends pas comment Gondebault a été élu. Et cela ne pouvait pas être pire. Les familles de Fahaut et d'Avelden ont de très mauvaises relations.

— Y a-t-il une raison à cela ?

— Oui. Cela remonte à une trentaine d'années de cela, quand... »

Iselde fut interrompue par la porte qui s'ouvrait à nouveau. Un très vieil homme, richement vêtu d'une grande robe de velours rouge et bleu et portant un chapeau orné de plumes d'oiseaux, fit son entrée. Ses cheveux étaient blancs et son visage très ridé. Il entra lentement dans la pièce, mais derrière ses lunettes, ses yeux semblaient tout observer avec une grande attention. A la vue d'Iselde, son visage s'éclaira d'un grand sourire.

« Duchesse... Ma chère Iselde. Je suis content, très content, de vous revoir. » Iselde se leva, prit la main tendue du vieil homme, et la serra contre elle.

« Maître Moresso, tout le plaisir est pour moi.

— Assied-toi, ma fille, et raconte-moi ce qui s'est passé. J'ai appris il y a deux mois seulement l'assassinat de ton père. Mon cœur pleure sa mort. C'était un homme bon et courageux. J'ai aussi appris la mort de Fériel. Ma pauvre petite...

— Avant que je ne vous raconte tout ceci, permettez-moi de vous présenter mes compagnons. Voici Chtark de Norgall, capitaine des chevaliers d'Escalon, Aurianne, ma guérisseuse, Ionis, l'apprenti de Merrat Trahl, le mage de mon père, Douma,

un de mes éclaireurs, et Solenn, Miriya et Donhull, qui nous accompagnent. Vous pouvez parler librement devant eux, ils ont toute ma confiance.

— Je croyais que les chevaliers d'Escalon avaient tous péri lors de la Bataille de Fahaut. N'est-il pas, jeune homme ? », demanda Moresso à Chtark.

— En effet, Maître Moresso, répondit Chtark. Nous avons retrouvé leur tour il y a plusieurs mois de cela, et la duchesse m'a fait l'honneur de me nommer capitaine d'Escalon. Mon ordre n'est que le pâle reflet de ce qu'il fut, mais bientôt le nom d'Escalon sera respecté autant qu'il le fut les siècles passés. »

Aurianne et Douma sourirent et échangèrent un clin d'œil. Chtark n'avait pas précisé qu'il était le seul membre de l'ordre.

« Bien. Mais Iselde, tu voulais me raconter les derniers événements en Aveld. »

Iselde répondit à la demande du vieil homme. Elle raconta l'aggravation des attaques des brigands, l'assaut des cités duciales, la mort du duc, empoisonné par Dalanne, et enfin le siège d'Aveld par les Tribus et la fuite vers les Champs d'Athinrye, où était désormais réfugié le peuple d'Aveld.

« Ainsi, tout ce que j'avais eu comme écho est vrai, soupira Maître Moresso.

— J'en ai bien peur.

— C'est pour cela que tu es venu à Pémé, au Conseil d'Ervallon ?

— Oui. J'ai besoin de l'aide des autres seigneurs. L'armée des Tribus est forte de plus de trois mille hommes. La garde d'Aveld a été quasiment anéantie lors du siège. Seule, je ne peux repousser l'ennemi. Mais j'ai besoin de vous. J'ai vu les préparatifs pour le couronnement. Qu'est-ce donc que cette histoire ? Gondebault a été élu roi ?

— Oui, bien sûr. Il y a trois jours de cela.

— Un roi ne peut être élu que s'il obtient l'assentiment de tous les seigneurs d'Ervallon. Comment Gondebault a-t-il pu être élu en mon absence ?

— Iselde... d'après ce que j'ai appris, c'est toi-même qui a demandé à ce qu'un vote ait lieu.

— C'est impossible ! Nous arrivons tout juste d'Avelden. Je pensais arriver la semaine dernière, mais nous avons été attaqués et retenus, non loin d'Aveld.

— Iselde... je t'ai vue de mes propres yeux au Palais. Tu ne m'as d'ailleurs même pas salué.

— Maître Moresso... je vous assure que cela ne se peut pas.

— Par Aime, Maître des Mers et des Océans... je crois comprendre pourquoi tu ne m'as pas salué l'autre jour. Ce n'était donc pas toi. Le vote a eu lieu en ton absence, Iselde ! Quelqu'un s'est fait passer pour toi. Avelden a officiellement demandé l'aide des seigneurs d'Ervalon et de la Couronne. Sous la pression des attaques des Tribus, la... personne qui a pris ton apparence a réussi à convaincre les deux seuls seigneurs qui étaient jusque-là réticents à réunifier Ervalon. Fériac de Terlan et Ysandre d'Ombrejoie ont voté comme toi. Et Gondebault de Fahaut sera couronné après-demain roi d'Ervalon.

— Mais c'est impossible ! Je n'étais pas là !

— Tout le monde a pourtant bien vu la duchesse Iselde Harken au Palais. Et il est maintenant trop tard pour revenir en arrière. Le peuple attendait ce moment depuis longtemps. Personne ne comprendrait ni n'entendrait quelque raison qui pourrait justifier que Gondebault ne soit pas couronné. Et surtout pas le peuple de Pémé.

— Le mécréant...

— Dame Iselde... vous parlez du futur roi... et rien ne prouve qu'il soit pour quelque chose dans cette affaire. Même si...

— Même si ?

— Même si bien sûr les derniers événements ont été une aubaine pour notre futur roi. J'ai eu des informations assez surprenantes ces derniers temps. Aucune preuve, juste quelques bruits çà et là. Lance de Mallen, l'un des chevaliers les plus fidèles du duc de Fahaut, serait parti à la fin de l'été à la tête d'une centaine d'hommes vers l'est. Personne ne l'a revu depuis, mais il n'est pas mort, pour sûr, sinon nous le saurions. Ce qui signifie que Mallen est quelque part à l'est des terres de Fahaut, avec une centaine de soldats. Que fait-il ? Personne ne le sait.

— Savez-vous où est logée la personne qui se fait passer pour moi ?

— Non. Tout ce que j'ai réussi à savoir, c'est qu'elle vit dans le quartier marchand. Les gardes de la cité sont étonnamment peu bavards à son sujet. J'ai cru, avant de te voir aujourd'hui, que « tu » ne souhaitais pas que ta présence soit connue, sans doute parce que tu négociais quelque chose avec Gondebault.

— Bien. Mes amis, reprit Iselde à l'attention de ses compagnons, il va nous falloir trouver cette personne, et essayer de découvrir qui elle est et ce qu'elle manigance. Essayez de retrouver sa trace. Cela risque de ne pas être aisé. Avant tout, j'insiste, soyez très discrets et... ne créez pas de problème avec la garde de Pémé. Les soldats de la capitale sont réputés pour leur manque de sang-froid. Par ailleurs, je ne tiens pas à donner au duc de Fahaut matière à dénigrer Avelden, ou à utiliser un quelconque avantage supplémentaire. Douma, je veux aussi que tu noues des contacts dans cette cité. Mon père a trop longtemps vécu replié sur lui-même et sur ses terres. Il faut que nous soyons au courant de ce qui se passe partout en Ervalon et à Pémé... surtout si Pémé redevient la capitale. C'est ici que tout se passera, et je crois que nous avons déjà raté beaucoup trop d'événements. Je vais de mon côté passer quelques jours ici, si Maître Moresso m'accorde son hospitalité.

— Ce sera un honneur, duchesse.

— Merci, Algamer.

— Quant à vous mes amis, soyez discrets et prudents. Revenez me voir quand vous aurez des informations. En attendant, logez dans une auberge. Je ne veux pas que l'on voit trop d'entrées et sorties ici. Voici de l'or qui devrait couvrir vos frais. Au plus tard, soyez de retour après demain. Nous irons ensemble au couronnement du roi. »

Le repos avait été de courte durée. Fourbus, avec tout juste un thé dans l'estomac, les compagnons d'Iselde se relevèrent de leurs fauteuils moelleux. Ils s'inclinèrent devant leur duchesse et son hôte, puis quittèrent la maison de Maître Moresso. Après avoir récupéré leurs chevaux, ils se retrouvèrent dans les rues de Pémé, perdus.

« Par où commencer ? demanda Aurianne, lasse.

— Par manger, dit Chtark. Je ne suis bon à rien le ventre vide.

— Ho ho, souria Douma, moqueur. Préférer ton ventre à ta duchesse, tu es à la limite de la trahison, mon ami !

— Allons, nous sommes tous épuisés après ce voyage. Réfléchissons à ce que nous allons faire en prenant des forces. Quelqu'un connaît une bonne auberge dans le coin ?

— Chtark, dit Ionis, doucement. Nous sommes à des dizaines et des dizaines de lieues d'Avelden. Personne ne connaît rien à rien par ici.

— Pas de problème alors. Suivez-moi ! »

Chtark donna un coup d'étrier à son cheval, et se dirigea vers l'une des rues adjacentes, sous les regards médusés de ses compagnons.

« Jamais il ne s'arrête ? demanda Solenn, les yeux gonflés par la fatigue.

— Jamais, répondit Ionis. Lorsque nous avons fait la route à pied de Norgall jusque Aveld, j'ai bien cru que j'allais devoir le tuer tellement il m'épuisait. »

Solenn acquiesça, et fit avancer son cheval en direction de Chtark, qui trottait déjà dans la ruelle face à eux. Une vingtaine de minutes plus tard, tous étaient installés à la table d'une auberge où le jeune chevalier les avait menés, au hasard. Installés devant des tranches de viande fumante et des pommes de terres chaudes et fondantes, ils avaient retrouvé leur entrain, malgré la fatigue.

« Je vous l'avais dit, nous ne sommes bons à rien le ventre vide. », disait Chtark, la bouche pleine.

Douma et Miriya, les doigts pleins de gras, acquiescèrent en souriant.

« Par où commencer alors ? répéta Aurianne.

— La duchesse est enceinte ? », demanda Solenn.

— Oui, répondit Aurianne, fronçant les sourcils. Je suis juste un peu inquiète par le fait qu'elle ne se repose pas, mais tout va bien. Donc, que faisons-nous ?

— Sais-tu qui est le père ?

— Solenn ! Ces choses ne nous regardent pas.

— Non, c'est sûr... mais j'aimerais bien savoir. Après tout, il n'y a pas de duc Harken. L'enfant sera légitime ?



— Aurianne a raison, Solenn. Ces choses ne nous regardent pas, intervint Chtark.

— Je me demande quand même...

— D'après Maître Moresso, la coupa Miriya, la fausse duchesse aurait été vue dans le quartier des marchands. Je vous propose qu'on se sépare en petits groupes et qu'on essaie de trouver soit cette personne, soit quelqu'un qui l'aurait vue. Ça ne devrait pas être très compliqué.

— Ca me va, dit Ionis. Je fais équipe avec Solenn.

— J'irai avec Aurianne, dit Donhull de sa voix rauque. Si elle veut bien de moi en garde du corps, ajouta-t-il, rougissant.

— Bien sûr, répondit la jeune femme, gênée.

— Dans ce cas, Miriya, Douma et moi formerons le dernier groupe, dit Chtark. On se retrouve ici ce soir ?

— Ca marche. »

Le reste du repas se passa dans un relatif silence. Le voyage avait été éprouvant, et aucun n'avait eu l'occasion de se remettre de la fatigue. Après le dernier coup de fourchette, les groupes se formèrent, et quittèrent l'auberge, les uns après les autres. L'après-midi venait juste de commencer.

# LA RECHERCHE DE LA DUCHESS

Donhull et Aurianne partirent les premiers. La jeune guérisseuse proposa de se diriger en premier lieu vers les marchés, qu'elle connaissait bien. Elle avait pendant de nombreuses années vendu ses plantes médicinales à Avelde. Donhull, mal à l'aise en ville, la suivit sans un mot. Ils parcoururent ainsi la cité, passant d'étal en étal, à l'écoute des dernières nouvelles sur Fahaut, Ervalon, et les festivités à venir. Malheureusement, ils n'apprirent que peu de choses. La majorité des gens qu'ils rencontraient avaient entendu parler de l'invasion d'Avelde par les Tribus, mais peu en connaissaient l'ampleur, et aucun n'avait su que la capitale d'Avelde avait été rasée. Le Conseil d'Ervallon était un événement rare, et bien sûr les rumeurs étaient allées bon train. Certains avaient parié que, face au danger que représentaient les Tribus, les seigneurs allaient enfin se mettre d'accord sur un roi, malgré les inimitiés passées. L'annonce de l'élection de Gondebault de Fahaut au titre de roi d'Ervallon en avait cependant surpris plus d'un, tant il était de notoriété publique que les duchés de Fahaut et d'Avelde étaient en froid. Pourquoi le vieux duc de Lahémone n'avait-il pas été élu ? Il était le seul à faire consensus. Lahémone, duché central, ne cachait pas sa longue histoire d'amitié et d'entraide avec Avelde, mais Fériac de Terlan, son seigneur, avait réussi à maintenir des liens cordiaux avec l'autre camp. Ceci au contraire d'Ysandre Fensdale, maîtresse d'Ombrejoie. La duchesse, lointaine cousine du vieux duc Harken, éprouvait, et tout le monde le savait, la plus grande défiance envers le duc de Fahaut. Leur inimitié remontait au début du règne de Gondebault, lorsque celui-ci mit en doute le tracé de la frontière entre les deux duchés. Le différent dura de

longs mois, et certains crurent même à une guerre entre Fahaut et Ombrejoie lorsque, pour impressionner sa paire, Gondebault envoya deux compagnies prendre possession de ce qu'il estimait être ses terres. L'incident prit fin lorsque Avelden et Lahémone eurent connaissance de l'arrivée de ces troupes, et usèrent de tout leur poids pour faire fléchir le duc de Fahaut.

Aurianne et Donhull interrogeaient les passants, les marchands, les serviteurs, mais personne ne savait où logeait la « duchesse d'Avelden ». La plupart des habitants de Pémé semblaient même surpris qu'on leur pose la question, puisqu'il semblait évident que la duchesse logeait, comme l'exigeait son rang, au palais royal. Inlassablement, les deux jeunes gens avançaient dans les rues, un peu au hasard, questionnant çà et là les personnes qu'ils croisaient. Lorsque la nuit tomba et que les rues commencèrent à se vider, ils durent se rendre à l'évidence : ils ne trouveraient rien de plus pour cette journée. Fatigués et dépités, ils prirent la route du retour vers leur auberge.

Miriya, Douma et Chtark se rendirent eux directement dans le quartier marchand. Celui-ci devait son nom aux multiples échoppes qui le constituaient. Au nord, près du palais royal de Pémé et du Forterland, la résidence fortifiée des ducs de Fahaut, des dizaines de maisons cossues abritaient les plus riches marchands de la cité, voire du pays. Au fur et à mesure que les compagnons de la duchesse avançaient, ils voyaient les échoppes devenir de plus en plus sophistiquées. Des premières couturières, qui travaillaient dans la rue, et des quelques étals portant de rares fruits et des légumes de mauvaise mine, ils commençaient à voir de grandes boutiques dont les noms, peints sur des pancartes de bois, annonçaient « Hughes de Frémont — Maître Teinturier », ou bien encore « Hildegarde Lanoe, Maison de Couture ». Des domestiques portaient des paniers remplis de vivres divers, d'étoffes ou de produits exotiques, venus parfois même des autres royaumes. Chtark, dont l'armure était tout sauf discrète, fût l'objet de nombreux regards, et certains lui demandèrent même à quoi correspondaient ses armoiries. Le jeune homme répondait à chaque fois, cachant difficilement sa fierté, et expliquait qu'il

était capitaine des chevaliers d'Escalon, au service de la duchesse Harken. Prétextant alors un long voyage et d'importantes nouvelles à annoncer à sa suzeraine, il essayait d'obtenir quelques renseignements, mais en vain. Les réponses étaient tout le temps les mêmes : la duchesse devait certainement être logée soit au palais royal, soit au Forterland.

« Je commence à douter que l'on trouve quoi que ce soit, disait Miriya, alors que le jour commençait à faiblir. A chaque fois, ce sont les mêmes réponses.

— Il faut continuer, répondit Chtark. Nous devons savoir qui se fait passer pour la duchesse... et comment cela a pu être possible.

— Essayons autre chose alors, dit Douma. On est passé à plusieurs reprises devant plusieurs auberges. Je suis sûr qu'en tendant l'oreille, nous pourrions finir par apprendre quelque chose. Les gens parlent devant une bonne bière ou un bon pichet de vin.

— Que proposes-tu alors ?

— Séparons-nous. Trouvons chacun une auberge, n'importe laquelle, et écoutons ce qu'il se dit. Si quelqu'un a vu la duchesse dans le quartier, forcément, ça finira par se savoir. Je ne pense pas qu'elle se déplace seule, quelqu'un aura forcément vu une escorte passer. Et les faits et gestes des puissants sont toujours commentés.

— Je ne vois pas ce que les auberges peuvent nous apporter de plus que les marchands, maugréa Chtark.

— Il y a beaucoup plus de monde dans les auberges, *capitaine*. » rétorqua Douma, insistant légèrement sur le dernier mot.

Chtark regarda son compagnon, cherchant à voir s'il se moquait ou pas. Douma avait, comme souvent, un petit sourire aux lèvres.

« Ça ne coûte rien d'essayer, dit Miriya. On se retrouve à notre auberge plus tard ?

— Comme vous voudrez, concéda Chtark. Essayons. Je vais à celle qui est au coin de la rue, là-bas. J'ai cru y voir quelques soldats de la garde.

— Sois prudent, conseilla Douma. N'oublie pas que nous devons être discrets.

— Pas de soucis. A plus tard. »

Légèrement renfrogné suite à ce qu'il imaginait être une moquerie de Douma, Chtark se rendit à la taverne où il avait aperçu des soldats assis à une table. L'endroit était peu fréquenté. L'aubergiste se leva derrière son comptoir, et s'approcha tranquillement de l'endroit où Chtark s'était installé. Autour de lui, seules deux autres tables étaient occupées. L'une par deux gardes qui discutaient tranquillement, l'autre par trois hommes, absorbés dans un jeu de dés.

« Une bière, s'il te plaît, aubergiste, demanda Chtark avant même que l'homme ouvre la bouche.

— C'est comme si c'était fait, mon seigneur. », répondit l'homme en repartant vers son comptoir, interloqué par l'armure de Chtark.

Chtark passa une bonne partie de la soirée à l'auberge. Echaudés par les jeux de dés depuis sa mésaventure à Aveld, il tenta de se rapprocher des gardes, qui lui firent vite comprendre qu'ils ne souhaitent pas l'inviter à leur table. Peu de nouveaux clients entrèrent, et la nuit était tombée depuis longtemps lorsque le jeune homme, abattu, se décida enfin à quitter les lieux et à rejoindre ses amis, sans plus d'informations.

Miriya n'eut pas plus de chance. Elle se rendit dans trois auberges différentes, où rien de ce qu'elle put apprendre ne concernait directement la duchesse Harken. Et personne ne semblait avoir vu quoi que ce soit d'anormal ces derniers jours. Lorsqu'il fut évident pour elle aussi qu'elle n'obtiendrait aucune information intéressante, elle rentra à l'auberge, où l'attendaient déjà ses amis.

Ce fut Douma qui trouva, dans la douleur, les seules informations intéressantes. Il avait remarqué, en passant l'auberge du Vieux Tanneur, que les hommes qui entraient et sortaient avaient un « il-ne-savait-quoi » de louche, qu'il reconnaissait. Était-ce leur façon de regarder autour d'eux avant de sortir ou d'entrer dans l'auberge, leur démarche, leur manière de se saluer les uns les autres, avec un sourire ironique ? Il ne savait pas. Mais il aurait juré que ces hommes

n'étaient pas les plus honnêtes de la cité. Il resta dans une ruelle d'où il pouvait observer l'entrée pendant quelques dizaines de minutes, puis, certain de son choix, se dirigea vers l'entrée. L'auberge du Vieux Tanneur n'était pas la plus reluisante du tier. Ses volets auraient eu besoin d'un bon coup de peinture, et çà et là les murs laissaient voir des tâches d'humidité. La pancarte de bois grinçait dans le vent du soir. Quand Douma entra à l'intérieur, tous les regards se tournèrent vers lui. Il se félicita intérieurement d'avoir refermé sa cape. L'écusson des éclaireurs d'Avelden sur le poitrail de son armure aurait certainement éveillé les soupçons de ces hommes. Douma soutint le regard de ceux qui le dévisageaient ostensiblement, puis s'installa à une petite table dans un angle de la pièce, non loin de la cheminée. Autour de lui, les clients étaient occupés à discuter et à boire et, une fois qu'il fut assis, plus personne ne sembla faire attention à lui. Mais Douma n'était pas dupe.

Une jeune serveuse s'approcha de lui peu de temps après qu'il se soit assis.

« Bonjour étranger, qu'est-ce que je vous sers ? Bière, vin, hydromel, ou un alcool un peu plus fort ?

— Donne-moi donc une bière. Et j'aurais aussi besoin... »

Douma sortit une pièce d'argent de sa poche, et la posa ostensiblement sur la table.

« J'aurais aussi besoin, reprit-il plus doucement, de quelques informations.

— Quel genre d'informations ? demanda la jeune femme, les yeux fixés sur la pièce que n'avait pas lâchée Douma.

— Je recherche quelqu'un. Quelqu'un qui vit ici, dans ce quartier, mais qui se cache. Qui veut rester discret, et qui ne veut pas que l'on sache où il vit. Je veux que tu me dises qui, dans cette taverne ou ailleurs, pourrait me renseigner sur cette personne. »

La jeune fille se passa la langue sur les lèvres, et jeta un regard furtif autour d'elle.

« Je peux peut-être vous aider. », dit-elle.

Douma éloigna sa main de la pièce d'argent, que la jeune fille récupéra en un éclair.

« Près du comptoir est installé un homme, seul. Il s'appelle Iladan Keroen. Si quelqu'un sait quelque chose, c'est lui.

— Merci. Dernière question. Ton Keroen, il est digne de confiance ?

— Oui. Il monnaie cher ses services, mais c'est un homme de parole.

— Bien. Apporte-moi donc ma bière alors. »

La jeune fille s'éclipsa, et revint quelques instants plus tard avec la bière commandée par Douma. Le jeune homme la but à petites gorgées, appréciant sa fraîcheur et sa légère amertume. Après l'avoir terminée tranquillement, il se leva et s'approcha de l'homme que lui avait désigné la serveuse. Il était installé seul à une petite table, devant une chope de bière vide, l'air pensif. Douma se posta juste devant lui. L'homme leva les yeux, interrogateur.

« Je vois que votre chope est vide. Je vous en offre une autre ?

— Ce n'est pas de refus, étranger.

Douma héla la jeune servante et lui demanda, de loin, de leur ramener deux bières.

« Je peux m'asseoir ?

— Tu peux.

— Mon nom est Douma, dit-il en tirant la chaise et en s'installant. Je suis nouveau dans la cité, et je recherche quelqu'un.

— C'est donc ça que tu as demandé à Gladys ?

— La serveuse ? Oui.

— Qui cherches-tu ? »

Douma jeta un œil autour d'eux. Personne ne semblait les regarder, et il y avait suffisamment de bruit dans l'auberge pour couvrir leur conversation. Il baissa néanmoins le ton, et s'approcha légèrement de son interlocuteur.

« Je recherche... un haut personnage. Qui aurait élu domicile dans le quartier il y a quelques jours. Je pense qu'elle se cache, et qu'elle essaie de ne pas attirer l'attention sur elle. Je me suis renseigné dans la journée, et personne n'a vu d'escorte ni de mouvement spécial de la garde. J'imagine donc qu'elle se promène seule, et discrètement qui plus est.

— En effet, la duchesse est des plus discrètes. »

Douma recula, interloqué.

« Comment sais-tu que c'est elle que je recherche ?

— La moitié de la ville a été interrogée par toi et ceux que j'imagine être tes compagnons. J'espère pour toi qu'elle n'a, comme je le crois, que peu de contacts par ici. Sinon, elle sait déjà que tu la cherches. »

Douma se mordit les lèvres. Il n'avait pas imaginé que les nouvelles aillent si vite.

« Sais-tu où elle se trouve ?

— Non. Mais je sais peut-être deux ou trois choses qui pourraient t'aider à la trouver.

— Combien veux-tu ?

— Cinq fois ce que tu as donné à la petite.

— Tu as vu combien je lui avais donné ?

— Bien sûr. »

Douma réfléchit un instant. Il ne lui restait que neuf pièces d'argent. Il le fixa un moment. Iladan Keroen devait être âgé d'une quarantaine d'années, pas plus. Ses cheveux poivre et sel encadraient un visage buriné par le soleil. Un ancien marin, peut-être, pensa Douma. Il était habillé simplement et avait, selon les critères de Douma, l'air honnête. Le jeune homme fouilla dans sa poche, y compta les cinq pièces, et les posa discrètement sur la table, devant l'homme.

« Je t'écoute. », dit-il.

Keroen prit doucement les pièces, et les mit dans l'une de ses poches. Il but une gorgée de bière, et se racla la gorge.

« Ta duchesse est très discrète. Cela fait deux jours que j'essaie de la pister. Je l'ai vue la première fois trois jours après l'annonce de son arrivée, quitter le palais royal, seule, et mettre sa capuche sur sa tête, comme pour se cacher. Je suis curieux. Et quelqu'un de ce rang ne voyage pas seul, surtout dans une cité telle que Pémé, sans raison. Je l'ai suivie, jusque dans ce quartier. Je l'ai perdue à un coin de rue. Je ne sais pas comment elle a fait. Cela fait des années que personne ne m'a échappé. La vieillesse, peut-être. Je l'ai revue une seconde fois, près des maisons du haut quartier, celles qui sont les plus proches du palais. Elle est apparue au beau milieu de la foule, comme



surgie de nulle part. Je l'ai à nouveau suivie, jusqu'au palais cette fois. D'où sortait-elle ? Je ne sais pas. J'ai envoyé deux hommes se renseigner. Elle ne loge dans aucune auberge par ici. Et elle ne semble avoir été reçue dans aucune grande maison du quartier. J'ai des oreilles dans la plupart d'entre elles.

Douma déglutit, soudain mal à l'aise. Et si jamais Keroen imaginait que Douma le menait en bateau ? S'il savait que la duchesse était arrivée ce matin chez Maître Moresso ? Non, ce n'était pas possible. Seule l'intendante du marchand, et le vieil homme lui-même savaient qu'Iselde logeait chez eux.

« C'est tout ce que je sais sur la duchesse.

— C'est peu, pour cinq pièces d'argent, dit Douma, dépité.

— Mais j'ai peut-être d'autres informations intéressantes, cela dit.

— Je t'écoute. »

L'homme sourit, et reprit.

« Une femme de ce rang ne peut pas passer inaperçue. Pas sans une bonne raison. Elle n'est dans aucune auberge, dans aucune maison que je connaisse. J'en ai donc déduit qu'elle devait loger là où personne ne pourrait la voir. J'ai rencontré un vieil ami ce matin. Il m'a raconté une histoire assez étrange. Le vieux Jéron Jiloen, un ancien marchand, est mort il y a quatre jours. Mort dans son sommeil, alors que la veille il avait une santé de fer. Il a légué sa maison et ses biens à son fils, que personne ne connaissait jusque-là. Un certain Trémar Mega, qui serait réapparu comme par enchantement, et juste au bon moment. Tous les serviteurs ont été congédiés, et la maison a été fermée. La maison de Jiloen est à quelques rues du haut quartier. Un endroit idéal pour se cacher, non loin du palais. Trémar Mega. Tu connais ce gars ?

— Non, répondit Douma. Et je ne vois pas le lien entre cet homme et la duchesse.

— Moi non plus. Mais de toute ma vie, lorsque deux événements étranges se produisaient en même temps, ils étaient à chaque fois liés. Même si je ne sais pas comment, ni pourquoi, je te parie que ta duchesse et cet homme se connaissent. »

Dubitatif, Douma remercia néanmoins l'homme, puis, après avoir fini sa bière, se leva. Il s'approcha du comptoir, paya les

deux bières, et sortit de la taverne. Dehors, le jour commençait à décliner.

« Bonjour, mon seigneur. »

Douma sursauta, se morigénant immédiatement de s'être laissé surprendre, et de l'avoir montré. Derrière lui, deux jeunes gaillards le regardaient, d'un air goguenard.

« Que puis-je pour vous ? », demanda Douma, sa main se rapprochant discrètement de la dague qui pendait sur sa hanche.

— Vous êtes nouveau par ici ?

— En effet.

— Ça se voit. Rien qu'à votre façon de parler et de vous habiller. Peut-être avez-vous besoin de guides, ou de gardes du corps ? Les rues de Pémé ne sont pas sûres pour les voyageurs.

— Ça ira, merci.

— Je vous assure, commença l'autre, que vous feriez mieux de faire attention. Les rues sont pleines de voleurs et d'assassins en tout genre. On ne compte plus les cadavres retrouvés au matin. Et puis, vous n'avez pas choisi la meilleure auberge pour venir prendre une bière. »

Douma commençait à perdre patience. Les deux hommes lui barraient la route et derrière lui, la ruelle sombre qui montait à travers les masures en ruine n'était guère engageante.

« Ecoutez, dit-il, je n'ai besoin de rien, ni de personne. Laissez-moi passer maintenant. »

Douma s'avança, et, la main serrée sur sa dague, bouscula l'un des deux hommes qui lui barrait la route. L'homme fit mine de répliquer, mais l'autre lui retint le bras. Après un dernier regard mauvais en leur direction, Douma fila, et prit la première rue qui put le mettre hors de vue des deux hommes. Il attendit quelques minutes, afin de vérifier qu'ils ne le suivaient pas. Lorsqu'il passa la tête à l'angle, ils avaient disparu, et il n'y avait personne devant l'auberge. Douma soupira. Il rangea sa dague et sa main s'immobilisa au niveau de sa poche. Là où il avait rangé sa bourse quelques minutes auparavant, il n'y avait plus rien.

« Quel crétin ! », hurla-t-il.

Il sortit à nouveau sa dague, puis courut vers l'auberge. Il ouvrit la porte violemment, et à nouveau tous les visages se tournèrent vers lui. Après s'être habitué à la clarté des lieux, Douma chercha, en vain, ses deux voleurs. Ni eux ni Keroen étaient visibles. Il s'approcha du comptoir, et l'aubergiste s'approcha, un torchon à la main, finissant d'essuyer ses verres.

« Deux hommes m'ont volé ma bourse. Ils sont jeunes, l'un porte une chemise marron sur un pantalon noir, et l'autre avait une vieille chemise bleue et des chausses marron. Les as-tu vus ?

— Ma foi, non, étranger, je suis désolé. Il y a tellement de monde que je ne peux pas me souvenir de chacun... »

Douma soupira, et ressortit aussi vite qu'il était entré. Il se sentait stupide de s'être fait avoir ainsi, et furieux de ne plus avoir un sou en poche. Qu'allait-il faire ? Il courut dans les ruelles aux alentours de l'auberge, cherchant ses voleurs, pendant vingt minutes. Finalement, à bout de souffle et en sueur, il s'arrêta, dos contre un mur. Il devait se rendre à l'évidence : son argent était perdu. Ce n'était pas tant les quelques pièces qu'il regrettait. Il serra les poings et frappa violemment le mur derrière lui en repensant au diamant qu'il avait acheté, quelques mois plus tôt, contre dix pièces d'or. La pierre, cousue à l'intérieur de sa bourse, était toute sa fortune. Le regard noir, il remonta les rues de Pémé, en direction de l'auberge où l'attendaient ses amis.

Lorsqu'il arriva, Aurianne, Donhull, Chtark et Miriya étaient déjà installés à une grande table. Ils le virent entrer et le hélèrent. Sans un sourire, Douma s'assit à leurs côtés, et commanda une bière.

« Alors ? lui demanda Chtark. Tu as l'air de bien mauvaise humeur. Toi non plus tu n'as rien trouvé ?

— Si, répondit Douma, sèchement.

— Il y a un problème ? demanda Aurianne.

— Non. Rien.

— Qu'as-tu trouvé ? »

Chtark était impatient d'avancer.

« Rien de bien précis. Un homme a effectivement vu la duchesse dans le quartier marchand. Il ne sait pas où elle loge.

Par contre, il semblerait qu'une maison soit étrangement vide, son ancien propriétaire étant mort juste après l'arrivée de la fausse duchesse.

— Où est cette maison ?

— Non loin du palais. Son nouveau propriétaire s'appelle Tremar Mega. Quelqu'un a entendu parler de ce nom ? »

Personne ne répondit.

« Et vous ? Vous avez trouvé quelque chose ?

— Rien, dirent Miriya et Chtark.

— Rien non plus, dit Aurianne, dépitée. Pas un indice, pas une piste. La seule piste que nous ayons, c'est donc la tienne.

— Que faisons-nous ? demanda Miriya.

— Quelqu'un a des nouvelles de Ionis et de Solenn ?

— Aucune.

— Bizarre. Il est tard, ils devraient être rentrés.

— Ne t'inquiète pas, Aurianne, dit Chtark. Ionis sait se défendre, et Solenn aussi. »

Aurianne fit la moue. Autour d'eux, la taverne était quasiment pleine, et les derniers repas étaient servis. Quelle heure pouvait-il être ? Onze heures, minuit ?

« Mangeons ! dit Chtark. Et nous irons demain voir ce Trémar Mega. Qu'en pensez-vous ? » Tous acquiescèrent.

Lorsqu'ils montèrent se coucher dans les chambres qu'ils avaient louées pour la nuit, Solenn et Ionis n'étaient toujours pas revenus. Aurianne ne cachait pas son inquiétude. Elle avait à plusieurs reprises proposé de partir à leur recherche, mais devant le peu d'enthousiasme soulevé par sa proposition, elle avait fini par abandonner l'idée. Tous convinrent cependant que le premier qui serait réveillé par leurs amis en avertirait les autres. Ils s'installèrent dans leurs chambres, épuisés par le voyage et leur première journée à Pémé et, à peine allongés, s'endormirent d'un sommeil réparateur.

Aurianne se réveilla en sursaut. Elle se frotta les yeux. Dehors, la lune était à peine levée. Il devait être deux ou trois heures du matin. Qu'est-ce qui avait pu la réveiller ? Elle tendit l'oreille, puis se leva précipitamment : quelqu'un venait de frapper doucement à sa porte.

« Qui est là ? demanda la jeune femme.

— C'est moi, Solenn, répondit une voix faible. Ouvre vite, je suis blessée. »

Aurianne fit tourner la clé dans la serrure, et ouvrit la porte. Contre le mur se trouvait Solenn. Elle se tenait le bras droit, et son visage, maculé de poussière et de boue, était lacéré à plusieurs endroits.

« Par Idril ! souffla Aurianne, entre. Que s'est-il passé ? Où est Ionis ?

— Je ne sais pas, répondit Solenn, entrant dans la chambre en boitant, grimaçant sous la douleur. Nous avons été attaqués dans le quartier marchand. Quatre ou cinq hommes, je n'ai pas bien vu, il faisait nuit. Nous étions en train de revenir à l'auberge, bredouilles, lorsque soudain quelqu'un a surgi d'une ruelle et a immobilisé Ionis. J'ai voulu l'aider à s'en débarrasser, mais trois autres gars sont arrivés et m'ont ceinturée à mon tour. Je n'ai rien pu faire. »

Aurianne jeta un œil à Solenn. Ses blessures semblaient douloureuses, mais sans gravité. Elle fit asseoir la jeune femme sur son lit, et commença à nettoyer ses plaies.

« As-tu vu le visage de l'un d'eux, quelque chose qui pourrait nous aider à les reconnaître ?

— Non. Il faisait sombre, et tout s'est passé tellement vite.

— Saurais-tu retrouver l'endroit où ça s'est passé ?

— Oui. Sans problème. »

Aurianne finit de soigner Solenn, puis alla frapper à la porte de ses compagnons. Un à un, ils sortirent de leur lit, les yeux bouffis par le sommeil. A l'annonce de l'attaque de Solenn et Ionis, leur léthargie se dissipa aussitôt. Réunis dans la chambre d'Aurianne, ils discutaient de ce qu'ils devaient faire.

« Il faut y aller maintenant, dit Chtark, son armure à moitié mise. Je ne peux pas laisser mon ami comme ça.

— Je suis d'accord avec Chtark, dit Aurianne. Il faut partir tout de suite.

— Et vous allez faire quoi, en pleine nuit, dans les rues désertes ? Personne ne sera là pour vous dire ce qu'il s'est passé. Vous n'allez rien voir. Et c'est le meilleur moyen de vous jeter dans la gueule du loup. Imaginez que ce soit un piège de la fausse duchesse, qui cherche à nous empêcher de la retrouver ?

— Douma a raison, dit Miriya. C'est trop risqué.

— Je refuse de laisser Ionis ainsi, dit Chtark, se levant. J'y vais, seul s'il le faut.

— Attends, Chtark, dit Douma. Ionis est notre ami à nous tous. Mais, si jamais c'est un piège, nous ne pouvons pas nous y jeter ainsi tête baissée. Il a besoin de nous, mais vivants. Ecoute-moi. J'ai une idée. »

Chtark regarda un instant Douma, puis Aurianne. Il se rassit, maugréant.

« Voilà ce que je propose. Il est tard, Solenn est blessée, et nous sommes tous épuisés. S'ils avaient voulu tuer Ionis, il serait déjà mort, et Solenn aurait ramené son cadavre, si tant est qu'ils l'aient laissée en vie elle aussi. Je pense donc que les hommes en question avaient pour mission de capturer Ionis. Pourquoi ? Je ne sais pas. Attendons demain matin. Peut-être que d'ici là, la duchesse aura eu des nouvelles, s'il s'agit d'une demande de rançon. Peut-être aussi que c'est nous qui aurons des nouvelles. Et si nous n'en avons pas, nous ne devons pas foncer tête baissée. Tout ceci est forcément lié à Dame Iselde. Je propose donc que demain matin, sans nouvelle de Ionis, nous nous divisions en deux groupes. Trois d'entre nous, dont Solenn, partirons à la recherche de Ionis, pendant que trois autres iront fouiller la maison de ce Tremar Mega. Si elle est vide, nous ne devrions avoir aucune difficulté à y pénétrer discrètement. Nous fouillerons la maison, et peut-être y trouverons-nous certains indices... voire Ionis, qui sait.

— Tu sembles bien sûr que ce Mega soit impliqué, dit Donhull, de sa voix éternellement rauque.

— Trop de choses tournent autour de cet homme. Et de toute manière, je ne vois pas ce qu'à six nous ferons de mieux qu'à trois. Qu'en pensez-vous ?

— Ca me va, dit Solenn.

— Moi aussi. », dirent Miriya et Donhull, en chœur.

Seuls Chtark et Aurianne paraissaient hésitants. La jeune femme regardait par la fenêtre, les yeux dans le vague, pendant que le soldat se balançait d'une jambe sur l'autre.

« Aurianne ? demanda Douma.

— C'est bon. Je vous suis.

— Chtark ?  
— Moi aussi. Mais nous partons à l'aube.  
— Comme vous le voudrez, capitaine. »  
Chtark jeta un regard mauvais à Douma.  
« Comment nous répartissons-nous, demain ?  
— Je propose que Solenn retourne à l'endroit où elle s'est faite attaquer avec toi, Chtark, et avec Miriya. Je doute que quiconque ose se mesurer à vous trois. De notre côté, Aurianne, Donhull et moi irons fouiller la maison de Mega. Ça vous va ? »  
Tous acquiescèrent.  
« Bien. Je retourne me coucher alors, dit Chtark. Nous partons à l'aube. »

# TREMAR MEGA

Ionis revint à lui. Ses mains avaient été attachées dans le dos, rendant impossible toute utilisation de sa magie. Il ouvrit doucement les yeux. Il se trouvait dans une petite pièce, meublée richement, et dont les fenêtres étaient masquées par d'épais rideaux. La lumière du jour passait faiblement à travers. Face à lui se tenait un homme, revêtu d'une grande cape grise qui recouvrait tout son corps. Sa capuche était baissée, et il était impossible de distinguer son visage.

« Ah, je vois que notre invité se réveille enfin. »

Sa voix était comme étouffée. Essayait-il de la masquer ?

« Je suis désolé d'avoir dû user de violence, mais je ne pense pas que tu aurais répondu à une simple invitation.

— Qui êtes-vous ? demanda Ionis. Que me voulez-vous ?

— Mon nom est Trémar Mega. Tu peux m'appeler Maître Mega. »

Ionis fronça les sourcils.

« Qu'avez-vous fait de la personne qui était avec moi ? Est-elle ici ?

— Non. Elle est retournée auprès de tes amis.

— Est-ce vous qui avez aidé Newenn à s'enfuir des Champs d'Athinrye ?

— En effet.

— Que me voulez-vous ?

— Juste discuter.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Ne crains rien, Ionis. Je ne te ferai aucun mal. J'ai, au contraire, une proposition fort intéressante à te faire.

— Une proposition ? Je ne vois pas comment quoi que ce soit que vous puissiez me proposer pourrait m'intéresser. »

Maître Mega resta silencieux quelques secondes, puis reprit.

« Ne dis pas n'importe quoi, sans savoir. Ecoute-moi plutôt. Je sais que tu appartiens au Cercle d'Yslor. Je sais aussi que tu



as soif d'apprendre la magie, et que ce que t'apprend ton maître, les rares fois où tu le vois, ne sont que le dixième de ce que tu voudrais savoir. Il faut que tu saches que tu apprendras très lentement là-bas. Les mages d'Yslor ont tellement peur que la magie se répande, ont tellement peur que leur savoir puisse servir à quelqu'un pour les détrôner, qu'ils restreignent l'accès aux connaissances les plus essentielles. Tu n'y apprendras jamais la quintessence de la magie, Ionis. Tout ce que tu pourras apprendre à Yslor ne sont que quelques tours bien ridicules par rapport à ce que tu pourrais faire. Ce que je te propose, c'est de me rejoindre. Viens avec moi, et je t'apprendrai tout ce que tu veux savoir. Je connais la magie comme tu ne l'imagines pas. Je saurai t'enseigner tout ce que les autres te refuseront. Viens avec moi, et tu deviendras, j'en suis sûr, un mage puissant, bien plus puissant que ce à quoi tu pourrais aspirer avec ces illusionnistes du cercle d'Yslor. La magie est forte en toi. Il serait dommage de gâcher ce potentiel.

— Et... que demandez-vous en échange ?

— C'est simple. Je sais que toi et tes compagnons êtes au service de la duchesse Harken, et...

— Est-ce vous qui vous êtes fait passer pour elle ? le coupa Ionis.

— En effet. Rien de plus facile. Tous les autres n'y ont vu que du feu. Je veux que tu sois mon agent auprès de la duchesse. Je veux connaître ses déplacements, ses plans, ce qu'elle compte faire, quand et comment.

— Et pourquoi cela ?

— Ca, c'est mon affaire. Que penses-tu de ma proposition ? »

Ionis hésita un instant, puis regarda l'homme en face de lui.

« Si je refuse votre proposition, que va-t-il m'arriver ?

— Ne t'inquiète pas. Je ne compte pas te tuer. Que tu acceptes ou que tu refuses ma proposition, tu seras libre ce soir.

— Dans ce cas, je n'ai même pas à hésiter. Je refuse.

— Ne veux-tu pas prendre le temps d'y réfléchir ?

— Non. Ma loyauté n'est pas à vendre, Trémar Mega. »

L'homme en gris soupira, comme s'il était peiné.

« Dommage. Tu aurais fait un grand mage, Ionis, un très grand mage. Nos routes se recroiseront sûrement. Si jamais tu changes d'avis, je ne doute pas que tu sauras m'en faire part.

— Je ne changerai pas d'avis. Laissez-moi partir maintenant.

— Mes hommes vont venir te bander les yeux. Ils te ramèneront non loin de l'auberge où tu loges. Et n'oublie pas : tu peux changer d'avis. »

Trémar Mega se leva doucement de sa chaise, salua Ionis de la tête, et sortit. Quelques minutes plus tard, quatre hommes dont les visages étaient couverts par des masques entrèrent. Ils bandèrent les yeux de Ionis.

« En route, sale mage, dit l'un d'eux en prenant Ionis par le bras. On te ramène chez toi. Et pas d'embrouille, sinon on n'hésitera pas à cogner. Je crois que ça nous ferait même plaisir. »

Ionis hocha la tête en signe d'assentiment. L'homme serrait fortement son bras. Le jeune homme serra les dents sous la douleur, mais ne dit rien. Il se laissa mener en silence vers la porte de la maison.

Pendant ce temps, Miriya, Chtark et Solenn étaient retournés à l'endroit où avait eu lieu l'attaque. Ils avaient interrogé plusieurs marchands dont les échoppes donnaient dans la rue, ainsi que certains des habitants du quartier. Personne n'avait rien vu ni rien entendu pendant la nuit. Dépités, ils firent également plusieurs tavernes, mais personne là non plus ne semblait avoir entendu parler de quelque enlèvement que ce soit. Ils durent alors se rendre à l'évidence : ils ne trouveraient pas Ionis de cette manière. Après avoir discuté longuement, ils décidèrent de retourner à l'auberge et d'attendre leurs compagnons. Peut-être auraient-ils été plus chanceux dans la maison de Trémar Mega ?

« Je pense vraiment qu'elle est vide. », répéta Douma.

Cachés à l'angle d'une ruelle qui faisait face à la maison de Trémar Mega, ils en surveillaient les entrées et sorties depuis une bonne heure, et n'avaient encore vu personne. La maison était de taille moyenne, sur deux étages. Bâtie en pierre grise, la bâtisse semblait extrêmement vieille. Sa façade était ornée de

quatre grandes gravures, représentant chacune l'une des saisons de l'année. Les fenêtres qui donnaient sur la rue étaient protégées par des barreaux de fer, et l'intérieur était caché par d'épais rideaux de laine. Douma, Aurianne et Donhull avaient fait plusieurs fois le tour du pâté de maison, et avaient vu que la maison possédait également un jardinet, clôturé par un haut mur de pierre. La porte qui y donnait accès était fermée à clef, et le mur, haut comme deux hommes, ne permettait pas de voir discrètement à l'intérieur.

« Je vais aller sonner, reprit Douma au bout d'un moment. Si personne ne me répond, je force la serrure. Rejoignez-moi dès que vous me voyez à une fenêtre. D'accord ?

— Et si jamais il y a du monde à l'intérieur ?

— Je prétexterai n'importe quoi, que je me suis égaré, ou que j'avais un rendez-vous galant.

— Allons, Douma, on ne force pas des serrures quand on va à un rendez-vous, soupira Aurianne.

— Ne vous en faites pas. Je suis persuadé que la maison est vide. Nous n'avons vu personne y entrer ou en sortir, et aucune ombre passer devant les fenêtres. C'est impossible qu'il y ait quelqu'un. D'accord ? »

Aurianne et Donhull hésitèrent un instant, puis acquiescèrent. Douma sourit, vérifia qu'il avait bien ses outils en poche, puis sortit de la ruelle et avança vers la maison de Mega, nonchalant. Arrivé devant la porte, il frappa, à plusieurs reprises. Personne ne vint lui ouvrir. Après avoir vérifié discrètement que personne ne le regardait, le jeune homme sortit ses outils de sa poche, puis inséra l'une de ses fausses clés dans la serrure. Il essaya ainsi plusieurs d'entre elles, jusqu'au moment où enfin il entendit le verrou tourner. Il poussa la porte, vérifia une fois encore que personne ne se trouvait derrière, puis entra dans la maison de Trémar Mega. Aurianne et Donhull attendirent ce qu'il leur sembla être une éternité, puis virent enfin Douma leur faire signe de venir, depuis l'une des fenêtres de la maison. Ils sortirent à leur tour de leur cachette, traversèrent la rue et frappèrent à la porte de la maison. Douma leur ouvrit.

« Entrez. La maison est complètement vide. »

Ils s'en rendirent compte par eux-mêmes rapidement. A l'intérieur, mis à part les grands rideaux qui occultaient les fenêtres, toutes les pièces étaient vides, et la poussière et les toiles d'araignée avaient commencé doucement à prendre possession des lieux. L'étage était tout aussi vide que le rez-de-chaussée.

« J'ai comme l'impression que tu t'es fait rouler, Douma, dit Aurianne. Personne n'est venu ici depuis plusieurs jours, et il est évident que personne ne vit ici.

— Il y a forcément quelque chose. Cet homme ne peut pas avoir décidé de prendre cette maison sans raison.

— Rien ne nous dit qu'il ne s'agit pas véritablement du fils de l'ancien propriétaire. »

Douma haussa les épaules, et commença à taper dans différents murs.

« Que fais-tu ? demanda Donhull.

— Je cherche un passage, quelque chose. Aidez-moi. Chacun dans une pièce. »

Ils passèrent une heure entière à fouiller la maison de fond en comble, de la cave au grenier, sans rien trouver.

« Il faut nous rendre à l'évidence, dit Aurianne. Il n'y a rien ici.

— Et le jardin ? demanda Donhull.

— Oui, bien sûr ! Nous n'avons pas encore fouillé le jardin ! s'exclama Douma. Allons-y ! »

Après avoir forcé sans difficulté la porte de derrière, tous les trois se retrouvèrent devant le jardinet. Large d'une dizaine de mètres et long d'une trentaine, il n'était composé que de quelques arbres fruitiers, plantés le long des murs. Une fontaine avait été installée en son centre, dans l'axe de la porte arrière, qui permettait d'accéder au jardin depuis la rue. Un immense cadran solaire avait été gravé dans le mur sud. Abîmé par le temps et envahi par la mousse, les traits indiquant les heures étaient quasiment illisibles. Douma, Aurianne et Donhull firent rapidement le tour, et ne trouvèrent rien qui aurait pu indiquer une quelconque présence. Douma allait renoncer lorsque soudain Donhull les appela.

« Aurianne, Douma, venez voir. »

Le chasseur se trouvait face au cadran, les yeux plissés.

« Qu'y a-t-il ? demanda Aurianne, arrivant à ses côtés.

— Regardez le cadran. Vous voyez, au centre, ce petit dessin en forme de soleil stylisé ? Ce cercle, là, avec les huit triangles autour, qui semblent représenter les rayons du soleil.

— Et bien ?

— La mousse a été enlevée sur cette partie du cadran. On voit qu'elle a été arrachée.

— Il y a un mécanisme derrière ? demanda Douma.

— Je ne sais pas. On voit comme une sorte d'interstice entre le soleil et le reste, mais c'est peut être un effet de l'usure. J'essaie ?

— Vas-y. »

Donhull posa son doigt sur le soleil stylisé, et appuya, doucement. Rien ne se passa. Les visages de ses amis reflétèrent leur déception. Donhull appuya plus fort, et soudain, il sentit la pierre céder. Le soleil stylisé venait de s'enfoncer d'un centimètre dans la pierre. Douma poussa un cri de joie, et regarda autour de lui. Un cliquetis se fit entendre, et, au pied de la fontaine, un pan du sol de pierre était en train de se baisser, laissant entrevoir un escalier qui s'enfonçait sous terre.

« Bravo Donhull ! cria Douma, se ruant vers l'escalier.

— Fais attention. Il y a peut-être quelqu'un à l'intérieur.

— Je ne pense pas. Nous avons déjà fait trop de bruit. », répondit le jeune homme, dégainant tout de même son épée.

L'escalier s'enfonçait de quelques mètres, et semblait donner sur une petite pièce. Douma descendit les premières marches, et trouva une torche et un briquet par terre. Il les utilisa, et éclaira autour de lui. La pièce était petite, et munie d'une seule porte. Les murs étaient nus, suintant légèrement d'humidité. Plusieurs caisses étaient posées à même le sol. L'une d'elle contenait des légumes secs, ainsi que de la viande séchée et des outres de vin.

« Des vivres, chuchota Douma. J'avais raison ! »

Il s'approcha doucement de la porte, et y colla son oreille. Après avoir écouté quelques minutes, et n'ayant entendu aucun bruit, il fit jouer la poignée. Elle s'ouvrit sans difficulté. Elle donnait sur une autre pièce, bien plus grande que la première.

Les murs étaient décorés de longues tentures rouge et or, et le sol avait été recouvert de divers tapis, également dans les tons rouges. Dans un coin de la pièce, à côté d'une autre porte, se trouvait un grand bureau en bois, derrière lequel deux cartes avaient été accrochées. Douma et ses compagnons s'approchèrent, doucement. La première carte représentait Ervalon, ses cinq duchés, et les deux royaumes voisins d'Irbanost et de Ponée. L'autre carte représentait Avelden.

Sur chacune des villes du duché était planté un petit drapeau, tous d'une couleur différente. Et en dessous de chaque drapeau étaient inscrites les annotations suivantes :

*Péost : Allibert (120 hommes)*

*Pélost : Yanath (80 hommes)*

*Agriler : Kared (160 hommes)*

*Aveld : Lance (190 hommes) et l'armée des Tribus*

« Qu'est-ce que cela ? demanda Donhull, qui ne savait pas lire.

— Les noms de chacune des villes du duché, avec un nombre de soldats à côté, répondit Aurianne. On dirait un plan de bataille, ou quelque chose comme ça. Et on dirait aussi que ces hommes sont alliés avec les Tribus.

— Les brigands auraient été regroupés par les Tribus ?

— Ça y ressemble. Bizarre quand même. »

Le bureau devant les cartes était rangé. Douma essaya d'ouvrir le seul tiroir qu'il contenait. Il était fermé à clef. Le jeune homme sortit à nouveau son trousseau, et essaya ses clefs les unes après les autres. Aucune ne faisait l'affaire. Il prit alors sa dague, l'enfonça dans l'interstice entre le tiroir et le bureau, et tenta de forcer la serrure. Au bout de plusieurs minutes d'effort, il y parvint enfin. Poussant un cri de victoire, il rangea sa dague et ouvrit le tiroir. A l'intérieur se trouvaient trois pierres bleutées de la taille d'un œuf, ainsi que quatre parchemins, enroulés les uns sur les autres. Douma ouvrit les parchemins, puis les tendit à Aurianne, qui les lut à voix haute.

*Cargen, début de l'automne.*

*Maître Mega,*

*Nous sommes arrivés comme convenu à l'ancienne tour de Cargen. Comme vous vous en doutiez, les hommes n'ont guère apprécié le voyage à travers le portail magique que vous nous avez ouvert. Quoi qu'il en soit, nous regroupons les vivres comme prévu. J'ai envoyé plusieurs messagers aux différentes troupes, leur demandant de venir nous rejoindre. Celle de Péhor est en route, ainsi que celle d'Allibert et de Yanath. Je n'ai pas encore eu de nouvelles de Kared. Au pire, je demanderai à Zérélan de le contacter.*

*Nous serons prêts pour le début de l'automne. Nous attendons vos ordres, comme cela nous a été demandé.*

*Lance.*

*Cargen, quatre semaines après le début de l'automne.*

*Maître Mega,*

*Nous avons bien reçu vos ordres. Allibert est parti vers Péost, Yanath vers Pélost, Kared vers Agriler. Je vais quant à moi mener mes hommes vers Aveld bloquer l'éventuelle retraite des troupes ennemies. Les premiers rapports que j'ai reçus d'Aveld sont de bonnes nouvelles : comme prévu, la cité est sous protégée, et elle devrait tomber sans grande difficulté.*

*Lance.*

*Aveld, trois semaines avant l'hiver.*

*Maître Mega,*

*Comme vous l'aviez prévu, les soldats des Tribus sont arrivés au pied de la capitale d'Avelden. Mais ce que j'ai vu, loin de me rassurer, me fait craindre le pire. Vous nous aviez parlé de plusieurs compagnies, or ce ne sont pas quelques centaines de soldats qui assiègent les murs d'Aveld, mais des milliers d'entre eux. Hurlant, tuant et rasant tout sur leur passage, ils avancent, inexorablement. Maître Méga, était-il bien prévu qu'ils soient si nombreux ?*

*Le siège d'Aveld a commencé hier, et la cité devrait rapidement tomber. L'armée alliée est équipée de puissantes catapultes, et mes espions derrière les murailles ne me parlent que d'une centaine de gardes, pas plus. Enfin, comme nous*

*l'avions prévu, le duc d'Avelden n'est plus, assassiné par notre agent. Malheureusement, il semble que sa fille ait rapidement repris les rênes, et l'impact attendu sur le moral de la cité n'est peut-être pas aussi fort que nous l'espérions.*

*Lance.*

*Athinrye, fin de l'été.*

*Maître Mega,*

*Nous avons enfin trouvé la jeune femme dont vous nous avez demandé de retrouver la trace. Elle se trouve aux Champs d'Athinrye, et a été prise sous la protection du Sanctuaire d'Idril. Manifestement, les dons que vous lui supposiez sont vrais : elle est la Prophétesse du Sanctuaire.*

*Comme vous nous l'avez demandé, nous restons maintenant près d'elle et la surveillons jusqu'à nouvel ordre.*

« C'est incroyable ! dit Aurianne, en repliant les parchemins. Les derniers événements ont alors tous été orchestrés ? Les brigands, de plus en plus nombreux et de mieux en mieux équipés, la chute des cités d'Avelden, la mort même du duc ? Qui peut bien être ce Trémar Mega qui semble tout diriger ?

— Il n'est pas le seul, dit Douma. Ce Lance qui a signé les lettres précise bien qu'il leur a été demandé de lui obéir. Il y a donc quelqu'un d'autre dans le coup. Je crois que la duchesse ne sera pas mécontente de notre trouvaille.

— Et qu'en est-il de la personne qui s'est faite passer pour la duchesse ? Ce serait Mega ?

— Ca semble logique. C'est un mage. Peut-être a-t-il utilisé de sa magie pour prendre l'apparence de la duchesse.

— Pour faire élire le duc de Fahaut ? Dans quel intérêt ?

— Et si le duc de Fahaut était celui qui avait ordonné tout cela ? »

Aurianne siffla, et rangea les parchemins dans sa besace.

« Nous ferions mieux de rentrer au plus vite. Si Mega est un mage, je n'ai pas envie de me retrouver nez à nez avec lui.

— Attends, répondit Douma, je veux juste voir ce qu'il y a derrière cette porte. »



Douma s'approcha de la porte à côté du bureau, et l'ouvrit sans difficulté. Elle donnait dans une petite caverne naturelle. Au centre de la caverne, trois pierres sculptées de la taille d'un homme étaient posées, dressées vers le plafond. Une étrange lumière bleutée en émanait. Douma recula, inquiet.

« Qu'y a-t-il ? demanda Donhull, s'approchant.

— De la magie, encore. »

Douma s'éloigna, et les pierres perdirent de leur intensité.

« Referons la porte et partons vite d'ici. », proposa-t-il.

Ses compagnons acquiescèrent, et tous les trois ressortirent dans le jardin, à la lumière du soleil qui commençait à se coucher. Donhull appuya de nouveau sur le symbole du soleil, et celui-ci revint à sa place initiale.

« On file à l'auberge voir si les autres ont du nouveau sur Ionis, et ensuite on va voir la duchesse, proposa Douma. Ces documents sont trop importants. »

Après avoir vérifié que personne ne regardait en direction de la maison, ils ressortirent par la porte principale. Douma referma derrière eux et ils se dirigèrent, inquiets, vers leur auberge. Ils avançaient d'un pas rapide, regardant fréquemment derrière eux afin de s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis.

## LE CONSEIL D'ERVALON

Lorsqu'ils ouvrirent la porte de l'auberge, Douma, Aurianne et Donhull eurent la surprise de voir leurs amis attablés, bavardant vivement avec Ionis, tous une bière à la main. Le mage semblait en pleine forme, et était visiblement en train de raconter ce qui lui était arrivé. Douma et ses compagnons rejoignirent la table. Aurianne prit un instant Ionis dans ses bras, pendant que Douma lui donnait une bonne tape dans le dos.

« Tu nous as fait peur, dit Donhull. Tout va bien ?

— Oui, tout va bien. J'étais justement en train de raconter ma rencontre avec Trémar Mega, aussi connu sous le nom de l'homme en gris.

— Et nous avons nous aussi des nouvelles à son sujet. Mais commence, nous t'écoutons. »

Douma, Aurianne et Donhull s'installèrent à leur tour, commandèrent à boire, et écoutèrent attentivement le récit de Ionis. Lorsque celui-ci eut terminé, Douma poursuivit avec ce qu'ils avaient découverts dans la maison de Mega. La vision des parchemins qui entérinaient l'hypothèse du complot contre Avelden eut un fort effet.

« ... la dernière hypothèse que nous avons émise, terminait Douma, était qu'il s'agissait peut-être du nouveau roi en personne qui avait comploté tout cela.

— Le nom de Lance ne vous dit rien ? », demanda Chtark.

Devant le silence de ses compagnons, il reprit :

« Maître Moresso nous a dit qu'un certain Lance de Mallen, l'un des plus fidèles serviteur de Gondebault de Fahaut, était parti avec une centaine d'hommes il y a plusieurs mois. Et nous avons là des lettres signées d'un dénommé Lance.

— C'est peut-être une coïncidence, dit Solenn.

— Peut-être. Ce qui me surprend aussi, c'est que Mega t'ait laissé partir, Ionis, avec tout ce qu'il t'a dit. Nous savons maintenant qu'il espionne la duchesse.

— C'est ce que je me suis dit aussi. Même si je n'ai pas demandé mon reste, ma libération sans plus de difficulté reste un mystère.

— Il est trop tard ce soir. Nous irons prévenir la duchesse dès l'aube. Tout ceci ne présage rien de bon pour Avelden. », dit Chtark.

Enfin réunis, ils commandèrent un bon repas, dont ils profitèrent jusque tard dans la nuit. Alors que les derniers clients quittaient les lieux et que les musiciens rangeaient leurs instruments, Donhull et Aurianne, les deux seuls à être restés éveillés si tard, montèrent à leur tour.

Le soleil était à peine levé lorsqu'ils frappèrent à la porte de la maison de Maître Moresso. L'entrée qui donnait sur la cour pavée était fermée, sans doute était-il trop tôt. Quelques minutes après leurs coups répétés, un serviteur vint ouvrir.

« Bien le bonjour, mes seigneurs. Que puis-je pour vous ?

— Nous souhaitons voir Maître Moresso, dit Chtark.

— Qui dois-je annoncer ?

— Le capitaine d'Escalon et ses amis.

— Suivez-moi. Maître Moresso nous a demandé de vous amener à lui quand vous arriveriez. »

Le serviteur s'effaça et laissa passer les invités. Il les mena comme lors de leur première visite à travers la cour pavée, puis les fit entrer dans la maison et dans le petit salon où il les fit attendre. Une dizaine de minutes plus tard, Iselde arriva. Tous se levèrent à son entrée, et firent la révérence à leur duchesse.

« Je suis contente de vous revoir. Asseyez-vous. Vous avez découvert quelque chose ?

— Bien plus, même. », dit Chtark.

Pendant une demi-heure, celui-ci, aidé de Douma et de Ionis, raconta ce qu'ils avaient vécu depuis leur départ de la maison, l'avant-veille. L'attaque de Solenn et de Ionis, les renseignements découverts par Douma, et enfin l'exploration de la maison de Tremar Mega. Aurianne sortit les parchemins de sa besace, et les tendit à la duchesse. Dame Iselde les parcourut

rapidement. Son visage resta de marbre pendant qu'elle lisait, mais ses yeux brillaient de colère. Elle les tendit à Maître Moresso, qui était arrivé entre temps, et prit la parole, d'une voix tranchante.

« Et bien, je vois en effet que vous n'avez pas perdu votre temps. Ecoutez maintenant ce que j'ai appris de mon côté. J'ai rendu visite en votre absence à la duchesse d'Ombrejoie et au duc de Lahémone. Je ne vous cache pas qu'ils ont été plus que surpris par ma version, et que j'ai eu un peu de mal à les convaincre de ma bonne foi. Ils ont juré m'avoir reconnue, même s'ils m'avaient bien trouvée froide et distante lors des Conseils. Ils m'ont aussi confirmé que c'est bien moi qui avais proposé l'élection du roi, à la surprise de tout le monde. Ils s'attendaient à que je fasse appel au Pacte d'Ervallon, rien de plus. Les discussions ont à priori été vives, surtout lorsqu'une fois de plus à la surprise générale j'ai proposé le nom de Gondebault, estimant, toujours d'après eux, que le duché le plus riche et berceau des anciens rois était le plus légitime au trône. Les discussions ont duré une bonne partie de la journée. Mais finalement, Ysandre Fensdale, d'Ombrejoie et Fériac de Terlan, le duc de Lahémone, se sont laissés convaincre par mon double de l'urgence de la situation, et ont fini par donner eux aussi leur voix à Gondebault. Voici comment Gondebault a été élu... »

Iselde relut rapidement les parchemins, puis reprit :

« Cela dit, même avec leur soutien quant à ma version des derniers événements, la situation n'est pas évidente. Avelden est au bord du gouffre et, seule, je ne peux pas affronter les bandes de pillards et les Tribus. De plus, je crois bien que, comme l'a dit Maître Moresso à notre arrivée, si je remettais en cause le vote, le peuple ne comprendrait pas. Et Gondebault utiliserait certainement cela pour une fois de plus monter Fahaut et tous ceux qui le veulent contre Avelden. Je n'ai pas besoin de cela en ce moment. J'ai donc décidé d'aller demain au dernier jour du Conseil d'Ervallon, d'annoncer la manipulation, mais de donner mon allégeance au futur roi, en échange de son secours. »

Tous la regardèrent, médusés.

« Mais, ma Dame, il y a de fortes chances que ce soit lui qui..., commença Aurianne.

— Je sais. Mais j'ai besoin de lui. Une fois en pleine possession de mes terres, continua Iselde, il sera alors temps de considérer à nouveau la situation. Nous devons vérifier ce que nous supposons, tous, comme étant la vérité. Et si jamais Gondebault est véritablement à l'origine des troubles sur mes terres et de la mort de mon père... je vous promets que son règne ne durera pas longtemps. Chtark, Aurianne, Ionis, Douma, Miriya, Donhull, et toi aussi, Solenn, vous m'accompagnerez au Conseil, demain. Je ne tiens pas à arriver seule en territoire peut-être ennemi. Algamer, me permettras-tu de demander à tes servantes de trouver quelque tenues qui pourraient aller à mes compagnons ?

— Iselde, tu es ici comme chez toi. Use de ma maison comme tu le souhaites.

— Merci, Algamer. »

Le reste de la journée passa rapidement. La matinée fut en partie occupée par des essayages à n'en plus finir. Chtark et Donhull avaient bien du mal à rester en place et à se laisser habiller et déshabiller. Enfin, à l'heure du déjeuner, tout le monde descendit dans la tenue qui leur avait été choisie pour accompagner leur duchesse au Conseil d'Ervalon. Chtark portait toujours son armure, le Manteau d'Escalon, qui avait été lustrée et qui brillait de mille feux. Sur ses épaules était jetée une cape en peau de renard, qui lui donnait un air guerrier. Son épée, comme à son habitude, battait son flan. Aurianne était, elle, revêtue d'une robe vert clair, toute simple, fermée par une broche en or représentant deux feuilles d'arbres entrelacées. Ses cheveux, d'habitude tirés en arrière, pendaient sur ses épaules, simplement retenus au front par une fine cordelette d'or. Solenn, quant à elle, avait opté pour une longue robe blanche, qui faisait ressortir sa chevelure flamboyante et son corps athlétique. Ses cheveux bouclés étaient lâchés, et retombaient librement dans son dos. Miriya, tout comme Chtark, avait gardé ses atours de soldate. Elle portait toujours son armure ainsi que le médaillon à la gloire d'Idril que lui avait offert la duchesse Harken, peu avant leur départ d'Aveld. Par-dessus son armure, elle avait néanmoins fait le choix de porter une robe de bure verte, ornée d'un grand chêne sur le dos, signe de son allégeance

à la Déesse. Ionis avait lui peu changé son accoutrement. Il avait changé son pantalon contre des chausses légèrement bouffantes, et une chemise un peu plus ample et ouverte. Il tenait toujours avec lui son inséparable bâton. Douma, quant à lui, était méconnaissable. Il avait abandonné son armure pour une ample chemise bleue, assortie à un pantalon bleu et or. Le tout surmonté d'une cape et d'un chapeau de grand style, il avait tout d'un gentilhomme. Ce qui ne semblait pas lui déplaire. Enfin, Donhull arriva, toujours revêtu de sa simple armure de cuir et de sa cape en peau de lapin. Ses compagnons le regardèrent, interrogatifs. Donhull répondit d'un haussement d'épaules. Quand Iselde arriva pour le déjeuner, elle ne cacha pas sa surprise, et éclata de rire.

« Et bien, quel changement ! C'est à peine si j'arrive à vous reconnaître. C'est parfait, ou presque, dit-elle en regardant Donhull.

— Je veux bien supporter la ville quelques jours, ma Dame, mais me déguiser de la sorte, c'est au-delà de ce que je peux faire. Ce n'est ni pratique, ni solide. »

Iselde éclata de rire à nouveau.

« Nous, gens d'Avelden, avons une réputation de barbares ici. Tu seras là pour leur rappeler que notre réputation n'est pas surfaite. Reste comme cela si tu préfères. L'important c'est que la majorité d'entre nous soit à l'image de Pémé et des suites des autres ducs. Les règles sont ici... légèrement différentes de ce que nous connaissons en Avelde. Mais mangeons. Je vous exposerai pendant le repas les principales choses à ne pas dire et à ne pas faire demain, lors du Conseil. »

Le repas fut servi, et tout au long des différents plats, Iselde répéta à ses compagnons l'attitude qu'ils devraient avoir le lendemain. Les règles suivaient et se ressemblaient toutes : ne pas adresser la parole aux seigneurs d'Ervalon sans qu'ils aient posé de question, toujours faire la révérence et attendre l'ordre de se relever, toujours demander l'autorisation de la duchesse avant de parler, etc. Et, quoi qu'il se passe au Conseil, ils devaient garder un visage de marbre et ne rien laisser transparaître. Quand Iselde eut fini de tout préparer pour le lendemain, l'après-midi était déjà bien avancée. La duchesse,

fatiguée par sa grossesse, partit se reposer. Ses compagnons, eux, se rendirent en ville, en simples visiteurs cette fois.

Le lendemain matin, ils partirent tôt pour le Conseil d'Ervalon. La duchesse avait revêtu pour l'occasion une robe grise ornée de perles, surmontée d'une cape en peau de renard argenté. Ses compagnons, habitués à la voir en armure ou en train de se battre, furent un instant surpris. Ils reprirent vite leurs esprits lorsque leur suzeraine, voyant leurs regards étonnés, leur rappela sèchement qu'ils étaient attendus. Si tôt le matin, les rues de Pémé n'étaient parcourues que par quelques serviteurs qui couraient çà et là, et les premiers marchands qui installaient leurs étals. Iselde avançait d'un pas assuré. Elle connaissait manifestement bien la ville. Partout aux fenêtres pendaient les fanions aux armoiries de Fahaut et d'Ervalon. La duchesse semblait en pleine réflexion. Ses yeux parcouraient la ville et elle marchait, sans un mot. Ils remontèrent de nombreuses rues, traversèrent des places plus grandes les unes que les autres, et arrivèrent enfin au palais des rois d'Ervalon. Immense édifice de plus de vingt mètres de haut, il était entièrement bâti en pierre ocre. A intervalles réguliers, les murs étaient sculptés des armoiries d'Ervalon, des blasons des différents duchés et des différentes villes du royaume. L'entrée du palais se faisait par une immense grille forgée au motif du chêne d'Ervalon. Devant, six gardes étaient postés. Ils s'avancèrent face à la duchesse, lui barrant le passage.

« Qui va là ?

— La duchesse Iselde Harken d'Avelden et sa suite, s'interposa Chtark. La duchesse vient pour le Conseil d'Ervalon. Laissez passer. »

Aussitôt, le soldat fit une révérence à la duchesse, rapidement imité par ses collègues. Ils s'effacèrent, laissant passer une Dame Iselde impériale. Celle-ci, suivie de ses compagnons, traversa la cour et arriva jusqu'au palais. La salle d'entrée du bâtiment était grandiose. De grandes fresques murales représentaient les cités du royaume. Tous reconnurent Pémé, son immense port et ses tours innombrables, ainsi qu'Aveld, bâtie en haut de sa colline et surmontée du Château Harken, maintenant en ruine. Le sol était carrelé et, partout, des

serviteurs couraient et s'affairaient, portant des plats de fruits ou des corbeilles de pain, du bois ou des coffres remplis de tissus ou de coussins, le tout certainement destiné au repas qui devait suivre le Conseil. Un homme, vêtu d'une ample robe mauve, vit entrer la procession, et se dirigea vers elle. Il s'inclina devant Iselde.

« Bonjour, ma Dame, je suis Héron de Glevenne, Chambellan du Palais Royal. Puis-je vous mener à la Salle du Conseil ? Les autres seigneurs sont arrivés, les derniers à l'instant même. »

Sans un mot, Iselde acquiesça. L'homme se releva, et mena la duchesse et ses compagnons jusqu'à la Salle du Conseil. La pièce, carrée, était immense. Les murs arboraient de riches tapisseries, chacune aux armes des différents duchés d'Ergal : la montagne pour Avelde, la tour et le poisson pour Lahémone, le chêne et la tour pour Ombrejoie, l'ancre et le blé pour Fahaut, et le pont d'or pour Pont. Au centre de la pièce se trouvait une table en chêne, qui semblait extrêmement ancienne. Autour, cinq fauteuils et un trône étaient disposés. Les armoiries des duchés étaient gravées sur chacun des sièges. Derrière le trône était tendue une tapisserie aux armes d'Ergal. Le long des murs, des chaises et des bancs en bois étaient installés, manifestement pour l'assistance. Les membres des suites duciales furent invités à se placer sous la bannière du duché dont il dépendait. Sur les fauteuils étaient installés les puissants du royaume. Face à l'entrée, sous la bannière de Fahaut, le duc Gondebault attendait. Grand et athlétique, il était dans la force de l'âge. Il portait les cheveux courts, et était habillé d'une grande robe bleue et noire. A ses côtés se trouvait le duc Maer de Pont. Petit et plus râblé, le duc de Pont était roux, et tout en muscles. Revêtu d'une armure de cuir au-dessus de son pantalon et de sa chemise verte brodée d'or, il semblait homme à être plus à l'aise sur un champ de bataille qu'assis sur sa chaise. A sa gauche se trouvait la seule autre femme de l'assemblée. La chevelure claire et parsemée de cheveux blancs, Ysandre Fensdale, duchesse d'Ombrejoie, portait une longue robe verte, brodée de fils d'argent. Ses cheveux étaient retenus par une fine couronne en or, et elle portait sur la poitrine un



imposant médaillon en argent, représentant le Chêne d'Idril. Enfin, à ses côtés, se tenait Fériac de Terlan, le duc de Lahémone. Il s'agissait d'un vieil homme aux cheveux gris, mais qui semblait d'une étonnante vivacité. Revêtu d'un pourpoint et d'un pantalon bleus, la couleur de Lahémone, il mesurait facilement une tête de plus que l'ensemble des autres participants. Il émanait de lui une aura de sagesse et d'autorité, qui ne semblaient pas être dues qu'à son âge. Lorsque Aurianne et ses compagnons furent installés sous la bannière d'Avelden, Gondebault se leva et prit la parole.

« En tant qu'hôte de ce conseil, moi, Gondebault, duc de Fahaut, déclare le Conseil d'Ervallon ouvert. Ce Conseil a été mandé par la duchesse d'Avelden, Dame Iselde Harken. Dame Iselde, le Conseil vous écoute. »

Gondebault s'assaya, alors qu'Iselde, à son tour, se leva.

« Chers pairs, les nouvelles que j'apporte ne sont guère réjouissantes. Nous avons, tous, un ennemi, quelque part. Un ennemi qui manœuvre en vue d'un objectif que je ne comprends pas. Mais c'est clairement un ennemi d'Avelden, et par là-même un ennemi d'Ervallon. Cet ennemi s'est fait passer pour moi, et c'est en mon nom qu'il s'est présenté à ce même conseil la semaine passée, et a voté à ma place et en mon nom. »

Les murmures bruissèrent dans la foule, et nombreux furent ceux qui exprimèrent leur surprise et leur incrédulité.

« Allons, Iselde, dit Maer de Pont, nous vous avons tous reconnue. Cela ne se peut.

— Je vous le dis, en vérité, je ne suis arrivée à Pémé qu'hier, avec mes compagnons. Nous avons été attaqués sur la route par une troupe de brigands, qui a réussi à nous tenir prisonnier pendant plusieurs jours. Par bonheur, et grâce au courage et à la loyauté des gens d'Avelden, nous avons pu nous libérer. Mais trop tard.

— Avez-vous des preuves de ce que vous avancez, Dame Iselde ? demanda le duc de Fahaut.

— Je n'ai pas de preuve, mais la parole d'un de vos pairs devrait vous suffire, Gondebault.

— Comprenez notre surprise à tous. Nous vous avons vue face à nous lors du dernier Conseil, qui a eu lieu il y a quelques

jours à peine, et vous nous annoncez que ce n'était pas vous. Comment est-ce possible ?

— Magie, répond Ysandre. Maintenant, tout est clair. De la magie a été utilisée, afin de nous faire croire que la personne en face de nous était la duchesse d'Avelden.

— Allons Dame Ysandre, comment de la magie aurait-elle pu tromper toute l'assemblée ?

— C'est là le but même de la manœuvre, cher Gondebault. Mais j'apporte foi aux dires de Dame Iselde. J'ai moyen de savoir si de la magie est utilisée, et j'avais bien senti que quelque chose n'était pas normal lors de ce Conseil. J'aurais dû être plus attentive à mon intuition.

— Bien. Dame Iselde, reprend Gondebault, manifestement tendu, voulez-vous nous dire que vous remettez en cause le vote ?

— Attention, dit Maer de Pont. Je vous rappelle que les préparatifs pour le couronnement sont quasiment terminés, et que le peuple attend avec impatience de retrouver son roi. Je crois qu'il ne comprendrait pas une annulation du vote et du couronnement.

— Messeigneurs, rassurez-vous. Je ne tiens pas à annuler le vote. Je veux juste m'assurer que le choix qui a été fait sera bien à l'avantage d'Ervalon... et d'Avelden. Seigneur Gondebault, vous n'êtes pas sans savoir les difficultés que j'affronte en ce moment. Mes terres sont l'objet de pillages et d'une attaque de grande envergure de la part des Tribus. Je ne suis pas armée pour affronter ces dangers, seule je ne peux rien faire. Je pensais faire appel au Pacte d'Ervalon mais, devant la gravité de la situation, je pense, comme nombre d'entre vous, qu'il est temps de rebâtir notre royaume. Les dangers auxquels je dois faire face ne resteront pas longtemps, je le crains, cantonnés aux frontières d'Avelden. Aussi, j'appuie moi aussi la candidature du duc de Fahaut, mais à une seule condition. Si Avelden fait à nouveau allégeance, Avelden doit être en retour protégée. Aussi je demande solennellement et devant vous tous, réunis ici, qu'une armée soit levée dès la fin de l'hiver, et aille libérer Avelden de ses ennemis. Ceci est le prix de l'allégeance d'Avelden. »

Gondebault sembla se détendre.

« Dame Iselde. Nous partageons tous les mêmes craintes vis à vis des attaques incessantes sur vos terres. Les menaces qui pèsent sur Aveldeu sont des menaces sur le royaume tout entier. Aussi, je vous donne ma parole, devant cette noble assemblée, que la première action que nous entreprendrons sera de libérer vos terres.

— Bien. Dans ce cas, j'accepte le résultat du vote. »

Aussitôt, des bancs situés sous la bannière de Fahaut, éclatèrent des applaudissements, suivis de « Vive le Roi ! Vive Ervalon ! ». Ces cris furent, quelques secondes plus tard, repris par toute l'assemblée. Et c'est un Gondebault satisfait qui se tourna vers l'assistance, la saluant. D'un geste de la main, le duc de Fahaut demanda ensuite le silence et reprit la parole.

« Je vous remercie de votre confiance, Dame Iselde, et je vous assure qu'elle sera récompensée. Je propose maintenant de lever ce Conseil : nous avons tous fort à faire avant la cérémonie de demain matin. Mes Dames, mes Seigneurs, à demain. »

# LE RETOUR DE MERRAT TRAHL

Le Conseil terminé, Iselde se leva, le visage fermé, alors que Gondebault avait du mal à cacher sa satisfaction. Après un hochement de tête à Fériac de Terlan et Ysandre Fensdale, la duchesse se dirigea vers la sortie, en faisant signe à ses compagnons de la suivre.

« Ma Dame..., commença Chtark lorsqu'ils furent à nouveau dans les couloirs du Palais.

— Nous parlerons chez Maître Moresso, le coupa Iselde. Rentrons. »

La duchesse n'ouvrit pas la bouche de tout le trajet. Arrivés chez Maître Moresso, elle demanda à Ylonne d'aller chercher son maître et de leur préparer à tous un bon thé. Elle s'installa ensuite dans le petit salon, et attendit en silence l'arrivée du vieil ami de son père, perdue dans ses pensées. Maître Moresso arriva quelques instants plus tard, accompagné d'Ylonne et du thé demandé. Moresso s'assaya, tranquillement, dans un fauteuil à côté de celui de son invitée.

« Alors, comment cela s'est-t-il passé ? demanda-t-il.

— J'ai donné mon allégeance à Gondebault. Il sera roi demain.

— Es-tu sûre que...

— Ce qui est fait, est fait. La décision que j'ai prise n'a pas été facile, mais je n'avais pas d'autre choix. Avant de vous expliquer pourquoi, Algamer, j'aimerais que vous tous, nous fassiez à Maître Moresso et à moi-même la liste de tous les éléments que vous avez découverts au fil des derniers mois, et qui pourraient nous aider à comprendre qui est derrière les derniers événements. Je vous écoute. »

Chtark se racla la gorge, et commença à raconter tout ce qu'ils avaient pu découvrir depuis qu'ils étaient entrés au service du vieux duc Harken. Il raconta les différentes lettres qu'ils avaient trouvées, signées par « l'homme en gris » ou

« Lance », les plans de bataille qu'ils avaient découverts dans la tour de Cargen et dans la maison de Maître Mega, et tous ces indices qui semblaient attester d'un complot contre Avelден. Quand Chtark eut terminé, Iselde reprit la parole.

« Bien, dit Iselde. Et maintenant, nous savons aussi que Lance de Mallen, homme à tout faire de Gondebault, est parti l'été dernier vers l'est, avec cent hommes, soit une petite armée. Qu'il n'est pas revenu depuis. Nous savons que quelqu'un, nommé également Lance, a réussi à fédérer les différentes troupes de brigand d'Avelден, les entraîner suffisamment pour en faire de redoutables combattants, et les a envoyés assiéger les différentes villes du duché. Nous savons enfin que quelqu'un, un mage très certainement, s'est fait passer pour moi au Conseil d'Ervalon, après nous avoir suffisamment retardés pour que nous ne puissions arriver à temps à Pémé. Et cette personne, en jouant sur la crainte de l'invasion des Tribus, a réussi à convaincre même les plus réticents de la nécessité du retour des rois et à voter pour Gondebault. Je suis certaine que tout ceci a été orchestré depuis le début, dans l'unique but de mettre Gondebault sur le trône d'Ervalon. Tout ceci semble se tenir, n'est-ce pas ? »

Les compagnons de la duchesse ainsi que Maître Moresso acquiescèrent, curieux de comprendre où voulait en arriver Dame Iselde.

« Lance semble obéir à ce Maître Mega. Lance ne peut lui obéir que si Gondebault le lui a demandé. On peut donc supposer que c'est Gondebault qui tire les fils. Malheureusement... nous n'avons aucune preuve tangible, et surtout aucune alternative à Gondebault. Il me faut une armée. Et seul Gondebault peut me la fournir...

— Tu comptes donc laisser Gondebault être couronné roi ? demanda Maître Moresso.

— Gondebault sera roi, en effet. Au moins un temps. Avec l'armée d'Ervalon réunie, je pourrai libérer Avelден des Tribus. Aucun homme ne bougera en hiver, nous ne pourrons donc pas agir avant le milieu de printemps. D'ici là, nous retournerons aux Champs d'Athinrye. Je veux que mes enfants, dont l'héritier de mes terres, naissent chez eux, en Avelден. Une fois que je

serai remise et que Gondebault m'aura envoyé son armée, nous repousserons les Tribus, et ensuite nous reprendrons toutes les villes des mains des brigands. Et enfin, quand tout cela sera fait, je défierai le roi. Nos terres ont attendu trop longtemps d'avoir un souverain, et, moi vivante, je jure que ce n'est pas un traître doublé d'un intrigant qui restera sur le trône d'Ervalon. Nos terres ont souffert et payé un lourd tribut pour l'honneur. Gondebault ne restera pas roi, je le jure.

— Iselde... te rends-tu comptes que c'est toi qui te rends coupable de trahison ? Et que tu risques de causer une guerre civile ?

— Tout dépend du point de vue. Gondebault est un usurpateur. Certainement pas le roi légitime. Avelden a des alliés en Ervalon. Je les convaincrai de rejoindre mon camp. Si j'arrive à convaincre au moins Ysandre et Fériac, Gondebault baissera peut-être les armes sans même un combat. Sinon... nous nous battons, pour l'honneur d'Ervalon.

— Est-ce la couronne que tu convoites ? »

La duchesse éclata de rire.

« Certainement pas ! Je n'ai pas plus de légitimité que Gondebault, et n'ai pas la trempe d'un souverain. Je crois juste que le moment n'est pas venu pour que nous ayons quelqu'un sur le trône d'Ervalon, et encore moins si ce quelqu'un ne mérite pas cet honneur.

— Mesure bien tes actes, ma jeune amie. Autant je comprends que tu veuilles restaurer l'ordre sur tes terres, autant je ne suis pas sûr que la légitimité d'un roi vaille le risque d'une guerre civile, où nous aurions tous beaucoup, beaucoup à perdre.

— Et je laisserai sur le trône quelqu'un qui a manipulé tout le monde pour arriver à ses fins ? Quelqu'un qui a mis à feu et à sang mes terres ? Quelqu'un qui a orchestré la mort de mon père ? Jamais, Algamer, jamais !

— Méfie-toi de l'honneur des Harken, Iselde. Tu sais comme moi qu'il peut être mauvais conseiller.

— Je ne souhaite pas parler de cela, répondit Iselde, sèchement.

— Comme tu voudras. Mais n'oublie pas les leçons du passé.

— Je n'oublie rien. Quelqu'un a-t-il quelque chose à rajouter ? »

Le silence était pesant. Solenn se racla la gorge.

« Oui, Solenn ? demanda sèchement la Duchesse.

— Je crois que des félicitations sont de rigueur ? Vous attendez des jumeaux ? »

Iselde sourit.

« En effet. Des jumeaux, selon Aurianne. Ce qui explique ma fatigue, et ce ventre qui grossit à vue d'œil et que j'ai bien du mal à cacher. Puisque nous abordons ce sujet, j'ai quelque chose à vous annoncer. Merrat Trahl est arrivé hier soir à Pémé. Il viendra avec nous au couronnement. Merrat est le père de mes enfants, et sera après-demain duc d'Aveld. Nous allons nous marier, ce que nous aurions fait depuis longtemps si les événements n'avaient pas pris la tournure que nous savons. Nous sommes en guerre, il n'y aura donc ni fête ni quoi que ce soit. Néanmoins, je serai heureuse de vous avoir, tous, à mes côtés. Nous avons partagé de nombreuses difficultés. Partageons aussi ce moment de répit ensemble, si vous le voulez bien. »

L'annonce d'Iselde fit l'effet d'un coup de tonnerre. Aucun n'aurait imaginé que le mage et la duchesse aient pu nouer de quelconques relations. Au bout de plusieurs longues secondes, Solenn applaudit, aussitôt rejointe par le reste de l'assemblée.

« Ma Dame, dit Aurianne, c'est un grand honneur que vous nous faites. »

Iselde sourit à la jeune femme, et reprit.

« Le couronnement de Gondebault aura lieu demain, et mon mariage après-demain. Les jours à venir seront fatigants. Profitons de cette dernière journée de tranquillité pour nous reposer, tous. Aurianne, suis-moi s'il te plaît. Les douleurs ont recommencé depuis ce matin. »

La duchesse quitta la pièce, suivie de sa guérisseuse, tandis que ses compagnons décidèrent de profiter de quelques moments de repos. Ils y passèrent une bonne partie de la journée, à discuter de la grossesse d'Iselde, de la trahison présumée du futur roi et du mystérieux Maître Mega. Alors que

l'après-midi touchait à sa fin, un serviteur frappa à la porte du salon. Il entra, s'inclina poliment, et s'approcha de Ionis.

« Monseigneur, Maître Trahi souhaite vous parler. Il est arrivé ici il y a une heure, et vous attend dans ses appartements. »

Ionis sursauta, et se leva immédiatement. Il lissa sa robe, sous les regards goguenards de ses compagnons, puis suivit le serviteur en dehors de la pièce. Le valet le mena au premier étage de la maison, et s'arrêta devant une porte, non loin des appartements de la duchesse. Il frappa et Ionis reconnut la voix de son maître leur ordonner d'entrer. Le serviteur s'exécuta et laissa passer Ionis. La chambre de Merrat Trahl était grande, meublée d'un lit à baldaquin richement décoré, ainsi que d'un large bureau, où avait été posé un coffre en bois. Installé dans un confortable fauteuil face à la cheminée, Merrat Trahl, vêtu de son habituelle robe bleue et or, sourit à son apprenti. Il lui fit signe d'entrer. Ionis salua son maître en s'inclinant, et le rejoignit, s'asseyant dans le fauteuil installé à côté de lui.

« Ionis, je suis heureux de te revoir. Je viens d'arriver à Pémé. La duchesse m'a raconté les derniers événements, et m'a dit que vous aviez sans doute trouvé la maison du soi-disant mage qui s'était fait passer pour elle ?

— En effet, Maître.

— Est-il vrai que vous y avez trouvé des plans ? »

Ionis raconta à Merrat Trahl les événements survenus depuis leur arrivée à Pémé, de la recherche de la fausse duchesse à la fouille de la maison de Trémar Mega, en passant par son enlèvement et sa rencontre avec Mega.

« Enfin, Douma, Aurianne et Donhull ont également trouvé ceci, dit Ionis en sortant les petites pierres bleues de sa poche. Elles se trouvaient dans le bureau de la maison de Mega. J'arrive bien à sentir une magie, profondément enfouie à l'intérieur, mais je n'arrive pas à la définir. Je ne sais pas à quoi ces pierres peuvent servir. »

Merrat tendit la main, et Ionis lui donna les pierres. Le mage les regarda sous tous les angles, pendant plusieurs minutes. Enfin, il reprit la parole.



« Tu as devant toi des pierre de voyage. C'est un objet extrêmement ancien. Il n'en reste que très peu en Ervalon, et seuls quelques rares mages en possèdent. Ces pierres servent à activer les menhirs que tes amis ont vus dans la caverne. Ces menhirs sont en fait des sortes de portes, qui permettent de voyager d'un bout à l'autre du royaume en un instant. C'est ce qu'on appelle la magie du Voyage. A son utilisation, un lien est créé entre les menhirs, ces pierres, et le mage, permettant à ce dernier de se rendre instantanément d'une porte à l'autre, où qu'elle soit. Cette magie est extrêmement complexe, et peu de personnes sont en mesure de l'utiliser. Mega semble être de ceux-là. Tu as eu de la chance de te sortir indemne de votre rencontre. Je vais amener ces pierres à Yslor. Elles seront en sécurité là-bas. »

Ionis regarda Merrat ranger les pierres dans sa robe, avec un pincement au cœur. Il aurait donné cher pour essayer la magie du Voyage.

« Il existe de nombreux portails sur Ervalon. Après le Conseil, nous irons ensemble à Yslor en passant par le portail qui se trouve chez Zulan le Jeune, un mage de l'ordre. Tu auras alors l'occasion de voir cette magie à l'œuvre. Et je te présenterai à l'archimage Valodel, le maître du Conseil d'Yslor. Il est temps que tu fasses sa connaissance.

— Merci, Maître, répondit Ionis.

— Bien. Maintenant que j'ai eu ta version, j'ai de nombreuses choses à voir avec la duchesse avant le couronnement. Nous nous reverrons plus tard. »

Ionis inclina la tête respectueusement et laissa son maître à ses occupations.

# LE COURONNEMENT DE GONDEBAULT

Le Lendemain, une agitation sans pareille animait la cité. Les rues étaient bondées de gens qui riaient, criaient, s'interpelaient les uns, les autres. Tous allaient vers le palais royal de Pémé pour assister, même de loin, au couronnement de leur roi. Pémé était en fête. En haut de chaque tour, chaque maison, chaque bâtiment, le drapeau d'Ervalon flottait au vent. La mine sombre, Iselde Harken, entourée de ses compagnons, avançait elle aussi vers le palais où allait être couronné l'homme qui avait sans doute causé la chute de ses terres.

Devant le palais, la grande place était envahie par la foule. Partout, les gens poussaient, essayant de se frayer un passage. A quelques dizaines de mètres de là, à l'entrée, un groupe de soldats empêchaient la foule d'entrer. Les hommes de Gondebault étaient nerveux, et les altercations étaient fréquentes. La duchesse d'Avelden et ses compagnons avançaient difficilement en direction de l'entrée du palais. Commencant à perdre patience, Chtark se mit à hurler :

« Place ! Place à la duchesse d'Avelden ! Poussez-vous ! Laissez passer la duchesse Iselde Harken ! »

Chtark, aidé de Miriya et de Douma, poussait, repoussait et, doucement, se frayait un passage dans la foule où la duchesse s'engouffrait, tant bien que mal. Dame Iselde était vêtue d'une longue et ample robe grise, qui cachait son ventre dont la forme arrondie ne pouvait plus que difficilement cacher la vérité. Ses cheveux étaient tressés et enserrés autour de sa tête. Sur son front, elle portait la couronne des ducs d'Aveld : un fin ruban d'argent, gravé de la montagne d'Odric. Iselde ne semblait pas très à l'aise au cœur de cette foule immense, et, entourée de ses compagnons, elle jetait fréquemment des regards autour d'elle.

Par réflexe, sa main se portait régulièrement à sa ceinture pour se rassurer. Mais, pour une fois, elle ne portait pas d'épée. Arrivés à l'entrée du Palais, Chtark s'effaça devant la duchesse. Les gardes reconnurent Iselde et la laissèrent passer, en criant : « Dame Iselde Harken, duchesse d'Avelden ». Un homme arriva, vêtu d'un pourpoint de velours mauve et noir. C'était Héron de Glevenne, le Chambellan du Palais.

« Bonjour duchesse. Bienvenue au Palais royal. Veuillez me suivre s'il vous plaît, je vous mène à la salle du trône. C'est là-bas que se déroulera la cérémonie. »

Le Chambellan mena à nouveau Iselde et sa suite à travers les couloirs luxueux du palais de Pémé. D'immenses tentures habillaient les longs murs de pierre grise, d'épais tapis chatoyants recouvraient les sols. Tout était à la gloire d'Ervalon : les armes du royaume étaient reprises partout, une galerie entière était décorée de portraits des anciens monarques, dont certains s'étaient même fait ériger des statues. Le palais respirait d'une ancienne puissance perdue, d'une gloire passée et maintenant devenue légende, dans un royaume pauvre et divisé. Après avoir traversé de nombreux couloirs, le chambellan s'arrêta enfin devant deux immenses doubles portes en bois ouvertes. Derrière, une salle gigantesque bruissait d'un vacarme assourdissant. Des centaines de personnes étaient là, certaines assises sur des bancs, d'autres debout, certaines faisant face à l'ancien trône d'Ervalon, une masse brillante d'or et d'argent au fond de la salle, certaines autres les yeux rivés vers la porte d'entrée, attendant de voir un seigneur, un duc, le futur roi peut-être.

A l'arrivée de la duchesse, le brouhaha se calma un instant, et un serviteur à l'entrée frappa trois fois un immense gong en cuivre.

« Mes dames, mes seigneurs, voici dame Iselde Harken, duchesse d'Avelden, et sa suite. »

Aussitôt, les personnes les plus proches firent une révérence à la duchesse, et rapidement les conversations reprirent, parfois au sujet des nouveaux arrivants. Sans un regard vers qui que ce soit, Iselde fendit la foule et se dirigea droit vers le trône, au

fond de la salle. Les murmures allaient bon train sur son passage et celui de ses compagnons.

« Sa robe est bien ample. Elle ne sait donc pas s'habiller ? »

« C'est la duchesse Harken. C'est elle qui a convoqué le Conseil pour élire le roi. Je ne savais pas qu'Avelden et Fahaut étaient alliés. Il me semblait même que le vieux duc avait promis à Gondebault sa mort ? Etrange... Voici donc les barbares d'Avelden. Regarde comment ils sont habillés et comment ils se tiennent... Par Aime, on dirait des fermiers tout droits sortis de leurs champs ! »

Au pied du trône se trouvait une petite table ronde, en bois précieux. Dessus étaient posés les sacrements du roi : un sceptre ainsi qu'une énorme médaille en or, gravée aux armoiries d'Ervalon. Etrangement, aucune couronne n'était visible. Au premier rang de l'assemblée, quatre fauteuils richement décorés aux armoiries des quatre duchés d'Ervalon en dehors de Fahaut faisaient face au trône. Chaque duc et duchesse s'y installa, alors que les autres invités s'asseyaient sur les bancs dans l'immense salle. Les premiers rangs étaient réservés aux suites de chacun des duchés du royaume. Le brouhaha des discussions résonnait sous la voûte d'une dizaine de mètres de haut. Soudain, les bruits s'arrêtèrent alors qu'à la porte d'entrée apparut Gondebault, précédé du Chambellan. Le duc de Fahaut était vêtu d'un pourpoint rouge, au-dessus duquel il portait une grande cape du même rouge, doublée d'hermine. Sa tête était nue, et il portait autour du cou une grosse médaille en or aux armes de Fahaut. A son flanc gauche il portait une épée d'apparat. Quand il entra dans la salle, majestueux, tous les présents se levèrent et firent une révérence. Gondebault marcha en silence jusque devant le trône. Il salua les différents ducs et duchesses, qui s'inclinèrent à leur tour. Lorsqu'ils furent arrivés devant le trône d'Ervalon, le duc de Fahaut se retourna face à l'assemblée. Le Chambellan, qui l'avait suivi à travers la salle, prit la parole :

« Mes dames, mes seigneurs. C'est un grand jour pour notre royaume. Après des siècles d'errements, nous allons enfin retrouver notre unité. Face aux dangers qui menacent nos terres, face à l'attente du peuple d'Avelden, les seigneurs

d'Ervalon ont voté et ont désigné Gondebault de Fahaut comme roi légitime d'Ervalon. Nous sommes ici pour couronner notre roi, Gondebault 1<sup>er</sup>, et faire de lui le premier d'une nouvelle lignée de souverains, pour la plus grande gloire d'Ervalon. Gondebault Heriac Farre de Préan, duc de Fahaut, acceptez-vous la charge qui vous a été confiée, acceptez-vous la couronne d'Ervalon ?

— Oui.

— Jurez-vous d'être juste et équitable envers vos sujets, des plus riches aux plus pauvres ?

— Oui.

— Jurez-vous enfin de dédier votre vie à la protection et à la prospérité du royaume ?

— Oui. »

Le Chambellan se tourna vers les ducs et duchesses.

« Seigneurs d'Ervalon, reconnaissez-vous l'homme qui vous fait face ?

— Oui, répondent les seigneurs.

— Comment se nomme-t-il ?

— Gondebault Heriac Farre de Préan, duc de Fahaut.

— Affirmez-vous devant cette noble assistance l'avoir désigné pour roi librement ? »

Le duc de Lahémone s'avança vers Gondebault, et mit un genou à terre.

« Moi, Fériac de Terlan, duc de Lahémone, j'affirme avoir désigné Gondebault librement. Je serai désormais son humble vassal et lui promets honneur et fidélité.

— Merci, duc de Lahémone. Nous acceptons avec joie ta vassalité. »

La duchesse d'Ombrejoie s'avança à son tour.

« Moi, Ysandre Fensdale, duchesse d'Ombrejoie, j'affirme avoir désigné Gondebault librement. Je mets sous sa protection mon fief et ma personne et lui promets honneur et fidélité, pour le bien d'Ervalon.

— Merci, duchesse d'Ombrejoie. Nous acceptons ta vassalité et promettons de veiller sur Ombrejoie. »

Maer de Pont s'avança ensuite.

« Moi, Maer de Gand, duc de Pont, j'affirme avoir désigné Gondebault librement, et je promets honneur et fidélité à notre roi.

— Merci à toi, duc de Pont. Nous acceptons ta vassalité. »

Iselde s'approcha enfin. Elle hésita une fraction de seconde avant de s'agenouiller.

« Moi, Iselde Harken, duchesse d'Avelden affirme avoir désigné Gondebault librement, et promets honneur et fidélité... à la couronne d'Ervallon.

— Nous acceptons ta vassalité, duchesse Harken. Et nous renouvelons notre volonté de libérer tes terres des menaces qui l'entourent. »

Le Chambellan reprit la parole.

« Ainsi ont voté les seigneurs d'Ervallon. »

Il s'avança près de la table, prit la médaille et s'approcha de Gondebault qui s'agenouilla. Il mit le médaillon autour du cou du duc, puis lui tendit ensuite le sceptre. Gondebault se releva.

Et le Chambellan annonça : « Le roi a été nommé par les seigneurs d'Ervallon. Vive Ervallon ! Vive le roi ! Vive Gondebault 1<sup>er</sup> ! »

Toute la salle se mit à applaudir, et à crier « Vive le roi ! Vive Gondebault 1<sup>er</sup> ! ».

Pendant dix minutes, la salle croula sous les applaudissements. Gondebault salua l'assemblée, puis monta enfin sur le trône. Son visage était radieux. D'un signe de la main, il appela le Chambellan, à qui il parla à l'oreille, alors que la salle se calmait.

« Je vous remercie, tous, dit Gondebault. Après tous ces siècles où Ervallon a été un royaume faible et divisé, le trône est à nouveau occupé. Je vous promets que, sous mon règne et celui de mes descendants, nos terres seront enfin unies, et le nom d'Ervallon sera à nouveau craint et glorieux, sur tout le continent.

— Ainsi a parlé Gondebault 1<sup>er</sup>, Roi d'Ervallon, dit le Chambellan. Que commence maintenant la cérémonie des vassaux. »

Aussitôt, un valet s'approcha du Chambellan, et lui donna une lourde épée ouvragée ainsi qu'un long parchemin. Le

Chambellan l'ouvrit, et se plaça à côté du roi, à qui il tendit l'épée.

« Nous allons maintenant appeler les dames et seigneurs d'Ervallon présents, qui vont jurer obéissance et fidélité à leur roi.

J'appelle le baron Eroven de Lael, des terres de Fahaut.

J'appelle le baron Algan Yrthen, des terres de Pont.

J'appelle Dame Jehanne de Kirk, des terres d'Ombrejoie... »

Les heures passèrent, et les dames et seigneurs d'Ervallon, tous plus richement habillés les uns que les autres, avançaient vers le trône, au-devant duquel ils s'agenouillaient en jurant obéissance et fidélité, alors que le roi leur posait l'épée sur l'épaule droite.

A chacun d'entre eux, le roi adressait une parole aimable, un sourire, ou un remerciement. Une grande partie des seigneurs appelés venait de Fahaut, qui semblait à elle seule représenter la moitié de la salle, si ce n'est plus. Iselde regardait le spectacle, l'air revêché. Personne d'Avelden n'avait été appelé. Aurianne, assise derrière la duchesse qui semblait s'ennuyer fermement, lui murmura :

« Ma Dame, pourquoi n'appelle-t-il aucun homme d'Avelden ?

— Mon père n'a jamais aimé s'entourer de nobliaux. Ils sont les premiers à vous poignarder dans le dos. Les seuls dignitaires que nous avons en Avelden sont les bourgmestres, qui dirigent chacune des villes du duché. Odric seul sait ce qu'ils sont tous devenus avec la prise des villes... En conséquence, là où les ducs et duchesses ont l'habitude de voyager et de se déplacer pour les cérémonies officielles avec leurs principaux vassaux, les ducs Harken se sont toujours déplacés uniquement avec leurs escortes et leurs conseillers. »

Pendant ce temps, la liste des noms continuait... « J'appelle le Chevalier Allabert de Grandville, des terres de Fahaut.

J'appelle le Chevalier Gréo de Fréjeant, des terres de Fahaut.

J'appelle le Chevalier Lance de Mallen, des terres de Fahaut. »

Un homme se leva, du second rang. Il était très grand et manifestement taillé pour le combat. Il portait une armure d'apparat noire et verte, recouverte d'une grande cape aux mêmes couleurs. Sur le poitrail de l'armure se trouvait le blason des Mallen : un écu noir traversé d'une bande verte en diagonale, au milieu de laquelle se croisaient une épée et un fléau. L'homme avait les cheveux noirs et les yeux verts. Quand il se leva, de nombreuses femmes se tournèrent vers lui. L'homme était d'une grande beauté. Il s'approcha du trône, le visage grave et, sans un regard pour personne, s'agenouilla lui aussi devant son roi.

« Mon roi, dit l'homme d'une voix sourde, je te jure obéissance et fidélité, comme l'ont juré avant moi mes ancêtres. Les seigneurs de Mallen et leurs fils chevaucheront encore longtemps aux côtés de tes descendants, mon seigneur.

— Je te remercie pour ta loyauté passée et à venir, chevalier de Mallen. Et je saurai, comme l'ont su mes ancêtres, la récompenser à sa juste valeur.

— Ta satisfaction est la plus grande des récompenses, Sire. »  
Et la liste des noms reprit...

« J'appelle la Baronne Léone Grader, des terres de Iselde.

J'appelle le Chevalier Yvon de Landegrain, des terres de Fahaut.

J'appelle le Chevalier Chtark de Norgall, des terres d'Avelden. »

Iselde se tourna brusquement vers Chtark.

« Chtark ? C'est toi qui a donné ton nom ?

— Par Odric, non, ma Dame ! », murmura le capitaine.

Le visage rouge, le regard de Chtark oscillait entre le Chambellan et la duchesse. Pendant ce temps, le Chambellan semblait chercher Chtark dans la foule, et finit par le trouver, comme une partie de l'assistance qui le regardait et attendait.

« Capitaine ? demanda le Chambellan, s'adressant à Chtark.

— Ma Dame, je n'y suis pour rien. », murmura Chtark à la duchesse.

Iselde, le visage fermé, semblait sonder l'âme même de Chtark.

« Capitaine ? insista le Chambellan.



— Dépêche-toi, murmura Iselde. Il doit encore s'agir d'un stratagème de Gondebault. »

Chtark se leva et s'avança vers le trône, manifestement mal à l'aise sous le regard des centaines de personnes présentes dans la salle. Il s'agenouilla devant le roi, et celui-ci posa l'épée sur son épaule droite.

« Chevalier de Norgall, je compte sur toi pour être digne de tes illustres prédécesseurs. Le dernier capitaine d'Escalon est mort en protégeant son roi. Je ne doute pas que tu sauras mener tes chevaliers à de telles prouesses, pour que ton ordre retrouve toute sa grandeur, au service d'Eralon. Je souhaite longue vie à ton ordre, et à son capitaine.

— Je... je vous jure fidélité, Sire. »

Lorsque le roi retira son épée, et Chtark se leva. Après s'être incliné devant son monarque, il retourna à sa place, dans les rangs clairsemés d'Avelden. Puis la liste reprit, encore et toujours. Les heures passaient, et alors que l'après-midi touchait à sa fin et qu'une soixantaine de dames et seigneurs eurent passés jurer leur fidélité au roi, le Chambellan appela enfin le dernier nom.

« Et j'appelle enfin l'Archimage Valodel, Maître du Conseil d'Yslor. »

Ionis sursauta et regarda Merrat, dont le visage était de marbre. Un homme se leva du fond de la salle. Grand et mince, il était vêtu d'un pantalon et d'une ample chemise bleu foncé, et portait une grande cape de la même couleur dont le col était relevé. Il portait dans sa main droite un grand bâton sculpté, long de quasiment deux mètres, dont la tête faisait penser à un rapace sculpté dans le bois. Les gens s'écartaient sur son passage, dans un mélange de respect et de crainte. L'homme devait avoir une quarantaine d'années. Il était brun avec des yeux bleus perçants, et portait une barbe courte. Rares étaient ceux qui soutenaient son regard alors qu'il s'avançait vers le trône.

« Votre Altesse, dit Valodel en faisant une profonde révérence. Veuillez accepter l'allégeance du Conseil d'Yslor et de ses membres. Nous continuerons de servir Eralon et ses rois, comme nous l'avons fait durant tous ces siècles.

— Je vous remercie, Maître Valodel, et accepte l'allégeance du Conseil. Puisse votre magie éclairer et soutenir nos choix. »

Valodel releva la tête et retourna à sa place, après avoir hoché la tête en direction de Merrat.

Le roi salua l'assistance et sortit, précédé d'une dizaine de gardes. Il s'avança jusqu'au balcon, devant la foule qui, de la place devant le palais, se mit à l'acclamer aux cris de « Vive le roi ! »

# LANCE DE MALLÉN

Le Chambellan reprit la parole.

« Mes dames, mes seigneurs, son Altesse Royale Gondebault 1<sup>er</sup> vous invite maintenant à fêter le début de son règne. Musiciens ! Valets ! Entrez, et que la fête commence ! »

Arrivèrent alors une foule de serviteurs, de valets, de danseuses, de musiciens. Ces derniers se préparèrent, alors que les valets posaient tables et chaises dans l'immense salle du trône. Les tables furent installées en un immense U, derrière lequel une grande chaise d'or avait été disposée pour le roi. A sa droite furent conduits les ducs et duchesses d'Ervallon, tandis qu'à sa gauche les valets plaçaient ses plus fidèles vassaux, dont Lance de Mallén, assis juste à ses côtés. Les places se remplissaient toutes rapidement, sauf une, juste à la gauche du chevalier. Quand tout le monde fut assis, les musiciens démarrèrent leur récital. Les valets commencèrent à amener d'immenses plats, cygnes rôtis, cochons grillés, des brochettes de canards entiers, ainsi que des tonneaux de vin et de bière. Il régnait un grand brouhaha dans la salle, qui résonnait des voix, des rires et des cris des dames et seigneurs demandant à manger ou à boire. Le roi leva son verre, et aussitôt le silence se fit.

« Mes dames, mes seigneurs, chers sujets, je lève mon verre à la grandeur retrouvée d'Ervallon. »

« Vive Ervallon ! Vive le Roi ! », répondirent en chœur les seigneurs, et la musique reprit.

« Dansons, maintenant », ordonna le roi. Chevalier de Mallén, veuillez ouvrir le bal.

— Comme il vous plaira, Sire. »

Lance de Mallén se leva, abandonna sa cape sur sa chaise, et aussitôt, les valets dégagèrent le centre de la salle, tandis que les musiciens entonnaient une musique entraînante. Le chevalier parcourait du regard les différentes tables. A son regard, les

femmes rougissaient ou souriaient, et nombreuses étaient celles qui tentaient de capter son attention. Mallen avança vers le centre de la pièce, puis se dirigea droit sur Aurianne.

« Demoiselle, me ferez-vous l'honneur d'ouvrir le bal du Roi avec moi ? »

Il n'en fallait pas plus pour que la moitié des dames de la salle prenne Aurianne en grippe. Certaines jetèrent des regards méprisants sur la jeune aveldenoise, tandis que d'autres se mirent immédiatement à critiquer sa robe, sa coiffure, son port de tête ou encore sa manière de manger. Aurianne était tétanisée par la demande. Les pensées tourbillonnaient dans sa tête. Elle avait face à elle l'homme qui avait peut-être organisé la révolte en Avelden, ruiné les terres de sa suzeraine, et surtout qui avait causé la mort de son père. Si Lance de Mallen était bien l'instigateur de tout cela, son invitation ne pouvait être qu'un défi, ou une manière de les narguer, elle, la duchesse et ses compagnons. Elle jeta un œil à Dame Iselde qui, le visage tourné vers elle, lui souriait d'une manière tout à fait naturelle.

« Vous n'offenseriez pas notre roi en refusant l'honneur qui vous est fait, Dame Aurianne ? », dit Lance de Mallen, alors que les voisins d'Aurianne semblaient tous attendre sa réponse, et que le roi lui-même attendait l'ouverture du bal.

Serrant les dents, Aurianne fit un sourire crispé au chevalier de Mallen et se leva. Le roi commença à applaudir au rythme de la musique, imité par toute la salle. Par chance pour Aurianne, Lance de Mallen était un danseur hors pair. Il portait la jeune femme au rythme des cithares et des cymbales, la faisait tourner et virevolter, de telle manière qu'elle se sentait aussi légère qu'un oiseau. Elle ne pouvait cependant pas ignorer les regards de dédain que lui portait la majeure partie des femmes présentes dans la salle. Aurianne essayait tant bien que mal de suivre le rythme et les pas imposés par son cavalier, mais avait l'impression d'avoir toujours un temps de retard. Elle ne voulait pas renforcer les impressions négatives de la cour de Pémé vis-à-vis d'Avelden. Mais sa médiocre prestation ne pourrait, elle en était sûre, faire d'elle que la risée de la salle. Au beau milieu de la danse, une petite porte s'ouvrit au fond de la salle, derrière le trône. Une femme vêtue d'une ample robe blanche entra

doucement, précédée d'un valet, qui la mena au siège vide près de Mallen. Lorsqu'elle sortit de l'ombre du fond de la salle, Aurianne se figea, manquant de faire tomber son cavalier, déséquilibré. La jeune femme qui venait de rentrer était Newenn, l'ancienne prophétesse d'Idril ! Ses cheveux d'or étaient tressés autour de sa tête à la dernière mode de Pémé, et ses grands yeux verts éclairaient son visage. Elle paraissait encore plus belle que la dernière fois qu'Aurianne l'avait vue, aux Champs d'Athinrye. D'un geste de la tête, elle remercia le valet et s'assit, après avoir fait une élégante révérence au roi. Celui-ci lui sourit, et la salua d'un signe de tête.

« Auriez-vous vu un fantôme, Dame Aurianne ? demanda Mallen, narquois, reprenant la danse.

— Non... non, répondit Aurianne. Tout va bien. »

Interloquée, Solenn s'était penchée vers son voisin, à qui elle demanda qui était la jeune femme qui venait d'entrer. L'homme, un marchand de la cour de Pémé, lui apprit qu'il s'agissait de Newenn de Clamden, la nouvelle conseillère du roi. La jeune femme était arrivée, disait-il, il y avait à peine un mois à la capitale. La danse se termina enfin, au grand soulagement d'Aurianne. Mallen fit une élégante révérence en direction de la jeune femme, alors que dames et seigneurs se levaient pour danser à leur tour. Mallen retourna alors à sa place, où il salua Newenn en lui baisant la main. Les musiciens entonnèrent un autre morceau entraînant. La moitié des invités du roi dansait, alors que l'autre moitié mangeait, riait et festoyait. Peu habitués aux coutumes de la cour, Chtark, Douma, Aurianne et leurs amis focalisaient l'attention discrète de nombre de convives. L'un rotait, l'autre jetait ses os à même le sol ou buvait au pichet alors que des gobelets en argent étaient à disposition, ou s'essuyait sur sa chemise ou son pantalon. Les remarques allaient bon train autour d'eux. La duchesse Harken, coincée non loin du roi, fusillait ses compagnons du regard. Miriya le remarqua et, après avoir donné de grands coups de pieds à ses amis sous la table, commença à observer autour d'elle. Tous les autres convives utilisaient des couteaux et des fourchettes, ainsi que des verres dans lesquels ils buvaient, et de grands morceaux de tissus sur lesquels ils s'essuyaient les mains et les coins de la

bouche. « Drôles de manières », pensa la Porteuse, tout en s'emparant de sa serviette.

Au fur et à mesure de l'avancée de la soirée, tout le monde, en dehors des ducs et duchesses et du roi, alla danser, après avoir fait une révérence au souverain. Lance de Mallen invita de nombreuses jeunes femmes à danser avec lui, et réserva plusieurs danses à Newenn. La fête battait son plein, la musique était entraînante et le vin coulait à flot. De là où elle était, Dame Iselde héla un valet qui se pencha vers elle, et accourut ensuite vers les compagnons de la duchesse. Il s'approcha d'Aurianne, et lui dit, à l'oreille :

« Votre suzeraine vous ordonne de danser, tous, en l'Honneur du roi. Ne pas danser pourrait être pris pour une insulte.

Aurianne, la mine renfrognée, passa le mot à ses compagnons, qui tous accueillirent la nouvelle en grimaçant. Les uns après les autres, ils se levèrent tout de même, et, après avoir salué leur roi, se mirent à danser. Donhull prit maladroitement Aurianne dans ses bras et commença à la faire tourner à un rythme inquiétant. Ionis quant à lui essayait, avec Solenn, d'imiter les danseurs les plus proches d'eux, pendant que Chtark et Miriya tentaient de se fondre dans la foule. Douma était le seul à être relativement à l'aise. Il avait invité une jeune femme à danser, et évoluait presque gracieusement sur la piste de danse. La duchesse Harken, le regard sévère, observait sa suite. Elle connaissait le jugement des gens de Pémé sur Avelden. Un pays d'arriérés, tout juste bons à se battre, à s'occuper de la terre et à garder les moutons. Devant les multiples faux-pas de ses compagnons, elle comprit que ce n'était pas ce soir que leur réputation s'améliorerait. La musique changea, et des couples se formèrent et se déformèrent. Ionis revint rapidement s'asseoir, tandis que Miriya et Solenn se faisaient inviter par de jeunes hommes. Donhull et Aurianne continuaient eux à danser ensemble, ainsi que Douma et sa jeune compagne. Chtark était parti de son côté, et semblait avoir entamé une discussion avec des hommes de la suite du duc de Lahémone. Alors que la nuit était bien avancée, tous sauf Solenn et le capitaine d'Escalon étaient revenus à leur place, et

échangeaient leurs impressions ainsi que ce qu'ils avaient pu apprendre lors de la soirée. Le vin aidant, il n'était pas difficile de faire parler les gens de la cour de Pémé. Les discussions principales portaient évidemment sur le roi Gondebault et sur Fahaut. Certains racontaient à ceux qui l'ignoraient que le roi ne portait pas la couronne d'Ervalon, qui avait été perdue au fil des siècles, ou peut-être même enterrée avec le dernier roi, Téhélis. Nombreux étaient ceux qui parlaient de Lance de Mallen, le fidèle serviteur du roi, et de la nouvelle conseillère du souverain, Newenn de Clamden. Selon certains, les deux étaient amants, selon d'autres, la jeune femme intriguait pour entrer dans le lit du roi, encore célibataire malgré sa trentaine passée. On soupçonnait la jeune femme d'utiliser la magie, mais personne n'en avait eu encore la preuve. Enfin, la grossesse de Dame Iselde n'était pas passée inaperçue. Chacun se demandait qui était le père, d'autant que des bruits concernant un éventuel mariage de la duchesse couraient. Soudain, Solenn arriva de l'autre bout de la salle, les yeux pétillant d'excitation.

« C'est bien ce qu'on soupçonnait. Le roi est derrière tout ! »

Aussitôt, ses compagnons regardèrent autour d'eux. Personne ne semblait les écouter, et la musique était suffisamment forte pour couvrir le bruit de leur discussion.

« Comment cela ? demanda Miriya.

— J'ai parlé avec plusieurs serviteurs. L'un d'eux m'a donné une information fort intéressante. Gondebault recevrait depuis quelques mois des visites en pleine nuit, d'un homme revêtu d'une grande cape grise, dont on ne voit jamais le visage. Les entrevues durent toujours de longues heures, et toujours en tête à tête. Et devinez comment se fait appeler cet homme ?

— Trémar Mega ? demanda Ionis.

— Tout juste ! exalta Solenn. N'est-ce pas une preuve de la culpabilité du roi ? On peut le pendre ?

— Malheureusement non, soupira Aurianne, levant les yeux au ciel. C'est un soupçon de plus. Rien ne nous prouve que ce que t'a dit ce serviteur soit juste.

— Je ne vois pas pourquoi il m'aurait menti, protesta Solenn.

— Je ne pense pas qu'il t'ait menti. Mais, quand bien même le roi aurait vu Trémar Mega, rien ne prouve, même si nous en sommes, nous, presque sûrs, que c'est lui qui est derrière les agissements de ce mage. »

Solenn allait parler lorsque soudain, de l'autre côté de la salle, des cris de femme se mirent à retentir, alors que la musique venait de s'arrêter. Entouré de plusieurs hommes qui tentaient de le retenir, Chtark, le visage empli de fureur, se tenait face à Lance de Mallen, dont la joue droite saignait. Le roi se leva de son siège, blanc de rage.

« Qui ose ainsi perturber cette fête ? »

En un instant, le silence avait envahi la salle. Lance de Mallen se massait la joue, un étrange sourire sur les lèvres. Les hommes avaient lâché Chtark, dont le regard passait du chevalier au roi. Lance de Mallen prit la parole.

« Votre Altesse, nous avons eu une altercation, le chevalier de Norgall et moi-même. Je ne sais pour quelle raison, il a jugé bon de me frapper. »

Chtark bouillait de rage.

« Est-ce vrai, capitaine ? demanda le roi, d'une voix glaciale.

— Oui, Sire.

— Nous ne sommes pas des barbares, capitaine d'Escalon, et nous ne réglons pas, ici, nos différents de cette manière. Votre attitude n'est pas digne de votre rang, et est une insulte envers moi et mes invités. Gardes ! Emmenez le capitaine au cachot. On n'insulte pas ainsi le roi d'Ervallon. »

Trois gardes en faction devant la porte se détachèrent, et firent signe à Chtark de les rejoindre. Traversant rapidement la salle à travers la foule, Ionis s'approcha de son compagnon, discrètement, alors que celui-ci arrivait non loin de la porte.

« Par tous les dieux, qu'est-ce qui t'a pris, Chtark ? murmura Ionis.

— Lance de Mallen. C'est lui qui a pillé Norgall, tué mes frères et brûlé le village, répondit Chtark dans un souffle.

— Pardon ?

— Il est venu me voir. Il m'a salué, et m'a juste dit qu'il voulait me rassurer, que mes frères n'avaient pas trop souffert, mais par contre qu'ils couraient comme des lapins. »



Le sang de Ionis se glaça dans ses veines. Il jeta un œil au chevalier de Mallen, dont le visage exprimait une satisfaction jubilatoire.

« Je n'ai pas réfléchi, reprit Chtark. Je l'ai frappé au visage. Ça m'a fait un bien fou.

— Regarde-le. Je crois que tu n'aurais pas pu lui faire plus plaisir qu'en agissant comme tu l'as fait.

— Je ne pouvais pas faire autrement. Et, la prochaine fois que je le vois, je le tuerai. »

Les gardes encadrèrent Chtark, et le firent sortir de la salle. Le roi se rassit et, d'un geste de la main, ordonna aux musiciens de recommencer à jouer. La musique reprit, et rapidement la salle fut à nouveau remplie de rires, de bruit de discussions et de plats et de couverts qui s'entrechoquaient. Toujours assise à sa place, Dame Iselde essayait de calmer sa fureur. Ionis s'approcha d'elle.

« Ma Dame, lui dit-il tout bas, Lance de Mallen a provoqué Chtark. Il lui a avoué qu'il avait attaqué Norgall, et qu'il avait tué ses frères.

— Est-ce pour cela que Magreer l'a frappé ? demanda la duchesse d'une voix glaciale.

— Oui, ma Dame.

— Je vais aller m'excuser auprès du roi. Et après, nous rentrons chez Moresso, tous. Va chercher tout le monde.

— Bien, ma Dame. »

La duchesse se leva, lentement. Elle semblait épuisée, et elle tint un instant son ventre avant de se diriger vers le trône, le visage fermé. Elle ignora Lance de Mallen lorsqu'elle passa devant lui, et s'inclina devant le roi. Après lui avoir parlé quelques minutes, elle revint. Sa suite l'attendait au complet, en silence, et la suivit alors qu'elle quittait la salle du trône d'Ervallon, sous le regard amusé de Lance de Mallen. Arrivé dehors, Ionis répéta à ses amis ce que lui avait dit Chtark. Même s'ils soupçonnaient déjà le fidèle vassal de Gondebault, ils ne cachèrent pas leur surprise devant son propre aveu.

« Ce n'est pas ça qui est important, les coupa Iselde d'une voix sèche. Lance de Mallen a voulu me mettre en difficulté, et il a réussi. N'avez-vous pas entendu leurs médisances depuis que

nous sommes à Pémé ? Ici, les gens considèrent Avel den comme une terre de barbares et de rustres, tout juste bons à se battre. Et qu'avons-nous montré ce soir ? Que nous sommes bien des barbares, et qu'en plus nous sommes tellement faibles que nous avons besoin du roi pour venir nous sauver. Nous n'avons vraiment pas besoin de cela.

— Que va faire le roi à son sujet ? demanda Ionis, inquiet.

— J'irai voir le roi demain. Je verrai. »

Le retour chez Maître Moresso se termina dans un silence morose. Chacun était perdu dans ses pensées et, arrivés à la maison du marchand, tous montèrent se coucher rapidement. La journée n'avait décidément pas été bonne.

# LE MARIAGE D'ISELDE

Le lendemain matin, jour du mariage d'Iselde, tous étaient en train de déjeuner en l'absence de la duchesse, lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrit. Chtark apparut, le visage sombre malgré un faible sourire en voyant ses amis attablés. Ionis et Douma se levèrent et allèrent accueillir leur compagnon.

« Comment se fait-il que tu sois revenu ? Le roi t'a libéré ? demanda Ionis.

— Oui. Enfin, on peut dire ça comme ça. La duchesse est intervenue en ma faveur.

— Comment ça ? demanda Aurianne. Je pensais qu'elle dormait encore.

— Non. Elle s'est présentée devant le roi ce matin, s'est excusée à nouveau, puis est venue me chercher pour que je m'excuse moi aussi auprès du roi et... de Lance de Mallen. »

Solenn pouffa, et s'arrêta immédiatement devant le regard noir que lui jeta Chtark.

« J'ai donc demandé au roi de bien vouloir pardonner mon attitude. Lance de Mallen a magnanimement accepté mes excuses, ainsi que le roi. Gondebault a accepté que je sorte des geôles.

— Et Dame Iselde ?

— Elle est furieuse contre moi. Elle m'a... juste dit que mon attitude n'est pas celle qu'elle attendait du capitaine des Chevaliers d'Escalon. Et qu'en agissant ainsi, c'est elle que j'avais humiliée. Elle m'a dit aussi que j'avais réagi exactement comme Mallen l'avait voulu, et que j'avais fragilisé le peu de crédit qu'elle pouvait avoir vis-à-vis des dames et seigneurs présents.

— Aïe, aïe, aïe, résuma Solenn.

— Oui. Elle ne m'a ensuite plus adressé la parole.

— Elle ne va pas te renvoyer au moins ? demanda Douma, inquiet.

— Je ne pense pas. Je n'espère pas. »

Chtark s'assaya, complètement abattu.

« Je ne suis qu'un crétin.

— Tu t'en rends enfin compte ! s'exclama Solenn.

— Solenn, dit Aurianne, ce n'est pas le moment de rire.

— Elle a raison, dit Chtark. J'ai agi sans réfléchir, et par ma bêtise c'est la duchesse que j'ai piégée. Je... je crois que je devrais aller la voir, et lui dire que je me retire de son service.

— Allons bon, dit la guérisseuse. Et tu crois que ça l'aidera plus ? C'est un peu facile de faire une bourde comme ça et de partir ensuite la tête basse. La duchesse a besoin de nous tous. Elle finira par te pardonner, j'en suis sûre. Essaie juste de faire profil bas quelque temps. »

Chtark resta silencieux, les yeux fixant le sol.

« Tu veux manger quelque chose ? lui demanda Ionis. Nous avons à peine commencé à manger. »

Chtark regarda la table. Du pain frais était disposé, avec une grosse motte de beurre, du lard, ainsi qu'un grand plateau de fruits. Il saliva, et sourit faiblement.

« Tu as toujours su me prendre par les sentiments, mon ami. »

La matinée était bien avancée lorsqu'ils finirent leur repas. Les discussions étaient allées bon train, toutes centrées sur Lance de Mallen et Gondebault 1<sup>er</sup>, et le moyen de prouver leur complot contre Avelde. Tous se détendaient devant le feu de cheminée lorsqu'une servante entra, après avoir frappé à la porte.

« Dames Aurianne, Miriya et Solenn, la duchesse vous demande. Immédiatement. »

Les jeunes femmes se levèrent, et la servante les mena rapidement à l'étage, jusqu'à la chambre de la duchesse. Elle frappa à la porte, et la voix de Dame Iselde répondit, plus autoritaire que jamais.

« Entrez ! »

La jeune servante, intimidée, ouvrit la porte.

« Ma Dame, les personnes de votre suite sont là.

— Et bien, fais les entrer, petite sotte !

— Oui, ma Dame ! », répondit la jeune fille, au bord des larmes.

L'intérieur des appartements de la duchesse était méconnaissable.

Des dizaines et des dizaines de robes jonchaient le sol et les différents meubles. Au milieu de ce capharnaüm se trouvait Dame Iselde, en sous-vêtements et entourée de trois servantes. Son ventre nu montrait clairement que sa grossesse était bien avancée. La duchesse semblait au bord des larmes et de la crise de nerf.

« Il me reste deux heures pour trouver une robe digne de ce nom pour mon mariage. Par Odric, aidez-moi ou j'étrangle ces servantes qui ne sont bonnes qu'à piailler et à pleurer ! »

A ces mots, les trois filles se mirent à nouveau à pleurer.

« Pitié, ma Dame, nous faisons de notre mieux ! »

Iselde jeta un regard suppliant à Miriya et Solenn.

« Débarrassez-moi d'elles ou je les embroche ! », dit-elle, presque sérieuse.

Il n'en fallait pas plus : les servantes détalèrent en courant vers le fond de la pièce, redoublant de larmes.

« Aidez-moi maintenant à choisir une robe, ou sinon j'y vais en armure. Mais je doute que mon futur mari apprécie... Solenn, passe-moi cette robe verte, veux-tu ? Miriya, faut-il que je tresse mes cheveux, ou bien dois-je juste les nouer ? »

Pendant plus de deux heures, Iselde essaya un nombre incalculable de robes, se fit coiffer et décoiffer à plusieurs reprises, et mit bijou sur bijou. Elle houspillait ses servantes, qu'elle menaçait de mort si elles ne se dépêchaient pas ou si elles n'arrêtaient pas de pleurer. Mais grâce à la patience d'Aurianne, de Miriya et de Solenn, la duchesse fut enfin satisfaite. Vêtue d'une longue robe blanche, serrée aux hanches d'une large ceinture grise aux armes d'Avelden, ses cheveux châtons tressés et retenus en arrière par la couronne ducale, Iselde était resplendissante. Lorsqu'elle fut prête, tous se rendirent dans la cour où les attendaient depuis quelque temps déjà des chevaux sellés et prêts à partir. Les compagnons de la duchesse avaient tous à nouveau revêtu les vêtements d'apparat

qui leur avaient été prêtés par Maître Moresso. Ainsi habillés, ils donnaient presque l'impression d'être civilisés.

« Où allons-nous, ma Dame ? demanda Douma.

— A la colline d'Adranelle, au nord de la ville. Il y a là-bas un ancien temple d'Odric, qui n'est plus guère fréquenté. Merrat nous y attend. C'est dans le temple que nous nous marierons. »

Tous montèrent sur leurs chevaux et quittèrent la ville. Ils laissèrent les murailles derrière eux, et se dirigèrent vers le nord. Après plus d'une heure, ils arrivèrent en vue de leur destination. Tout en haut de l'une des collines se trouvait une vieille bâtisse en pierre. Ronde et haute de deux étages seulement, elle ressemblait à un poste de garde. La route qui serpentait le long du flanc de la colline n'était pas entretenue : de nombreuses ornières s'étaient formées, et l'herbe envahissait la terre battue. Enfin, ils arrivèrent en face de l'ancien temple. Tout en pierre grise mangée par la mousse, troué d'immenses fenêtres en forme d'ogives, le bâtiment avait sans aucun doute été fastueux, des dizaines d'années auparavant. Les murs étaient sculptés de scènes de montagnes, de tempêtes, de chasses. Sur le fronton de la porte était gravé le symbole d'Odric, une montagne traversée d'un éclair. Devant, deux hommes attendaient. L'un d'eux était Merrat Trahl, qui avait revêtu pour l'occasion une chemise blanche qui lui arrivait à mi-cuisse, sur un pantalon d'un bleu éclatant. Il avait tressé ses cheveux, et arborait un sourire rayonnant. A ses côtés se trouvait un vieil homme, qui semblait ne tenir debout que grâce à la canne à laquelle il s'agrippait. Lorsque Iselde descendit de cheval, il s'approcha d'elle, doucement. Son visage, encadré de longs cheveux blancs, était empli d'émotion. Il s'inclina difficilement devant la duchesse, qui le releva prestement.

« Bonjour, Héléan. Merci une fois encore d'avoir accepté de nous marier ici.

— Merci à vous, duchesse. C'est un grand honneur pour moi de vous marier ici, tant d'années après avoir eu l'honneur d'y marier votre père.

— Je vous présente mes compagnons. Chtark Magreer, capitaine d'Escalon, Aurianne, ma guérisseuse, Ionis, l'apprenti de Maître Trahi, Miriya Lirso, Porteuse de la Bannière d'Idril,

ainsi que Douma, Solenn et Donhull, qui font partie de ma garde. »

Le vieil homme s'inclina de nouveau devant les compagnons d'Iselde.

« C'est un plaisir de vous rencontrer. Et un honneur de rencontrer la Porteuse de la Bannière. Je ne savais pas que l'Oriflamme avait quitté les Champs d'Athinrye.

— Je n'ai la charge de la Bannière que depuis peu, Maître Héléan. Nous n'avons quitté Athinrye que pour venir ici, à Pémé, accompagner la duchesse.

— Suivez-moi, dit le vieil homme. J'ai tout préparé. »

L'intérieur du bâtiment était éclairé par plusieurs braseros qui diffusaient une douce chaleur. Les murs avaient souffert de l'humidité, et la peinture avait à de nombreux endroits été effacée. Néanmoins, la dévotion de l'endroit à Odric était évidente. Les couleurs, grises et jaunes, ainsi que les nombreuses représentations du dieu, ne laissaient la place à aucun doute. Les quelques rayons du soleil de cette journée d'hiver passaient à travers les grandes fenêtres, ornées de vitraux. Deux sièges de velours rouge avaient été installés au centre de l'unique pièce qui formait le rez-de-chaussée, sous un dais très ancien aux armes d'Avelden. Héléan fit signe à la duchesse et à Merrat de s'asseoir, tandis que leurs compagnons prenaient place sur les quelques chaises disposées en face de l'estrade. Iselde, le ventre rebondit, avait le visage radieux. La main dans celle de Merrat Trahl, elle regardait tour à tour les murs de l'ancien temple, ses compagnons et Maître Héléan. Quand tout le monde fut prêt, le vieil homme se racla la gorge.

« De longues, très longues années ont passé depuis que j'ai marié, ici même, le duc Harken et Dame Brunehilde. Je m'en souviens néanmoins comme si c'était hier. La duchesse était, comme vous Dame Iselde aujourd'hui, enceinte. Son visage rayonnait comme le vôtre rayonne. C'était une journée de printemps. Il n'y avait que très peu de monde à leurs côtés. Je me souviens aussi du capitaine d'Avelden, le jeune frère du duc, et du maître d'armes du duc, un homme dans la force de l'âge, bâti comme un ours. »

Chtark sursauta sur son fauteuil à l'évocation de son grand-père. Il regarda Dame Iselde, qui était complètement absorbée par le discours du vieil homme.

« Plusieurs soldats avaient été postés autour du Temple. Ils devaient nous prévenir de tout mouvement du duc de Fahaut. L'atmosphère était électrique. Un mélange de peur, d'excitation, et de tellement d'amour. Je savais que Pémé bruissait des dernières rumeurs, je savais que le vieux duc de Fahaut était furieux. Mais j'avais accepté de marier Brunehilde. Et quand bien même j'aurais su ce que cela allait engendrer, je n'aurais pas changé d'avis. Je revois encore leurs visages, jeunes et heureux, débordant d'amour, d'espoir, de la fougue de leur jeunesse. Tant d'années ont passé... La mort de Brunehilde, si abrupte, nous est parvenue longtemps après qu'elle eut été enterrée, là-bas, en Aveld. La mort du vieux duc Jehan il y a trois années, puis celle du duc Hughes ont signé la fin d'une époque. Et je vous vois aujourd'hui tous les deux, face à nous tous, à nouveau rayonnants de bonheur et d'amour. Alors je dis ceci : malgré les guerres, malgré les haines, malgré les folies des hommes, l'amour existe, il doit guider nos pas, et nous aider à porter nos rêves plus haut. Plus haut que la guerre, plus haut que l'orgueil. Vos parents, duchesse, étaient l'image de cela. Et vous l'êtes aussi. C'est pourquoi je suis fier, et heureux, d'être là en ce jour pour célébrer votre mariage. En ce jour où Avelden traverse une nouvelle tempête, en ce jour où ceux que nous avons aimés ne sont plus que souvenirs, prenons enfin le temps de nous reposer, de ne plus regarder que le passé. En ce jour, nous sommes tous ici présents pour unir deux personnes qui s'aiment, sous le regard d'Odric. Duchesse Iselde Harken, fille du duc Hughes Harken fils de Kérguen Harken et de Dame Brunehilde de Fahaut, fille de Jehan de Fahaut, et Maître Merrat Trahl, fils de Léan Trahi et de Evonne de Pélonde, puisse Odric bénir votre union. Soyez heureux, soyez fiers, et portez haut le souvenir de nos ancêtres. Soyez justes dans l'exercice de vos fonctions et dans vos devoirs. Soyez honnêtes envers vos compagnons. Aimez-vous, au-delà des tempêtes qui s'annoncent, et partagez cet amour avec vos enfants qui viendront, avec vos compagnons, avec vos sujets. Iselde Harken,



Merrat Trahl, soyez unis, pour toujours. Qu'Odric vous bénisse. ».

Iselde, manifestement émue, laissa Merrat porter sa main à ses lèvres, et la baiser doucement.

« Merci, Héléan. Nos ferons de notre mieux, je vous le promets. A compter de ce jour, Merrat Trahl, mon mari, sera seigneur duc d'Avelden. Je vous demande, à tous, de lui obéir et de le servir comme vous m'obéissez et me servez. »

A ces mots, un à un, les compagnons d'Iselde s'avancèrent et s'inclinèrent devant le mage. Après lui avoir tous juré obéissance, ils suivirent le duc et la duchesse d'Avelden qui se levèrent, et sortirent de l'ancien temple d'Odric. Dehors, face à eux, s'étendait l'immense plaine de Fahaut, avec, à leur droite, la cité de Pémé, au pied de laquelle venait s'échouer l'océan. Sur les différentes routes qui menaient à l'ancienne capitale d'Ervallon, des charrettes avançaient, tirées par des bœufs ou par des ânes, amenant des vivres, du bois, des tissus, et toutes les marchandises nécessaires à la vie de l'immense cité.

« Ma Dame ? demanda Solenn.

— Oui ?

— Votre mère était... la fille de l'ancien duc de Fahaut ?

— Oui. Brunehilde de Fahaut, la fille cadette du duc Jéhan. Elle était promise au prince héritier de Ponée. Son père ne lui a jamais pardonné de s'être enfuie avec le mien. Ils se sont mariés ici alors qu'elle était enceinte de moi, avant de partir en Avelden. Le duc Jéhan l'a reniée, et n'a, je crois, plus jamais prononcé son nom. L'inimitié entre les duchés d'Avelden et de Fahaut date de cette époque. Jamais ils n'ont pardonné à ma mère et à mon père.

— Et le roi est donc votre cousin ?

— En effet. Et comme il est le dernier de la famille des Fahaut, je suis, en théorie du moins, l'héritière du trône et du duché de Fahaut, s'il venait à mourir. Ce qui est une raison de plus pour me détester. Mais je ne veux pas du trône d'Ervallon. Je crois vraiment que, même si nous traversons une époque difficile, personne n'a la légitimité nécessaire pour prétendre à la couronne. Pas plus moi que Gondebault. »

Ils restèrent plusieurs heures en haut de la colline d'Adranelle, à admirer la vue et profiter de ces instants de repos. Et puis, inévitablement, les discussions revinrent sur les préoccupations du moment. Le roi allait-il honorer sa promesse et défendre Avelde ? Était-il, comme tout le laissait supposer, l'instigateur des malheurs qui s'étaient abattus sur les terres de la famille Harken ? Et que signifiait la présence de Newenn de Clamden à ses côtés ? La journée se termina sur ces questions sans réponses, à la lumière du soleil qui se couchait sur l'océan, illuminant de mille feux la cité royale.

Le lendemain matin, ils se rendirent à nouveau au palais de Pémé. Le roi avait envoyé des messagers aux ducs et duchesses d'Ervalon, leur demandant de le rejoindre pour le premier Conseil de son règne. Tous se retrouvèrent dans la petite salle adjacente à la salle du trône. Le fauteuil de Fahaut avait été enlevé, et le siège du roi avait été installé de manière à présider la table où se tenaient les puissants du royaume. Autour de la pièce, sur des bancs prévus à cet effet, les suites de chacun étaient installées, conseillers, courtisans et gardes mélangés. Lance de Mallen et Newenn de Clamden étaient placés aux côtés du roi.

« Chers sujets, commença celui-ci, quand tout le monde fut assis. Vous n'êtes pas sans savoir que le royaume fait face à un grave danger. Les Tribus ont à nouveau envahi nos terres. Elles ont attaqué par l'est, traversant Avelde et rasant sa capitale, Avelde. La duchesse Harken est venue ici nous demander notre aide. Nous ne pouvons pas, bien sûr, la lui refuser, de même que nous ne pouvons laisser sur nos terres une menace qui risque d'emporter chacun de nos duchés. Aussi ai-je pris la décision suivante : j'ordonne que chaque duché lève une armée de mille hommes. J'ordonne que ces soldats soient prêts pour la fin de l'hiver, et que tous se rejoignent à la frontière entre Lahémone et Avelde. L'armée ainsi réunie, la première sous l'étendard d'Ervalon depuis des siècles, sera sous mon commandement et sous le commandement de Lance de Mallen, que je nomme pour l'occasion Maréchal d'Ervalon. Selon les dires de la duchesse Harken, les troupes ennemies sont au nombre de deux ou trois mille. Nous serons cinq mille. Forts du surnombre et de nos

capacités, je ne doute pas que nous écraserons l'armée des Tribus. Chaque duché devra bien sûr subvenir à ses propres besoins. Amenez armes et armures, ainsi que de la nourriture et suffisamment d'or pour payer vos hommes. Y a-t-il des questions ? »

Iselde se leva, et prit la parole.

« Majesté, je ne peux malheureusement vous promettre de disposer d'autant de soldats. Mes cités ont toutes été prises par la trahison, et la garde d'Avelden a terriblement souffert du siège de ma capitale. Je ne pourrai fournir au mieux que trois cents ou quatre cents hommes.

— Et bien, vous ne nous aidez pas, Dame Iselde. Soit. Je compte sur Pont et sur mes propres terres pour essayer d'arriver tout de même à cinq mille hommes. Aurez-vous suffisamment d'armes et d'armures ou faut-il là aussi vous aider ? »

La duchesse Harken paraissait difficilement maîtriser son agacement.

« Majesté, je devrais, sur ce point, pouvoir répondre aux besoins de mes hommes.

— Voilà une bonne nouvelle. Ombrejoie, Lahémone, Pont, avez-vous des précisions à apporter ? »

Les ducs et duchesses secouèrent la tête et le roi se tourna vers Lance de Mallen.

« Maréchal ? Quelque chose à ajouter ?

— Oui, Sire, si vous le permettez. Duchesse Harken, selon les dernières informations que vous nous avez transmises, l'armée ennemie camperait non loin de votre ancienne capitale, est-ce bien cela ?

— Oui... Maréchal. Dès mon retour en Avelden, j'enverrai des éclaireurs vérifier qu'elle s'y trouve toujours. En hiver, les conditions sont rudes sur mes terres. Je pense que l'armée des Tribus n'aura pas bougé, et qu'elle attend le printemps pour quitter la plaine d'Aveld. Je vous enverrai des messagers dès que je m'en serai assurée.

— Une bonne chose. Par ailleurs, de quelles troupes disposent les Tribus ? Avez-vous vu nombre d'archers, de cavaliers ?

— Très peu de cavaliers, deux cents, trois cents, guère plus. Les archers sont plus nombreux, mais le gros de l'armée est composé d'hommes d'armes. Si nous disposons de suffisamment de chevaux, nous pouvons facilement les harceler et les mener là où nous le voulons, tout en évitant un maximum de pertes. Il nous faudra être attentifs aux...

— Merci, duchesse, la culpa Gondebault. Le Maréchal sait ce qu'il a à faire.

— Sire, j'insiste, les soldats ennemis sont nombreux, et puissamment armés. De plus, malgré leur manque de chevaux, ils sont rapides, et courent bien plus vite que ce à quoi on pourrait s'attendre.

— Nous définirons la stratégie à adopter en temps et en heure. Essayez néanmoins, tous, de faire en sorte qu'un sixième de votre armée soit montée. Une plus grande manœuvrabilité nous sera utile. Avant que je ne passe à la suite, l'un de vous a-t-il quelque chose à ajouter ? »

Devant le silence de ses vassaux, le roi changea de sujet, et la fin de la journée se passa entre la mise en place de nouveaux impôts et la nomination de nombreux émissaires du roi, chargés de récolter les impôts, recenser les populations des cités, refaire les tracés des frontières, et bien d'autres problèmes encore. La soirée se termina par de nouvelles festivités en l'honneur du roi, où la duchesse Harken et sa suite ne firent qu'une brève apparition avant de retourner où ils logeaient, chez Maître Moresso.

# LA TOUR D'YSLOR

Tous profitèrent des jours qui suivirent pour se reposer.

Dame Iselde était à bout de force. Sa grossesse semblait l'épuiser chaque jour un peu plus, et Maître Merrat, maintenant duc, passait la plus grande partie de ses journées au chevet de son épouse. Aurianne apportait matin et soir des remèdes à la duchesse, tisanes, onguents, décoctions, dans l'espoir de l'aider à dormir un peu mieux et de soulager ses douleurs.

Après des jours entiers de fête, Pémé semblait maintenant se réveiller. Les fanions avaient été enlevés des portes et des fenêtres, les troubadours avaient disparu des places et des carrefours, et les rues semblaient moins bondées qu'auparavant. Profitant des services offerts par une si grande ville, Douma, Chtark et Miriya étaient allés faire ajuster et réparer leurs armures endommagées par les combats, et faire affûter les lames de leurs épées. Donhull, étouffant dans une telle marée humaine, partait du matin jusqu'au soir, parcourait les collines et les bois environnants. Souvent, Aurianne l'accompagnait, et ils revenaient le soir, ensemble, les besaces pleines d'herbes et de racines. A plusieurs reprises, Solenn sous-entendit, en souriant, que tous les deux passaient beaucoup de temps ensemble. Immanquablement, Donhull rougissait et partait, prétextant mille et une choses, tandis qu'Aurianne faisait mine de ne pas comprendre. Une après-midi, alors qu'ils recherchaient des mousses près des rivières non loin de la cité, Donhull s'arrêta soudain.

« Qu'y a-t-il, Donhull ? Tu as trouvé quelque chose ?

— Non. Je... il faut que je te parle.

— Il y a un problème ? demanda Aurianne, inquiète.

— Oui. Enfin, non. Ce n'est pas un problème. »

La jeune fille se mit à rougir doucement sous le regard de Donhull. Le jeune chasseur se racla la gorge, hésita, puis lança, d'une traite :

« Aurianne, je ne sais pas parler comme Douma ou comme Ionis. Tu es belle. Belle comme le jour qui se lève, belle comme la montagne au matin, belle comme le crépuscule quand il tombe et que le brouillard se lève. Je n'arrête pas de penser à toi, tout le temps, je te vois, partout. Je n'arrive même plus à chasser convenablement, et le moindre lapin me file entre les doigts alors que j'ai le nez en l'air, trop occupé à penser à toi. Je n'ai rien à t'offrir, même pas un toit, mais sache que si tu veux de moi, je suis prêt à tout pour te plaire. »

Aurianne rougit de plus belle, et fixa un point, au loin, pour éviter de regarder le jeune homme en face d'elle.

« Aurianne, tu ne dis rien ? Je suis désolé, je ne voulais pas t'offenser.

— Il n'y a pas d'offense, Donhull, au contraire. »

Donhull s'approcha de la jeune femme, et lui prit les mains entre les siennes.

« Est-ce que je peux t'embrasser ? demanda-t-il, doucement à son oreille.

— Donhull, j'attendais cela depuis longtemps. »

Le jeune chasseur approcha ses lèvres de celles d'Aurianne. Il frissonna au contact de la jeune femme lorsqu'il la prit dans ses bras. Il sentit sa peau douce et chaude lorsqu'il fit tomber sa robe à terre, et continuait à l'embrasser alors qu'ensemble, ils s'allongeaient au bord de la rivière, enlacés. Lorsqu'ils revinrent le soir à Pémé, il fut évident pour tout le monde que, malgré leurs dénégations, les deux jeunes gens s'étaient enfin avoués leur attirance.

Les jours passaient. L'état de la duchesse se stabilisa enfin, et elle commença à nouveau à prendre ses repas avec ses compagnons. Elle avait envoyé plusieurs messagers vers les Champs d'Athinrye, demandant à Gvald, le capitaine d'Avelden, de recruter le plus de soldats possibles en vue des batailles à venir. Dans Pémé, déjà, les premiers campements avaient été installés. Des soldats arrivaient tous les jours des villes voisines, envoyés par les différents seigneurs de Fahaut à la demande de leur suzerain. Chtark, Douma, Solenn et Miriya allaient souvent traîner près du campement de l'armée. Ils avaient pu constater que les soldats étaient bien mieux équipés que les hommes

d'Avelden. Tous avaient une armure en cuir, parfois même cloutée, et étaient immanquablement équipés d'une, voire de deux armes, ainsi que d'un bouclier. Le soir, alors qu'ils se rendaient dans les tavernes de la cité après les entraînements de la journée, Miriya, Chtark, Solenn et Douma eurent l'occasion de parler avec eux, et même de se mesurer à eux lors de duels amicaux. Les paris allaient bon train, et animaient bien souvent les soirées dans les salles surchauffées et empuanties d'odeurs de sueur et de bière. Chtark, qui était parmi les meilleurs combattants de la duchesse Harken, put constater que la majorité des soldats de Fahaut étaient bien au-delà du niveau de la garde d'Avelden. Plus expérimentés et mieux équipés, Chtark devait régulièrement faire preuve de tout son talent pour gagner les duels qu'il provoquait. Rapidement, il se fit néanmoins une réputation dans les tavernes, et au bout de plusieurs jours, plus personne ne voulait se mesurer à lui, au grand désespoir de Douma et de Solenn qui avaient, grâce aux paris, amassé chacun un pécule conséquent. Ionis, de son côté, avait passé la majeure partie de son temps à se promener dans la cité, malgré les recommandations de ses amis. Quand enfin son maître quitta le chevet de sa femme, les deux hommes recommencèrent à passer de nombreuses heures ensemble, enfermés dans une pièce ou partis dans les collines loin de la cité. Chaque soir, Ionis semblait épuisé, mais heureux. Au vu des quelques compliments que pouvait lui adresser le duc Merrat, le jeune mage savait qu'il apprenait toujours aussi vite. Parfois même trop, au goût de son maître.

Un matin, alors qu'ils devaient étudier dans l'un des bureaux de la maison de Maître Moresso, le duc Merrat apparut, son manteau sur les épaules.

« Ionis. Prends ton manteau et suis-moi.

— Maître ? Je croyais que nous devions étudier aujourd'hui.

— Le programme a changé. Viens. »

Surpris, Ionis courut dans sa chambre et prit son manteau, qu'il enfila par-dessus son pantalon et sa chemise marron. Il redescendit quatre à quatre les marches de l'escalier, et arriva dans l'entrée où le duc Merrat l'attendait.

« Où allons-nous ?

— A Yslor, jeune apprenti. Je t’emmène voir Maître Valodel. Il a demandé à te voir.

— Me voir moi ? Qu’est-ce que cela signifie ?

— Ne t’en fais pas. L’Archimage rencontre tous les novices.

— Où se trouve Yslor ? Nous partons pour longtemps ?

— Yslor est très loin d’ici, dans un endroit qui doit rester secret.

— Mais... nous ne pouvons pas partir comme ça. Il faut prévenir la duchesse et les autres, et...

— Ne t’en fais pas, le coupa Merrat. Nous serons revenus ce soir.

— Comment est-ce possible ?

— Ionis. Si tu arrêtais de poser tout le temps des questions, nous serions déjà arrivés. Suis-moi, et toutes tes interrogations auront leur réponse. »

Ionis rougit légèrement, agrafa son manteau, et mit la capuche sur sa tête. Dehors, il pleuvait à verse. Le duc et son apprenti traversèrent la ville, passèrent plusieurs quartiers, parcourant les places et les rues sans fin de Pémé. Malgré la pluie battante, l’immense cité grouillait toujours de vie. Les passants couraient vers les tavernes bondées, les femmes et servantes se réfugiaient sous les étals des marchés, les enfants couraient et hurlaient, se jetant les uns les autres dans d’immenses flaques d’eau. Enfin, les vêtements trempés, Maître Merrat s’arrêta devant la porte en bois sculptée d’une immense maison de pierre rouge. Haute de trois étages, la bâtisse semblait très ancienne. Les fenêtres, presque aussi hautes qu’un homme, étaient faites en verre coloré, empêchant ainsi de voir à l’intérieur. Juste au-dessus de la porte d’entrée, au second étage, une autre fenêtre, attirait le regard, complètement ronde et large de plus de deux mètres.

« Nous voici arrivés, dit Merrat, en frappant. C’est ici que vit Zulan le Jeune. »

Quelques instants plus tard, un homme d’une quarantaine d’années ouvrit la porte. Avenant, vêtu d’une longue robe rouge, il avait les cheveux grisonnants. Il sourit en voyant Merrat, et, se rendant soudainement compte du déluge à l’extérieur, s’exclama :



« Par tous les dieux, quel temps ! Entrez vite ! ».

Le duc et Ionis s'exécutèrent sans se faire prier. L'entrée de la maison était une grande pièce peinte de rouge et de vert, sur laquelle donnaient plusieurs portes.

« Merrat, je suis heureux de te voir. Cela fait combien de temps que tu n'es pas venu à Pémé ?

— Zulan, je te présente Ionis, mon apprenti, dit Merrat, ignorant la question. Ionis, voici Zulan le Jeune, mage d'Yslor, dont la mission est de garder l'accès du portail de Pémé.

— Le portail de Pémé ? demanda Ionis. Qu'est-ce ?

— La magie du Voyage dont je t'ai parlé. Nous allons emprunter cette porte pour nous rendre à Yslor.

— Suivez-moi, dit Zulan. »

Ionis, impressionné de rencontrer un nouveau mage, détaillait Zulan. Hormis le fait qu'il vive dans cette maison, dont l'architecture était quelque peu étrange, l'homme n'avait rien de... différent. Aucun signe de cette folie dont les légendes accusaient les sorciers, aucune apparence maléfique, aucun symptôme d'une maladie quelconque. Après Merrat, qui avait toujours plus ressemblé à un seigneur qu'à autre chose, Zulan avait lui aussi l'air de tout, sauf d'un mage. Ionis sourit intérieurement. Il se sentait ici presque comme chez lui. Sans devoir faire attention à ce qu'il disait, sans craindre d'effrayer l'un de ses compagnons par un mot à double sens, sans avoir peur d'éveiller en quiconque la peur ancestrale de la magie. Ces hommes maniaient l'art mystique bien mieux que lui, ils avaient tout à lui apprendre et, par-dessus tout, ne le rejetaient pas. Le jeune homme avait attendu cela toute sa vie.

Zulan fit passer ses invités par l'une des portes, qui donnait sur une immense bibliothèque, puis les fit pénétrer dans un bureau. Il s'approcha de l'un des murs, prononça doucement quelques mots, et une porte apparut, faisant sursauter Ionis. En bois noir, elle était sculptée du sigle d'Yslor, un soleil stylisé représenté par un cercle, entouré de huit petits triangles. Zulan s'approcha de la porte et l'ouvrit, puis fit signe à Merrat et Ionis de le suivre. L'ouverture donnait sur un escalier étroit et abrupt, qui s'enfonçait sous terre. Zulan murmura quelques mots, et des dizaines de torches s'allumèrent en un instant le long du mur

qui descendait. Le cœur de Ionis battait à tout rompre, mélange d'excitation et d'impatience. Il allait voir Yslor, la tour des mages d'Ergalon ! Et il allait rencontrer l'Archimage en personne ! Jamais il n'aurait pu imaginer cela, ne serait-ce que quelques mois auparavant, alors qu'il fuyait Norgall, les médisances, les craintes et les suspicions de ses habitants. Au fur et à mesure que les trois mages descendaient les marches de l'escalier, l'air se rafraîchissait, et devenait plus humide. Enfin, ils débouchèrent dans une petite salle carrée, dont le sol et les murs étaient en pierre. Au fond, une porte en bois, identique à celle apparue magiquement dans le bureau, leur faisait face. Contrairement à la première, Ionis sentait des ondes de magie rayonner. Il ferma les yeux un instant, essayant de comprendre ce qui pouvait générer ces ondes. Il laissa son esprit flotter, tentant d'oublier son corps. Il sentait la magie irradier, dessiner des schémas complexes autour de la porte. Puis il comprit. Une sorte de filet de protection entourait la porte, en interdisant l'accès à quiconque n'en maîtrisait pas la clef. Ionis rouvrit les yeux. Zulan et Merrat le fixaient, attentifs.

« Alors ? demanda Merrat.

— Un sortilège de protection, je crois, dit Ionis. Il protège la porte, contre l'utilisation de la force bien sûr, mais aussi contre l'utilisation de la magie. Je ne comprends pas bien comment il peut fonctionner. C'est un peu comme s'il fallait une sorte de clé ou de code magique pour l'ouvrir.

— Bravo, dit Zulan. C'est exactement cela. »

Merrat sourit, manifestement satisfait de la réponse de son élève.

« Une seule personne connaît l'enchantement pour ouvrir cette porte. Le secret est gardé, et transmis, au fur et à mesure que passent ceux qui ont la responsabilité de protéger cet endroit.

— Toutes les portes menant à des pierres de voyage sont gardées ainsi ?

— Non. Seules les plus importantes le sont. Celle de Pémé est essentielle, car les pierres sont très puissantes ici. Elles permettent d'aller presque n'importe où en Ergalon, et même

dans certains lieux en dehors du royaume. Et ceci sans même connaître la position des pierres d'arrivées.

— Comment ça ? demanda Ionis.

— Pour utiliser les pierres et passer d'une porte à une autre, dit Merrat pendant que Zulan commençait à enlever les protections magiques autour de la porte, il faut les activer d'une part, mais aussi connaître l'endroit où tu veux aller. Passer d'une porte à une autre, sans connaître la destination, peut être très dangereux. Tu peux te tromper de porte ou, pire, rester à jamais dans le vide entre les portes. Mais la magie de certaines d'entre elles semble être plus fortes. Les routes sont mieux tracées, et l'on peut suivre des chemins que l'on ne connaît pas, sans risque de se perdre. Cette porte-ci est l'une d'elles.

— Qui a bâti ces portes ? Les mages d'Yslor ?

— Non, répondit Merrat en souriant. Les portes étaient là bien avant que le Cercle d'Yslor ne soit fondé. On dit qu'elles auraient été construites par les plus puissants mages d'Atremont, il y a bien des siècles de cela. Plus personne ne serait capable d'en recréer de nos jours. »

Ionis sentit soudain comme un vide dans la pièce. Il ferma à nouveau les yeux. La magie avait quasiment disparu. Il la sentait juste, faiblement, irradier de la porte. Il savait que celle-ci pouvait désormais être ouverte sans crainte.

« Le passage est libre, dit Zulan.

— Merci. »

Merrat ouvrit la porte. Il salua Zulan, puis fit signe à Ionis d'entrer. Derrière se trouvait une autre pièce, grande comme trois ou quatre fois la précédente. Les murs étaient gravés de nombreuses figures, des lignes, des courbes, qui se rejoignaient, se croisaient, se recroisaient. Le sol était en roche brute, inégal, parcouru de trous et de bosses. Et enfin, au centre de la pièce, se tenaient trois pierres dressées, hautes de deux mètres. Chacune était couverte de sortes de hiéroglyphes que Ionis ne reconnaissait pas. Lorsque Merrat s'approcha d'elles, elles commencèrent à luire d'une étrange lumière bleutée, qui éclaira toute la pièce.

« Elles réagissent aux pierres de voyages que tu m'as apportées, dit Merrat, s'approchant des menhirs jusqu'à toucher le premier.

De son doigt, le mage parcourait les hiéroglyphes, pensif.

« Sens-tu l'immense magie qui est ici ? »

Ionis hocha la tête. Il n'avait même pas besoin de se concentrer pour ressentir les ondes puissantes qui jaillissaient des pierres, en même temps qu'une autre, plus faible, qui venait de Merrat. Les pierres de voyage, sans doute.

« La Grande Guerre a provoqué d'innombrables morts. Mais elle a eu d'autres effets néfastes. Tant de connaissances ont été perdues... Certains mages d'Atremont avaient atteint une maîtrise de la magie impensable de nos jours. Tant de choses perdues... Rien que ces portes sont un prodige. Approche-toi de moi. Je vais ouvrir le passage. »

Ionis obéit, alors que Merrat sortait les trois petites pierres bleues de sa besace. Les pierres, comme leurs grandes sœurs, brillaient d'une lumière bleutée. Merrat se positionna au centre des menhirs, puis fit signe à Ionis de s'approcher de lui. Il leva les petites pierres au niveau de sa poitrine, puis commença à prononcer les paroles qui ouvriraient les portes. Ionis sentait les ondes de magie tourner, plus vite, toujours plus vite, alors que le duc continuait à psalmodier. Le jeune mage ferma les yeux, essayant de comprendre comment les menhirs pouvaient fonctionner, et répondre à la magie des pierres bleues. Il sentait que Merrat y puisait une certaine forme de magie, qu'il canalisait ensuite vers les menhirs. Ionis grava les incantations du duc dans sa mémoire. Même si Merrat semblait dire que les portails ne pouvaient s'ouvrir qu'avec les pierres, rien n'empêchait Ionis d'essayer sans. Soudain, le jeune homme se sentit violemment propulsé en avant. Paniqué, il ouvrit les yeux. Tout autour de lui était noir. Sans impression de mouvement, il se sentait cependant ballotté, de droite à gauche, de haut en bas, tournoyant à une vitesse incroyable. Il sentait son estomac se tordre sous l'effet de la sensation, et la nausée monter. Il serra les poings et la mâchoire.

« Ne vomis pas sur le duc ! Ne vomis pas sur le duc ! se répétait-il, alors que chaque seconde le rendait plus malade que la précédente.

Puis, aussi violemment que cela avait commencé, toute impression de mouvement s'arrêta enfin. Ionis s'effondra à quatre pattes sur la terre ferme, et rendit tout ce qu'il put. A ses côtés, Merrat attendait patiemment, ne semblant lui pas du tout incommodé.

« Tu verras, on finit par s'y faire. Même si les premières fois sont toujours très désagréables. »

Ionis, honteux de n'avoir pu se contrôler, s'essuya la bouche du revers de sa manche, et se releva maladroitement. L'estomac vide il était encore étourdi, et il avait l'impression d'avoir les jambes en coton.

« Bienvenue à Yslor. », dit Merrat, toujours en souriant.

Ionis regarda autour de lui, et oublia un instant sa nausée. Ils étaient sur les hauteurs d'une petite colline, au centre d'un nouveau cercle de menhirs. En face d'eux, sur une autre colline un peu plus élevée, se tenait une tour, haute de sept ou huit étages. A son pied, une vingtaine de maisons s'épalaient sur les flancs de la colline où s'étirait, en contrebas, une large rivière. Tout autour d'eux, une immense forêt semblait les encercler.

« Où sommes-nous ? demanda Ionis. Sommes-nous toujours en Ervalon ?

— Oui. Mais je ne peux pas t'en dire plus. La localisation d'Yslor doit rester secrète. La forêt autour de nous protège les mages de nombreuses visites indésirables. Et nous cache aussi de bien des regards. »

Ionis regarda à nouveau autour de lui. Si ce n'était le cercle de pierres, il aurait pu se croire près de n'importe quel village protégé, même s'il manquait une palissade de bois, et même si la tour était un peu haute pour un si petit nombre de maisons. Rien ne semblait indiquer l'importance de cet endroit.

« Suis-moi, dit Merrat. Notre arrivée a été annoncée, et nous sommes attendus. »

Sans un mot, Ionis suivit son maître, et descendit la colline en direction du village. Lui aussi ressemblait à de nombreux villages que le jeune mage avait pu traverser. Des paysans s'en

allaient et revenaient des champs, bêtes à la main, occupés à retourner la terre en prévision des premières semailles à venir, pendant que quelques enfants jouaient çà et là. Une seule taverne, que la pancarte annonçait comme « Le Refuge d'Yslor », animait le village. A chaque rencontre, les passants s'inclinaient respectueusement devant Merrat et son jeune apprenti. Le duc était manifestement connu dans cet endroit. Les deux hommes arrivèrent finalement devant la tour. L'entrée était gardée par une imposante porte en bronze, devant laquelle attendait un homme, revêtu d'une grande robe grise. Merrat s'approcha de lui, et le salua.

« Je te salue, Elchor. Merci de nous accueillir.

— Bienvenue, Mage Merrat. Maître Valodel vous attend. Est-ce votre apprenti ?

— Oui. Ionis Torde, du village de Norgall.

— Bienvenue, jeune apprenti. Je suis Elchor, serviteur de Maître Valodel, l'Archimage d'Yslor. Suivez-moi je vous prie. »

L'homme se retourna, et les fit pénétrer dans l'imposante tour. L'intérieur était richement décoré, de nombreuses tentures et de nombreux tapis réchauffant les murs de pierre. Plusieurs personnes parcouraient les couloirs, portant des plateaux, des coffres simplement nettoyant les escaliers et les sols de la tour. Tous s'arrêtaient de travailler et s'inclinaient devant le passage d'Elchor et de ses invités. Après avoir longé plusieurs couloirs, le serviteur de l'Archimage s'arrêta devant une lourde porte en bois, au-dessus de laquelle avait été gravé le sigle d'Yslor. Il frappa et, quelques secondes plus tard, la voix autoritaire d'un homme répondit.

« Entrez ! »

Elchor ouvrit la porte, entra dans la pièce, suivi de Merrat et de Ionis. Assis derrière son bureau, se trouvait Maître Valodel, l'Archimage d'Yslor. L'homme tourna la tête et, voyant Merrat, sourit et se leva pour l'accueillir.

« Merrat ! Je suis heureux de te revoir ! »

A la surprise de Ionis, le duc d'Avelden s'agenouilla devant Valodel, et attendit que celui-ci lui demande de se relever.

« Archimage, permettez-moi de vous présenter Ionis Torde, mon apprenti. »

Ionis, mal à l'aise et ne sachant comment se comporter, décida d'imiter le duc. Il mit un genou à terre, et attendit un signe de l'Archimage avant de se relever.

« Sois le bienvenu ici, Ionis. Mais asseyez-vous. Je nous ai fait préparer un thé bien chaud. »

Valodel abandonna son bureau et s'installa dans un large fauteuil, près de la cheminée qui crépitait d'un bon feu. Merrat et Ionis prirent place à leur tour. Valodel était habillé d'une grande tunique bleue resserrée à la taille par une ceinture en or, qu'il portait par-dessus un pantalon marron et des chausses de cuir de la même couleur. Ses cheveux et sa barbe étaient châains, et ses yeux d'un bleu perçant. Il resta songeur quelques instants avant de reprendre.

« Comme te l'a certainement dit le Mage Merrat, il est de tradition, dans notre ordre, que l'Archimage accueille chaque novice lors de son intronisation. Ton cas est un peu à part, Ionis. Merrat m'a parlé de tes aptitudes. Il m'a dit que tu savais déjà manier le feu, et que tu avais aussi une certaine habilité à manier les esprits et endormir les gens. Est-ce bien cela ?

— Oui... heu... Maître, répondit Ionis, hésitant entre la gêne et la fierté.

— Montre-moi ce que tu sais faire.

— Pardon ?

— Utilise la magie du feu. Essaie d'envoyer du feu vers la porte, ou n'importe où.

— Mais je vais...

— Ne crains rien. Ecoute juste ce que je te dis.

— Bien, Maître. »

Ionis se leva, fronça les sourcils, et commença à psalmodier tout en dessinant des formes complexes dans l'air, avec ses mains. Au bout de quelques secondes, une faible lueur orange entourait ses doigts, qu'il projeta en direction de la porte. Un éclair de feu de la taille d'une lance en jaillit. Alors que l'éclair allait se fracasser sur le bois, Valodel fit un geste de la main, et il disparut soudain, Ionis ouvrit la bouche de surprise.

« Que... que s'est-il passé ?

— Simple annulation. Je vois que Merrat n'avait pas surestimé tes dons. Il n'est pas courant de pouvoir utiliser le feu

de cette manière, en ayant appris si peu. Assied-toi. D'où viens-tu ?

— De Norgall, Maître, un village dans les contreforts des Montagnes Interdites.

— Tes parents vivent toujours là-bas ? Ont-ils eux aussi des dons ?

— Je ne connais pas mes parents, Maître. J'ai été trouvé près du village alors que j'étais nourrisson. C'est l'herboriste de Norgall qui m'a recueilli et qui m'a élevé, comme son fils. Il est mort, peu de temps avant que je ne décide de quitter le village avec mon ami Chtark.

— Pourquoi es-tu parti ?

— Mon père étant mort, je n'avais plus rien à faire là-bas, dit Ionis, mal à l'aise.

— Ils avaient peur de toi ? »

Ionis baissa la tête, puis se mit à regarder le feu. Ses yeux, perdus dans les flammes, voyaient encore les visages méfiants de ceux qu'il avait côtoyés durant toute sa jeunesse et qui, à la mort de son père, lui avaient alors tourné le dos.

« Ils m'appelaient Ionis l'étrange, ou Ionis le maudit. Je ne partageais pas leurs jeux, ni leurs envies. Je sentais, déjà petit, que quelque chose me différenciait. Puis, un jour, je devais avoir une dizaine d'années, j'ai blessé par inadvertance l'un des compagnons de mon père, qui travaillait avec lui dans son échoppe. Il m'avait menacé parce que j'avais fait tomber un flacon. Je ne sais pas comment j'ai fait, mais, alors qu'il allait me frapper, une flamme de feu est sortie la paume de ma main et l'a atteint en pleine poitrine. Je crois qu'il a eu plus peur que mal, mais il est tombé, et s'est coupé à de nombreux endroits. Mon père lui a donné beaucoup d'argent pour qu'il ne révèle la vérité à personne. Les gens de Norgall sont comme partout, ils n'aiment pas les mages, ni la magie. Ils en font la cause de tous leurs maux, et en accusent tous ceux qu'ils ne comprennent pas. De nombreuses rumeurs ont couru à mon sujet au fil des années. Mais, tant que mon père était là, j'avais le bénéfice du doute. Mon père soignait leurs bêtes, leurs maladies, parfois pour une soupe ou une miche de pain rassis. Mais quand il est mort, tout s'est empiré. Sur mon passage, certains conjuraient



le mauvais sort en croisant les doigts vers le ciel ou en crachant par terre. Je n'avais plus ma place parmi eux. Seul Chtark, mon ami d'enfance, et dans une moindre mesure sa famille, m'acceptaient encore. Lorsque Chtark m'a annoncé qu'il souhaitait partir pour Aveld, je n'ai pas hésité une seconde et l'ai accompagné.

— Ce que tu me racontes est, hélas, le sort de nombreux jeunes mages. La magie est peu répandue, et elle est crainte, partout dans le royaume. Il y a eu pourtant une époque, lorsque les rois d'Ervalon régnaient encore, où les gens comme nous étaient respectés et accueillis à bras ouverts dans tous les villages. Hélas, avec la Grande Guerre, chacun s'est refermé sur lui-même, les villages se sont isolés, les duchés ont commencé à se méfier les uns des autres, et tous ceux qui étaient différents furent, petit à petit, jugés avec méfiance. Les mages quant à eux ont fini par être associés à des êtres malfaisants. Ne tiens pas rigueur à tes anciens amis. L'ignorance et la peur sont parmi les ennemis les plus puissants de l'homme.

— Je tâcherai de leur pardonner, Maître.

— C'est important. Crois-moi. Mais revenons à nous, et à aujourd'hui. Lorsqu'un apprenti devient novice de l'ordre, il existe une cérémonie, que l'on appelle le Tatouage. Durant cette cérémonie, le novice se fait tatouer le sigle d'Yslor sur l'avant-bras, signant ainsi son appartenance à l'ordre, à jamais. Ce signe est aussi le gage de sa fidélité à l'ordre, et lui rappelle, toute sa vie, à qui il doit respect et obéissance. Comme tu le sais, notre mission est difficile, surtout en ces temps sombres. Le Cercle d'Yslor a la charge de guider, du mieux qu'il le peut, les rois d'Ervalon, et de protéger le royaume, là aussi du mieux qu'il le peut. Nous sommes aujourd'hui condamnés à agir dans l'ombre et à nous cacher. Gondebault 1<sup>er</sup> vient tout juste d'être élu et se méfie de nous, quant aux autres seigneurs, ils sont trop occupés à gérer leurs terres et à protéger leur indépendance pour entendre nos conseils. Si tu acceptes le tatouage, tu nous rejoindras définitivement. Tu t'engageras à suivre le Conseil d'Yslor dans la moindre de ses décisions, et à agir, toujours, dans l'intérêt du royaume. Je sais que tu fais partie de la suite de la duchesse Harken. Si tu acceptes le tatouage, il faudra alors

que tu acceptes d'avoir une double allégeance. L'une envers ta suzeraine et son époux, et l'autre envers moi. Ton maître est bien sûr courant. Est-ce clair ?

— Oui, Maître Valodel, répondit Ionis, après avoir réfléchi quelques secondes. Et si jamais je devais choisir entre les deux ? Qui devrais-je choisir ?

— Yslor, sans hésitation. Ça sera la condition de ton acceptation parmi nous. Notre cercle doit protéger tout Ervalon, là où ta suzeraine ne voit, et c'est normal, que l'intérêt de ses terres. Acceptes-tu cela ?

— Oui, Maître.

— Bien. Dans ce cas, suis-moi. Les mages du Conseil nous attendent. »

L'Archimage Valodel se leva, immédiatement imité par le duc Merrat et Ionis. Il sortit du bureau, et conduisit ses deux invités jusqu'à une double porte non loin de là, dont chacun des battants était gravé du sigle d'Yslor. Valodel poussa l'un des vantaux, qui s'ouvrit sans bruit. Derrière se trouvait une grande pièce ronde. Autour étaient installés huit fauteuils en bois, représentant les huit rayons du soleil stylisé d'Yslor. Au centre de la pièce, sur un piédestal en pierre d'un mètre, une sphère ronde et plate irradiait d'une faible lumière blanchâtre. Valodel et Merrat entrèrent et s'installèrent chacun à un siège, en saluant les six autres personnes présentes d'un hochement de tête. Ionis, le cœur battant comme jamais, attendait sans bouger, devant la porte. Il n'y avait dans la pièce aucune décoration, aucune fenêtre. Seul le sol était gravé d'un immense sigle d'Yslor. Il leva alors timidement les yeux vers les différentes personnes présentes dans la pièce. Il y avait parmi eux six hommes, dont Valodel et Merrat. Tous étaient dans la force de l'âge, portant des robes aux couleurs diverses, et tous tenaient un bâton de bois ou de métal dans leur main. Ionis les salua respectueusement, les uns après les autres. Lorsque son regard croisa ceux des deux femmes présentes, il ne put s'empêcher de sursauter en les reconnaissant. La première, une femme âgée aux cheveux blancs et à la longue robe verte ornée du symbole d'Idril, était Mara, Haute-Prêtresse de la Déesse. La seconde, revêtue d'une robe couleur fauve et aux longs cheveux

tirés en arrière, portait une fine couronne sur sa tête. Il s'agissait de la duchesse Ysandre d'Ombrejoie.

« Ionis Torde, commença Valodel, bienvenue au Conseil d'Yslor. Tu as devant toi les huit mages qui composent ce cercle. Voici Mahel Mardag, le Maître de l'Eau et de la Glace, Roc, le Maître des Vents, puis Psalok, Maître des Esprits, Erakyl, Haut-Prêtre d'Odric, Merrat, Maître des Eléments, Mara, Haute-Prêtresse d'Idril, Ysandre, Protectrice d'Ombrejoie, et enfin moi-même, Valodel, Archimage d'Yslor. Je sais que tu connais déjà la Haute-Prêtresse Mara et la duchesse Ysandre. Elles ne sont pas les seules à tenir de hautes charges au sein de notre royaume. Etant donné la mauvaise réputation des mages, tu comprends maintenant, je n'en doute pas, la nécessité absolue de ne pas dévoiler les noms des membres du Cercle d'Yslor. Approche-toi de la sphère. »

Ionis, sans un mot, fit quelques pas en avant, et s'arrêta à quelques centimètres de la sphère. Elle luisait toujours de cette même lumière blanche, qui lui éclairait doucement le visage. Sur sa surface tournée vers le ciel, le sigle d'Yslor était gravé.

« Cette pierre est extrêmement ancienne. Elle a été marquée du sigle d'Yslor. Si tu poses ton bras dessus, il sera à tout jamais tatoué du sigle, et tu seras alors, pour toujours, lié au Cercle. Devant le Conseil d'Yslor réuni ce jour, acceptes-tu de nous rejoindre, Ionis Torde ? »

En une seconde, Ionis vit défiler sa vie jusqu'à ce moment précis. De ses premiers souvenirs avec son père, dans l'échoppe, à apprendre les noms des plantes et les moyens de les utiliser, à son départ de Norgall, le cœur lourd, aux côtés de Chtark, le seul qui l'avait accepté et qui connaissait alors son secret. Il revit les visages de ses voisins, de ses compagnons de jeux, de ceux qui le croisaient dans les ruelles du village. Il revit leurs expressions de peur, de mépris, de dégoût parfois. Il sentit le rouge lui monter aux joues en repensant à leurs crachats derrière lui, à leur conjuration du mauvais sort. Puis il ouvrit les yeux, et vit à nouveau cette pièce, où les huit mages attendaient sa réponse. Parmi eux, son maître, Merrat Trahl, tout nouveau duc d'Avelden, le regardait, le visage impassible. Ionis se racla la gorge, et déclara d'une voix ferme :

« Je suis fier, très fier, d'accepter, Maître Valodel.

— Qu'il en soit ainsi. Pose ton avant-bras sur la sphère, Ionis, pour qu'elle te marque, à jamais, comme appartenant au Cercle d'Yslor. »

Ionis avança son bras près de la sphère. Après un instant d'appréhension, il serra les dents et, sans plus réfléchir, posa son bras dessus. Il ressentit immédiatement un froid intense jaillir dans tout son corps à partir de la sphère, se diffuser, partout, de la pointe des pieds jusqu'au moindre de ses cheveux. La douleur, sourde, s'insinuait partout, glaciale, allant grandissante, menaçant de lui faire perdre conscience. A bout de force, Ionis ne put résister longtemps, et, se retenant d'hurler, arracha son bras de la sphère. Le corps en sueur, haletant, il mit quelques secondes à reprendre ses esprits. Autour de lui, les huit mages du Cercle d'Yslor le regardaient en lui souriant. Il regarda son bras. A l'intérieur, là où la sphère avait été en contact avec sa peau, était tatoué le sigle d'Yslor.

# RETOUR AUX CHAMPS

## D'ATHINRYE

Quelques jours après que Ionis et le duc furent revenus d'Yslor, Dame Iselde, dont le ventre n'avait cessé de grossir, annonça leur départ à tous pour la semaine suivante. Elle avait terminé tout ce qu'elle voulait faire à Pémé, et s'était entretenue à de nombreuses reprises avec ses alliés, la duchesse d'Ombrejoie et le duc de Lahémone. Dame Iselde sentait que la fin de sa grossesse approchait, et voulait impérativement que ses enfants naissent en Avelden. Durant les derniers jours à Pémé, Douma retourna de nombreuses fois à l'auberge du Vieux Tanneur, où il avait rencontré Iladan Keroen. Il demanda à l'homme, qui lui avait permis de trouver le repaire de Tremar Mega, de rester en contact avec lui et de lui faire parvenir, aux Champs d'Athinrye, toutes les nouvelles et les rumeurs de Pémé. Après quelques négociations, l'homme accepta, contre plusieurs pièces d'or. Douma, qui avait emprunté à ses amis, dut se faire violence pour lâcher une telle somme. Mais il espérait rester ainsi au courant de ce qu'il se passait dans la cité. Si le roi et Lance de Mallen étaient bien ceux qui complotaient contre Avelden, Pémé était le meilleur endroit pour connaître les dernières nouvelles, ainsi que les faits et gestes de leurs ennemis. Enfin, l'heure du départ sonna. Iselde, trop fatiguée pour monter à cheval, avait fait mettre à sa disposition un chariot. Et, lors d'une matinée d'hiver froide et ensoleillée, tous quittèrent Maître Moresso et Pémé. En passant les portes de la ville, aucun ne se retourna derrière lui. Ils quittaient tous la capitale d'Ergalon, impatients de revenir chez eux. Étaient-ils finalement si loin que cela de ce que les gens de Pémé appelaient les « barbares d'Avelden » ? Leurs terres étaient arides, les montagnes abruptes et les collines rugueuses, mais

elles n'en façonnaient pas moins un peuple fier et courageux. Loin des intrigues de la cour, loin du monde de Fahaut si propre, si courtois, et si dangereux aussi, ils retournaient vers les dangers qu'ils connaissaient depuis leur enfance. Ils revenaient, tous, le cœur heureux et impatient vers Avel den, la terre qui les avait vus naître et qui les avait faits tels qu'ils étaient.

Le voyage de retour fut éprouvant. Au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de Fahaut, l'hiver se faisait de plus en plus rude. Le soleil de Pémé laissa la place à des trombes d'eau glaciale qui semblaient vouloir tomber sans fin. Le chariot s'embourbait régulièrement sur les routes qui menaient vers Avel den, et les chevaux renâclaient à avancer. Le pire était sans doute les nuits où, lorsqu'ils ne trouvaient ni ferme ni abri quelconque, ils devaient dormir sous la protection d'un arbre ou d'une grotte, dans le froid et l'humidité. Seule l'idée du retour sur leurs terres natales les empêchait d'être d'humeur maussade, et les longues journées de voyage étaient occupées à parler d'Avel den, des Champs d'Athinrye, et de la guerre à venir. Enfin, au bout de quatre longues semaines, l'entrée de la vallée leur apparut, à leur grand soulagement. Ils étaient arrivés chez eux.

Aux Champs, personne n'avait chômé pendant les longues semaines qu'avait duré l'absence de la duchesse. Les quelques maisons autour du lac s'étaient transformées en une centaine de baraquements en bois qui sauraient tenir tout l'hiver. Parmi les différentes constructions se trouvaient l'infirmerie, gérée par un Ilgon Malder fatigué, une auberge et une grande halle où se retrouvaient tous ceux qui n'avaient rien à faire, et qui attendaient la fin de la journée en bavardant, buvant, jouant aux dés ou se battant. L'inactivité était pesante pour nombre d'habitants. En un mois, une dizaine d'hommes étaient morts lors de bagarres, souvent initiées pour une femme, une bière, un regard de travers. Les prêtres d'Idril avaient réquisitionné une partie des hommes pour débroussailler les contreforts de la vallée, mais malgré cela, nombreux étaient ceux qui se trouvaient sans rien à faire, à part attendre. Le retour de la duchesse, ainsi que son mariage avec Merrat et la naissance toute proche de ses héritiers, furent accueillis avec joie. Le

peuple d'Aveld fut plus circonspect quant à la nomination du roi. Tous savaient que Fahaut et Avelden entretenaient des relations difficiles, et chacun se demandait ce qu'il adviendrait de leurs terres dans un royaume à nouveau réuni, après des siècles de séparation. Néanmoins, la promesse de l'arrivée de renforts et d'une victoire contre les Tribus changea l'ambiance au sein du camp de réfugiés. L'annonce par la duchesse de la levée d'une armée parmi les rescapés d'Aveld déclencha, à la surprise générale, un déchaînement de joie. Les hommes, lassés de leur oisiveté et convaincus de repousser leurs ennemis grâce aux renforts promis, s'avancèrent nombreux vers Gvald Lende afin de se mettre à sa disposition. Et rapidement, le capitaine d'Avelden organisa l'entraînement des recrues qui arrivaient jours après jours. Les soldats de la garde d'Avelden furent réquisitionnés pour l'entraînement, ainsi que tous ceux qui savaient se battre. Chtark, Douma, Miriya et Solenn, les plus à l'aise à l'épée, rejoignirent Gvald et, chaque jour, aidèrent à l'entraînement de la future armée d'Avelden. Le soir, Chtark passait la majeure partie de son temps avec Mévée et Lériac, les deux premiers écuyers qu'il avait nommés au sein des Chevaliers d'Escalon. Les deux jeunes hommes, qui s'entraînaient avec le reste de l'armée en formation, avaient fait de nets progrès en l'absence de leur capitaine. Même s'ils étaient encore bien en deçà de la garde d'Avelden, ils étaient maintenant à l'aise tant au maniement de l'épée qu'en équitation, grâce aux chevaux qu'ils avaient empruntés aux palefreniers d'Athinrye. Les deux écuyers, fiers de leur nouveau statut, avaient passé de nombreuses soirées à se promener dans le village de fortune, tentant à chaque fois que nécessaire de calmer les esprits et de limiter les bagarres. Certains se moquaient de leur nouvel esprit de chevalerie, mais nombreux étaient ceux qui, parmi les réfugiés d'Aveld, les avaient remerciés pour les avoir sorti d'un mauvais pas, d'une discussion houleuse ou d'un différent risquant de mal tourner. Pendant que les hommes s'entraînaient, Donhull passait la majeure partie de son temps à errer dans les bois, enfin dans son élément, pendant qu'Aurianne s'occupait de la duchesse,

que la fin de sa grossesse épuisait. Ionis, de son côté, continuait à étudier avec Merrat, toujours aussi avide de connaissances.

Une nuit, alors que Donhull rentrait tard après s'être aventuré loin dans la vallée d'Athinrye, il s'approcha du mage, qui somnolait doucement, assis devant le feu.

« Ionis ?

— Oui ? sursauta le jeune homme.

— Je te cherchais. Je crois que j'ai trouvé quelque chose d'intéressant. Suis-moi.

— Où ?

— Tu verras bien. Prends tes affaires et suis-moi. »

Intrigué, Ionis prit sa cape et son bâton, et suivit son ami. Ils traversèrent le village d'Athinrye endormi, et prirent le chemin qui menait vers le nord, en direction du campement de réfugiés et des profondeurs de la vallée. Les deux hommes marchèrent une bonne demi-heure en silence, traversant sans bruit les baraquements, puis entrèrent dans le grand bois qui se trouvait au nord de la vallée. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, le chemin qu'ils suivaient se faisait plus difficile à suivre. Les herbes envahissaient les abords du tracé et la lumière de la lune avait de plus en plus de mal à percer la frondaison des arbres. Enfin, Donhull s'arrêta, et désigna un mince sentier qui quittait le chemin principal, en direction du flanc est de la vallée.

« C'est par ici. Nous sommes presque arrivés. »

Une centaine de mètres plus loin, les deux hommes débouchèrent dans une petite clairière. Donhull ne dit rien, et pointa son bras vers le centre. Ionis s'en approcha, doucement, le cœur battant. Trois pierres se dressaient au milieu de la clairière, trois menhirs, dont les flancs étaient gravés de runes.

« Ce sont les mêmes pierres que nous avons trouvées chez Mega, dit Donhull.

— J'ai moi aussi déjà vu ces pierres. Il s'agit d'un portail. J'en ai emprunté un avec le duc, peu de temps avant que nous partions. Selon lui, il faut des pierres spéciales pour activer la magie. Mais...

— Mais ?



— Je ne suis pas certain. Je crois que je pourrais essayer d'en ouvrir un sans les pierres.

— C'est dangereux ?

— Pour être honnête... je n'en ai aucune idée.

— Oublie alors. Nous reviendrons avec le duc. Mais je voulais te les montrer. Allez, on rentre.

— J'arrive, dans un instant. Je voudrais juste étudier un peu ces runes. »

Donhull regarda le jeune mage, qui avait commencé à passer les doigts sur les runes et à ôter la mousse çà et là sur les pierres. Il haussa les épaules, et commença à rebrousser chemin. A peine eut-il disparut que Ionis, accroupi au sol, se releva. Il attendit quelques secondes puis, une fois qu'il était certain de ne plus entendre aucun bruit, s'installa au centre du cercle. Il respira profondément et commença à incanter, doucement.

« Tu me prends vraiment pour un idiot... »

Ionis sursauta, et ouvrit les yeux. Face à lui, à quelques mètres, Donhull était assis sur une énorme racine qui sortait du sol, se nettoyant les ongles avec son épée. Le jeune mage rougit légèrement, se morigénant intérieurement d'avoir oublié que Donhull pouvait être silencieux comme un souffle de vent.

« Je croyais que tu étais parti et...

— Tu n'as pas pu résister. Penses-tu que tu pourrais l'ouvrir ?

— Je crois. J'ai cru sentir quelque chose avant que tu ne parles. Laisse-moi essayer.

— Si je vois quoi que ce soit d'étrange, le mage, je t'assomme.

— Comme tu voudras. Ça pourrait même m'arranger. »

Donhull sourit, rangea son épée, et se rassit correctement. Ionis voyait à sa position qu'il était prêt à sauter et à courir au moindre signe néfaste. La seule question qu'il se posait c'était : courir pour le sauver, ou courir pour mettre fin à la menace qu'il représentait ? Réprimant un frisson, Ionis ferma à nouveau les yeux. Il oublia son appréhension d'être face à Donhull et, les yeux fermés, se mit à respirer profondément. Il sentait la présence des pierres à ses côtés, sentait, faiblement, la magie

irradier. Il fallait juste trouver la clé, trouver les bons mots, qui permettraient de laisser sortir la magie. Ionis cherchait au fond de lui, essayant de se rappeler ce qu'il avait ressenti lorsque le duc avait ouvert son portail pour la première fois. Soudain, il sentit quelque chose. Une faible chaleur qui l'enveloppait, et commençait à se déployer autour de lui. Puis la magie commença à s'étendre, par vagues successives, de plus en plus loin, de plus en plus fortes. Il essaya de ne faire qu'un avec les vagues, mais quelque chose l'en empêchait, il n'y arrivait pas, pas complètement. Soudain, il sentit une main se plaquer contre sa bouche. Il voulut hurler, mais aucun son ne sortit. Il ouvrit les yeux, paniqués, tentant de se débattre. Donhull le maintenait fermement par les bras, les yeux menaçants. Ionis voulut le frapper, mais le chasseur le tenait d'une poigne de fer.

« Tais-toi ! chuchota Donhull près de son oreille. Quelqu'un approche, suis-moi, vite ! »

Ionis hocha la tête, pas encore certain de comprendre. Donhull le relâcha, et le sang afflua de nouveau dans les bras de Ionis. Donhull, sans un bruit, s'était approché d'un grand arbre, dont la base du tronc était enfoncée dans les fougères. Le chasseur lui fit signe d'approcher en silence. Ionis s'exécuta, tentant de faire le moins de bruit possible. Quelques brindilles craquèrent, mais, en quelques secondes, Donhull et Ionis étaient tous les deux cachés. Dans la clairière, à la lumière de la lune, une ombre s'approchait. Donhull, l'épée à la main, était prêt à bondir. L'ombre était quasiment arrivée face aux pierres quand Ionis posa sa main sur l'avant-bras de Donhull, lui faisant comprendre de rester à sa place. Au centre de la clairière, l'ombre baissa sa capuche. C'était le duc Merrat. Il mit sa main dans l'une de ses poches, et en ressortit des pierres de voyages. Après avoir psalmodié quelques mots, les menhirs et les pierres se mirent à briller à l'unisson, et, en un instant, Merrat avait disparu.

« J'ai compris ! s'écria Ionis, après avoir attendu quelques secondes.

- Tu sais où il est parti ?
- Non. Mais je sais comment !
- Il faut les petites pierres.

— Non. Regarde. »

Ionis retourna au centre du cercle de pierres, et ferma les yeux à nouveau. Il sentait encore les restes de la magie invoquée par Merrat. Mais il n'en avait plus besoin. Appelant à lui la magie des menhirs, il la fit tournoyer, doucement, puis de plus en plus vite, autour de lui. Focalisant toute sa concentration sur les menhirs, Ionis commença à utiliser sa propre magie, afin de créer le portail, comme il avait senti Merrat le faire. Puis il sut que cela avait marché. Quelque chose avait été créé. Une porte avait été ouverte. Il ouvrit les yeux. La clairière était baignée dans une douce lumière bleutée, émise par les menhirs. Ionis ne put s'empêcher de pousser un cri de victoire.

« Comment as-tu fait ?

— Je ne sais pas. Mais je sais le faire.

— Ferme ce truc. Si Merrat revient, je ne pense pas que ce soit une bonne idée qu'il le trouve, et nous avec. »

Ionis acquiesça, et, d'un geste de sa main, la lumière disparut aussi soudainement qu'elle était apparue.

« Rentrons, dit Donhull. Cela fait trop de magie pour moi.

— Heureusement que tu l'as entendu approcher !

— Il n'est pas très discret. Tu sais où il est allé ?

— Non. Et je ne sais même pas si on peut trouver où sont partis les gens qui utilisent le portail.

— A Pémé ?

— Peut-être. Qui sait.

— C'est quand même bizarre, de sortir ainsi à cette heure de la nuit. Comme s'il ne voulait pas qu'on le voie.

— Vous êtes pénibles, tous, répondit Ionis, sèchement. Dès qu'un mage fait quelque chose, c'est forcément suspect. Si vous étiez moins suspicieux envers nous, peut-être n'aurions-nous pas besoin de nous cacher.

— Je ne voulais pas te blesser. »

Sans plus parler, les deux jeunes hommes rentrèrent discrètement à la Maison des Invités, endormie.

« Merci quand même de m'avoir amené là-bas, murmura Ionis avant de monter dans sa chambre.

— De rien. Je me disais bien que cela t'intéresserait. »

Ionis sourit, puis, après un signe de la main, monta sans un bruit les escaliers. Il avait certes presque réussi à ouvrir le portail, mais là, il n'avait plus envie que d'une chose : s'écrouler dans son lit.

Le lendemain matin, il fut le dernier à se réveiller. Lorsqu'il descendit dans la salle commune, tout le monde se tourna vers lui, comme s'ils l'attendaient. Dame Iselde était avec eux, sans le seigneur Merrat. Le voyant arriver, la duchesse lui fit signe de s'asseoir, rapidement.

« Bien, maintenant que nous sommes au complet, nous pouvons commencer. Comme vous le savez, le roi est actuellement en train de lever une armée pour repousser les Tribus. J'ai envoyé hier Celdyn et quelques-uns de ses éclaireurs vers les ruines d'Aveld et les collines d'Erbefond. De votre côté, Douma, Solenn et Miriya, je souhaite que vous partiez en éclaireur vers la cité de Péost. La garde d'Avelden doit rester ici, à entraîner les hommes qui formeront notre armée. J'ai donc besoin qu'à sa place, vous alliez à Péost et me rendiez compte de la situation, avec la plus grande discrétion. Je sais que la ville a été prise par les brigands, mais je ne sais pas combien ils sont, s'ils tiennent toute la ville ou juste une partie, et si la population est, comme je l'espère, dans l'attente du retour de mon autorité. Quant à vous autres, Chtark, Ionis, Aurianne et Donhull, je souhaite que vous alliez au Bois de Trois-Lunes. Je sais que vous le connaissez, et que vous ne craignez pas la magie qui y règne. Je veux que vous alliez là-bas pour me dire si, comme je le soupçonne, c'est dans le Bois que se cache l'armée des Tribus. Je souhaite aussi que vous essayiez de trouver comment autant d'hommes ont pu arriver sur Aveld sans que nous sachions quoi que ce soit. Une fois que vous aurez trouvé l'armée ennemie, essayez aussi de voir si elle est bien au complet. Je ne voudrais pas qu'une fois la bataille gagnée nous nous rendions compte qu'une seconde ou une troisième armée nous attend ailleurs. L'hiver est là, et il est rude. Je sais que les Tribus ne bougeront pas jusqu'à l'arrivée du printemps. A votre retour, j'enverrai des messagers au roi afin de lui envoyer votre rapport. Vous partez tous dès que possible. Soyez prudents. Je vais avoir grand

besoin de vos conseils et de votre courage dans les semaines à venir. Qu’Odric veille sur vous. »

# LE BOIS DE TROIS-LUNES

Dès le lendemain, à l'aube, Chtark, Ionis, Aurianne et Donhull étaient sur leurs chevaux. Après avoir salué leurs compagnons et la duchesse, ils quittèrent la vallée, et prirent la route qui menait vers Aveld et le Bois de Trois-Lunes. Le voyage dura dix longues journées, passées dans le froid de l'hiver d'Avelden et ses couleurs ternes. Partout, le paysage était désolant. Arbres sans feuilles, herbe rendue marron par le froid et la boue, et personne, à perte de vue. Sur la route, les rares traces qu'ils avaient pu trouver étaient celles de Celdyn et de ses hommes. A part eux, personne n'était passé ici depuis bien longtemps. Ils dépassèrent les ruines lugubres d'Aveld, puis prirent la route qu'ils connaissaient bien, en direction du Bois de Trois-Lunes. Après une dernière journée de cheval passée sous la pluie, ils arrivèrent enfin au bois. Les arbres étaient là aussi quasiment tous sans feuilles, et la route qui s'enfonçait sous les frondaisons était envahie par la boue et les mauvaises herbes. Sans un mot, ils pénétrèrent dans la forêt et aussitôt, ressentirent cette même impression d'être espionnés, surveillés, à tout moment. Lorod, le Gardien du Bois, était mort. Ce sentiment était-il dû au bois lui-même ? A peine entré dans la forêt, Donhull fut extrêmement mal à l'aise. Aux aguets, il tournait la tête, à droite, à gauche, comme s'il cherchait quelque chose. Son cheval aussi semblait stressé. Plus ils avançaient dans le bois, puis le cheval renâclait.

« Ça va, Donhull ? demanda Aurianne, qui s'était rapprochée de lui.

— Moi ? Heu... oui. Non. Je ne sais pas.

— Tu trembles. Tu es fiévreux ? »

Aurianne posa sa main sur le front de son compagnon. Il était glacé.

« Arrêtons-nous un instant. Donhull n'est pas bien. »

Malgré le regard noir du jeune homme, Aurianne fit arrêter son cheval et le fit descendre. Donhull trébucha, et manqua de tomber au sol.

« Qu'y a-t-il ? demanda Chtark.

— Rien. Juste un coup de fatigue, dit Donhull, la voix pâteuse.

— Non, rétorqua Aurianne. C'est autre chose. »

Donhull frissonna violemment, serrant contre lui sa cape de voyage.

« Vous ne sentez pas ce froid ? Vous n'avez pas froid ? Il gèle ici. Et ce vacarme, vous n'entendez pas ? Les lapins qui détalent, les renards qui leur courent après, le vent qui siffle dans les feuilles, le bruit de l'eau des ruisseaux ? Je n'en peux plus, j'ai la tête qui va exploser ! Comment faites-vous pour supporter cela ? »

Donhull termina sa phrase en criant, se tenant la tête entre les mains. Aurianne jeta un œil à Ionis, interrogative. Le jeune mage secoua la tête, levant les mains vers le ciel en signe d'impuissance.

« Il n'y a aucune magie ici, chuchota-t-il à l'adresse de son amie. La cause de son tourment est ailleurs.

— Que faisons-nous ? demanda Chtark. On ressort ?

— Donhull, peux-tu avancer encore un peu ? Le temps que nous trouvions un endroit pour installer le campement ? »

Grelottant, le jeune homme hocha la tête en signe d'assentiment. Aurianne l'aida à remonter sur son cheval, et ils repartirent, bien plus lentement, cherchant le premier endroit où ils pourraient s'installer pour la nuit qui n'allait pas tarder à tomber. Enfin, non loin de la route, ils tombèrent sur une clairière traversée par un petit ruisseau.

« Ici, ça sera bien, dit Aurianne. Installez le campement, je m'occupe de Donhull. »

Ionis et Chtark attachèrent les montures, puis allumèrent un feu près de la petite source. Aurianne y fit chauffer de l'eau, dans laquelle elle jeta plusieurs herbes. A ses côtés, Donhull était livide, et tremblait violemment. Ses yeux brillaient de fièvre. Il n'avait pas parlé depuis leur dernier arrêt. Lorsque la décoction se mit à bouillir, Aurianne en filtra le contenu et,

après l'avoir fait refroidir, força Donhull à la boire. Le jeune homme se laissa faire, apathique. Lorsqu'il eut terminé, la jeune femme remonta les couvertures sur ses épaules.

« Reste près du feu, Donhull, et dors. Les herbes que je t'ai données devraient te faire du bien. La fièvre sera tombée demain. »

Sans un mot, le jeune homme s'allongea près du feu, agité de tremblements. En quelques secondes, sa respiration devint plus lente et régulière, et il s'endormit.

« Qu'a-t-il ? demanda Chtark.

— Aucune idée. Il a tous les symptômes de la fièvre, mais est glacé et il transpire à peine. Je n'ai jamais vu ça. S'il ne va pas mieux demain, on restera ici, Donhull et moi, et on vous laissera partir à la recherche de l'armée.

— Ce n'est pas très sûr, dit Chtark.

— Je suis d'accord avec Chtark. Je préférerais qu'on reste ensemble. Et nous ne sommes pas à une journée près. »

Ionis et Chtark préparèrent le repas, des légumes et de la viande séchés, pendant qu'Aurianne veillait sur son compagnon. Ils mangèrent tous les trois sans un mot. Aurianne était inquiète, et son regard ne quittait que rarement le malade. Peu après la fin du repas, alors que Ionis lavait les assiettes en bois dans la rivière, Aurianne sursauta, et s'approcha doucement de Donhull.

« Il délire. », dit-elle.

Donhull s'agitait et murmurait dans son sommeil.

« ... le nid, mon nid, en haut d'un arbre immense, les trois branches partent haut dans le ciel... dans la clairière, près de la rivière, trois daims reniflent le vent du soir, ont-ils senti que je m'approchais doucement ? Lequel semble le plus faible ? Par où attaquer ?... il faut que je retourne au terrier... le loup rôde... protéger la dernière portée... »

Aurianne regarda ses compagnons, l'air soucieuse. Devant leur air désesparé, elle s'approcha de Donhull, et le secoua doucement.

« Donhull ? Donhull, réveille-toi. »

Le jeune homme cessa de s'agiter. Il se réveilla doucement, puis ouvrit les yeux. D'une voix encore ensommeillée, il dit :



« Le soleil n'est plus si chaud, l'eau n'est plus si désaltérante, l'air n'est plus si pur... les animaux fuient vers le sud, les arbres commencent à dépérir. Quelque chose rode dans le bois... »

— Donhull, qu'est-ce que tu racontes ? Ionis, fais chauffer de l'eau s'il te plaît. Je vais essayer de lui donner autre chose, je crois qu'il délire. Donhull, tu as faim ? »

Le jeune homme hocha la tête. Il était toujours d'une pâleur inquiétante. Aurianne prépara un nouveau remède, des racines qu'elle fit tremper dans l'eau avant de les faire manger à Donhull. Celui-ci semblait en meilleure forme, comme émergeant d'un mauvais rêve.

« Ça va mieux, Donhull ? »

Le jeune homme hésita un instant.

« Je crois. Les bruits du bois ne résonnent plus dans ma tête. »

— La fièvre doit être tombée, dit Aurianne. Je ne pensais pas que ce serait... aussi rapide. »

Elle regarda ses compagnons, l'air toujours inquiet.

« Attendons demain. On verra si on peut repartir. »

Elle sursauta, alors que Donhull venait de poser sa main sur son bras, la serrant fortement. D'un doigt sur la bouche, il lui fit signe de se taire, puis sortit doucement son épée du fourreau, immédiatement imité par Chtark. Les deux hommes étaient tout juste debout lorsqu'une ombre apparut à l'orée de la clairière.

« Qui va là ? demanda Chtark. Dites-nous qui vous êtes et ce que vous nous voulez. »

L'ombre s'approcha et entra dans la zone éclairée par le feu. Il s'agissait d'un homme, assez jeune, revêtu d'une armure de cuir marron sur laquelle était posée une grande cape noire, fermée par une broche en or blanc, sertie d'une émeraude en forme de feuille de chêne. Ses cheveux et ses yeux étaient foncés, et faisaient ressortir la pâleur de son visage. Il ne semblait pas armé.

« Bonsoir. Ne craignez rien de moi, je suis venu en ami. Mon nom est Loïm. Je suis le Gardien du Bois. »

A ces mots, Donhull et Chtark baissèrent leurs armes.

« Lorod m'a appelé peu de temps avant l'invasion des Tribus. Il avait senti leur approche. Il savait aussi qu'il allait mourir. Puis-je me joindre à vous ? »

Tous se tournèrent instinctivement vers Donhull. Celui-ci semblait hypnotisé par la broche que portait Loïm.

« Donhull ? demanda Aurianne. Tout va bien ? »

— Oui. Oui. Soyez le bienvenu, Loïm. », répondit Donhull, gardant les sourcils froncés.

Le Gardien du Bois s'approcha du feu, les mains tendues pour s'y réchauffer. Lorsque tout le monde fut à nouveau assis, il s'installa à son tour.

« Que nous vaut l'honneur de votre visite, Gardien ? demanda Aurianne.

— Vous êtes les compagnons de la duchesse Harken, n'est-ce pas ?

— C'est bien cela. Je suis Chtark Magreer, Chevalier d'Escalon, et voici Ionis Torde, Aurianne Dalfort et Donhull Lirso.

— C'est la duchesse qui vous a envoyés ici ?

— En effet.

— Pour quelle raison, si cela n'est pas indiscret ? »

Chtark hésita un instant. Il regarda ses compagnons les uns après les autres, puis enchaîna.

« Nous recherchons des traces de l'armée des Tribus. La duchesse souhaite savoir si l'armée est toujours près d'Aveld, et comment elle a pu arriver si loin sur ses terres sans qu'elle en soit informée.

— Je sais où se trouve l'armée. Je peux vous y mener dès demain si vous le souhaitez.

— Est-elle toujours dans le Bois ?

— Oui. A quelques jours de marche d'ici.

— Combien sont-ils ? Ont-ils établi un campement durable ? Sont-ils tous ensemble ou bien l'armée a-t-elle été divisée ?

— Avant que je ne réponde à vos questions, j'en ai une moi aussi. Lorod m'a parlé de vous avant de mourir, et notamment de l'un d'entre vous, qu'il a appelé « l'homme loup ». Est-ce l'un de vous quatre ? »

Tous se tournèrent vers Donhull.

« C'est moi, dit Donhull.

— Puis-je te parler un instant, seul à seul ? »

Donhull acquiesça, et se leva en même temps que Loïm.

« Nous en avons pour quelque temps, dit le Gardien. Attendez-nous ici. »

Les deux hommes disparurent dans la forêt. Donhull suivit Loïm en silence. Le successeur de Lorod avançait dans le Bois de Trois-Lunes, droit devant lui. Régulièrement, il jetait un œil en arrière, vérifiant que son compagnon le suivait toujours. Ils avancèrent ainsi pendant une bonne heure, durant laquelle aucun des deux hommes n'ouvrit la bouche. Finalement, intrigué, Donhull s'arrêta un instant.

« Loïm ?

— Oui ?

— Sommes-nous encore loin de là où vous désirez m'emmener ? Je ne pensais pas que nous irions si loin. »

Le Gardien se retourna et s'approcha du jeune homme.

« Nous sommes presque arrivés, Donhull, presque. »

Alors qu'il était en face de Donhull, Loïm se jeta soudain sur lui, le plaquant contre le tronc d'un arbre, et lui envoya un violent coup de poing en pleine figure. Sonné, le jeune homme voulut crier, mais son cri fut arrêté par un second coup, qu'il reçut en plein dans le ventre. Etourdi, le souffle coupé, Donhull tomba sur les genoux. Un dernier coup, à nouveau au visage, envoya sa tête heurter violemment l'arbre contre lequel il se trouvait. Le visage en sang, Donhull s'effondra à terre, inconscient. Après avoir vérifié qu'il était bien assommé, Loïm le prit sur ses épaules, et continua sa route vers le nord.

Au campement, les heures avançaient. Minuit était passé depuis bien longtemps déjà lorsque Aurianne réveilla ses compagnons, endormis au coin du feu.

« Chtark ! Ionis !

— Hmm ? Qu'y a-t-il ? maugréa Ionis.

— Je suis inquiète. Donhull est parti depuis plus de trois heures. Ce n'est pas normal.

— Ne t'en fais pas, il est avec le Gardien du Bois. Il ne craint rien.

— Ce n'est pas normal, insista Aurianne. Ils sont partis depuis trop longtemps. Je vais aller à leur recherche.

— Arrête, Aurianne, grommela Chtark. Ton chéri ne craint rien, il est ici chez lui.

— J'y vais, répondit la jeune fille en rougissant. Attendez-moi ici. » Ionis soupira, puis se leva, rejetant sa couverture rapiécée sur le côté.

« C'est bon, je t'accompagne, dit-il en s'étirant. Chtark ?

— Je viens aussi, soupira le soldat. Autant ne pas se séparer.

Ce bois ne me dit rien qui vaille de toute manière. Aurianne, laisse-nous juste le temps d'éteindre le feu et de ranger nos affaires, tu veux bien ?

— Dépêchez-vous. Je m'inquiète vraiment. »

Ionis jeta de l'eau sur le feu et éparpilla les braises, pendant qu'Aurianne et Chtark rangeaient rapidement les sacs. Quelques minutes plus tard, ils étaient tous prêts, leurs sacs sur le dos.

« Tu peux suivre leurs traces, Chtark ?

— Pas de problème. On y va. »

Les yeux rivés au sol, Chtark commença à s'avancer dans la forêt, ses deux compagnons derrière lui. Ils avançaient lentement, Chtark s'arrêtant régulièrement pour vérifier qu'ils étaient toujours sur la bonne piste. Loïm et Donhull étaient très difficiles à suivre. Rares étaient les branches cassées ou les herbes écrasées sur leur passage. Les deux hommes étaient des habitués des bois, et avançaient quasiment sans laisser de traces. A plusieurs reprises, Chtark faillit les perdre. Et à chaque fois, il fallait rebrousser chemin et rechercher à nouveau les marques laissées par le passage de leurs prédécesseurs. Presque deux heures après qu'ils soient partis du campement, Chtark s'agenouilla soudain, sa main touchant une zone sombre sur le sol.

« Du sang, dit-il. Et il n'y a qu'une seule trace de pas qui repart. »

Aurianne blêmit.

« Sais-tu lequel des deux est reparti ? Où est le corps de l'autre ?

— Je pense que celui qui est parti portait le corps de l'autre. Les traces sont plus profondes. Et les marques d'un passage

sont plus évidentes. Regardez là-bas, on voit bien que quelqu'un s'est frayé un chemin en direction du nord. Suivez-moi. »

Aurianne et Ionis ne se le firent pas dire deux fois, et suivirent Chtark qui s'enfonçait toujours plus dans la forêt. Durant toute la nuit, ils marchèrent, continuant de suivre les traces qui étaient maintenant plus facilement repérables. Ils avançaient le plus rapidement possible, mais n'entendaient ni ne voyaient personne devant eux. Quand enfin le jour se leva sur le Bois de Trois-Lunes, ils n'avaient toujours pas trouvé Donhull. Aurianne, le visage rongé d'inquiétude, avançait derrière ses compagnons, la tête penchée en avant, les traits tirés par la fatigue. Au fur et à mesure de leur marche, les rayons du soleil pénétraient de plus en plus sous les frondaisons des arbres. Ils s'approchaient de la lisière du bois. Soudain, à quelques mètres d'eux, ils virent les derniers arbres et, derrière, des collines s'élever doucement. Aurianne se mit à courir, et s'arrêta net à la lisière de la forêt. Elle fut rapidement rejointe par ses compagnons, qui s'arrêtèrent tout aussi net. Face à eux s'étendait un paysage de collines, qui partait du bois et s'étalait à perte de vue. Mais ce n'est pas cela qu'ils regardaient. A leur gauche, sur les deux plus hautes collines, trois menhirs dressés et une antique tour se faisaient face, surplombant une immense trouée qui avait été faite dans la forêt et qui se dirigeait droit vers le sud.

« Qu'est-ce c'est que ça ? demanda Aurianne.

— Je crois que nous avons trouvé pourquoi personne n'a vu l'arrivée des Tribus, dit Ionis. Ils sont passés par ce portail. Un mage les a fait passer. Un mage extraordinairement puissant.

— Tous ces hommes ?

— Oui. Il a dû falloir un nombre incroyable de jours pour tous les faire arriver ici. Mais ils ne pouvaient espérer une entrée plus discrète. En plein cœur d'Avelden, et à quelques jours seulement d'Aveld.

— Regarde sur la colline, dit Chtark, il y a quatre pierres. La quatrième est à terre, on dirait qu'elle est brisée. »

Ionis regarda plus attentivement, et hocha la tête. De l'autre côté, la tour paraissait monter la garde. Haute seulement de quatre ou cinq mètres, ses pierres étaient recouvertes de

mousse et une partie de son toit s'était écroulé sous l'assaut d'arbres qui s'étaient mis à pousser en haut de la colline. La porte qui y donnait accès semblait s'être dégondée depuis des siècles, et pendait lamentablement. Chtark regarda les traces de pas. Elles allaient droit vers elle.

# LA TOUR D'ELLARE

Essayant d'être le plus discret possible, Chtark, Aurianne et Ionis s'avancèrent en direction de la tour. Il semblait n'y avoir rien ni personne à la ronde. Après s'être assuré que l'intérieur de la bâtisse était vide, ils y pénétrèrent. Le rez-de-chaussée était constitué d'une seule et immense pièce. Complètement vide en dehors d'un escalier en pierre qui montait à l'étage et de deux autres, plus petits, qui descendaient au sous-sol, la pièce était éclairée par quelques fenêtres, traversées par les rayons du soleil. Bouche bée, Aurianne, Chtark et Ionis contemplaient les murs. Ils étaient recouverts d'une immense fresque, dont les formes et les couleurs, par endroit passées, avaient résisté au temps d'une manière surprenante. La fresque formait un triptyque. Sur la partie de gauche, des centaines de personnages étaient massés autour de quatre pierres bleues dressées. De cette assemblée sortaient une dizaine de bannières. Trois d'entre elles étaient mises en avant, et représentaient un aigle bleu sur fond blanc, trois cygnes blancs sur fond jaune et un renard rouge vif sur fond blanc. Au centre des pierres dressées, une sorte de halo bleu brillait, à travers lequel les hommes massés semblaient passer et disparaître. A côté des pierres se trouvait un homme, jeune, les bras dressés vers le ciel. Il portait une tunique blanche, et son poitrail était orné des trois cygnes. Le regard de Ionis était fixé sur l'homme. De sa main droite, il semblait tenir quelque chose, sous sa chemise.

« Ça va, Ionis ? demanda Chtark, inquiet.

— Oui. Oui, tout va bien. », répondit le jeune homme, détachant son regard de l'homme à la tunique.

Sur la partie centrale de la fresque se trouvaient deux soldats. A droite un homme, grand, les cheveux bruns, portant une armure de plaques ornée du blason d'Ervallon. Il portait sur sa tête une couronne d'or incrustée de rubis. Face à lui se tenait un autre homme très grand et très mince, vêtu lui aussi d'une

armure de plaque, et portant en blason un soleil or sur fond bleu. Il portait une couronne d'or sur la tête. Sur la dernière partie de la fresque, à droite, des centaines de soldats avaient été peints, les armes levées, semblant avancer vers les deux hommes. Les bannières des Tribus sortaient de leurs rangs. En silence, Chtark avança vers l'escalier qui montait, suivi par ses compagnons. L'étage était également constitué d'une unique pièce, dont un seul des murs avait été peint. Il représentait l'homme portant la couronne et le blason d'Ervalon, à terre, une flèche plantée dans la poitrine. Ses traits étaient déformés par la douleur. Tout autour de lui, des centaines de cadavres gisaient dans une mare de sang. De nombreux drapeaux jonchaient le sol. Parmi eux se trouvaient les bannières de Pont et d'Avelden, ainsi que celle des Chevaliers d'Escalon. Face à l'homme agonisant se tenait un autre homme, âgé, vêtu d'un long manteau blanc. Son front était marqué d'un soleil stylisé, les huit rayons représentés par des étoiles. Ionis sursauta en reconnaissant le sigle d'Yslor. La main de l'homme était tendue vers celle du roi, qui lui tendait un parchemin, ainsi que sa couronne.

« On dirait des scènes de la Guerre des Tribus, dit Ionis.

— Est-ce Téhélis ici ? Regardez l'homme à qui il donne la couronne. Il a sur son front le même signe que nous avons trouvé dans la maison de Mega. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Cette tour doit avoir des siècles...

— Vous avez trouvé ce signe dans la maison de Trémar Mega ? demanda Ionis, ne pouvant cacher sa surprise.

— Oui pourquoi, tu le connais ?

— Descendons, les interrompit Aurianne. Donhull doit être en bas. »

Ils revinrent au rez-de-chaussée, puis empruntèrent les escaliers menant au sous-sol. Ils allumèrent leurs torches, ils virent qu'une sorte de complexe souterrain avait été creusé sous la tour. De la pièce où ils se trouvaient, plusieurs portes partaient, donnant au sud, au nord et à l'est.

« Par où commençons-nous ? demanda Ionis.

— Suivez-moi. », dit Aurianne, l'air résolue.



Elle sortit sa dague, et se dirigea vers la porte qui menait vers le nord. Chtark et Ionis la suivirent, l'arme à la main. Tous priaient pour retrouver leur ami sain et sauf.

Lorsque Donhull s'était réveillé, peu après son enlèvement, il n'était plus dans le Bois. Il se trouvait dans une cellule, avec les poignets et les chevilles attachés au mur par des chaînes. En face de lui, Loïm le regardait, l'air narquois.

« Donhull, je peux te faire souffrir au-delà de tout ce que tu imagines, commença-t-il. Alors ne perdons pas de temps. Je te laisserai la vie sauve à une seule condition. Dis-moi où se trouve le Cœur du Bois.

— Qui êtes-vous ?

— Réponds à ma question. Où est le Cœur du Bois ? »

D'un violent coup de genoux dans l'abdomen, Loïm coupa la respiration de Donhull, qui toussa pendant quelques minutes avant de reprendre son souffle.

« Je... je n'en ai... aucune idée. Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Tu mens. »

Les mains de Loïm, dont les ongles formaient des griffes, commencèrent à lacérer le visage de Donhull, puis le torse, de plus en plus profondément... Donhull sentait le sang couler le long de son visage, de son corps, et, à travers ses hurlements de douleur, il entendait Loïm lui répéter « Où est le Cœur du Bois ? Où est-il ? ». Et à chaque fois, Donhull criait qu'il n'en savait rien, que Lorod ne lui avait rien dit. Au bout de plusieurs heures, Donhull, au bord de l'inconscience, n'en pouvait plus. Après s'être arrêté quelques minutes, Loïm lui fit boire un peu d'eau, puis reprit, d'une voix mielleuse :

« La légende dit que le Gardien trouve le Cœur du Bois grâce à ses yeux et à son cœur. Je serais... contrit de devoir t'arracher les yeux et le cœur pour le trouver. Alors je te laisse une dernière chance, Donhull, dis-moi où se trouve le Cœur du Bois avant que je ne te mutile de mes mains. Avec ou sans ton aide, je trouverai le cœur, détruirai le Bois, et aurai enfin ma vengeance. »

Sans force, Donhull ne put que gémir en secouant la tête... Alors, il sentit les doigts de Loïm appuyer sur ses yeux, appuyer

si fortement que le jeune homme hurla de douleur, hurla comme un fou, ses hurlements remplissant entièrement la cellule, comme si sa douleur et ses hurlements n'étaient plus que la seule chose existant au monde. Cela sembla durer une éternité... et soudain, dans un dernier hurlement, Donhull sentit Loïm arracher ses deux yeux de ses orbites. Fou de douleur, le jeune homme s'évanouit...

Lorsqu'il se réveilla – combien de temps plus tard ? – il entendit vaguement du bruit dans la pièce. Tout était noir. Donhull sentait son visage collant de sang et de sueur, et une présence face à lui.

« Pitié », dit-il, dans un râle suppliant, des larmes coulant de ses yeux vides. Je n'ai rien dit, je n'ai rien dit. Je le jure. »

A la place du rire sardonique du démon, il entendit les cris d'horreur de Chtark et de Ionis, et la voix tremblante d'Aurianne qui essayait de le rassurer, tout en lui arrachant ses chaînes. Son corps entier n'était que douleur, et il était si faible que tout était comme dans un rêve ou un cauchemar... Comme au bord de la mort... Tout contre lui, Aurianne s'affairait. Elle avait dégrafé sa chemise et, avec l'eau de sa gourde, commençait à nettoyer ses blessures.

« Chtark, Ionis, aidez-moi à nettoyer le sang. Ses yeux sont perdus, mais il respire, même si c'est faiblement. »

Pour les deux jeunes hommes, un instant pétrifiés par la vue de leur ami dans cet état, ce fut comme si Aurianne leur avait donné une gifle. En un instant, ils lâchèrent armes, sacs et boucliers, et se précipitèrent à ses côtés. Déchirant des morceaux de leurs chemises, ils commencèrent eux aussi à nettoyer le sang qui maculait le corps de Donhull. Aurianne inspira profondément, et posa sa main sur le torse de son compagnon. Elle sentait sa poitrine se lever, faiblement, si faiblement. Elle ferma les yeux, et fit appel à sa magie. Elle voyait la vie de Donhull s'écouler par ses multiples blessures là où le sang coulait encore, elle voyait le souffle de Donhull être plus court à chaque respiration, elle voyait le jeune homme mourir, doucement. Fronçant les sourcils sous l'effort, elle essaya de toutes ses forces de retenir la vie qui s'échappait de l'homme qu'elle aimait. Sa main posée sur la peau de Donhull,

elle tendait toutes ses forces pour l'aider à refermer ses blessures, cicatriser ce qui avait été coupé, réparer ce qui avait été blessé. La sueur perlait sur son front, et ses lèvres étaient pincées sous l'effort. Elle sentait, au loin, Donhull qui se battait, faiblement, mais qui se battait. « Donhull, murmura-t-elle, Donhull, aide-moi, je t'en supplie. » Ionis, à ses côtés, sentait la magie émaner de la jeune fille. Comme une aura qui l'enveloppait elle, puis Donhull, il en sentait les palpitations, de plus en plus fortes. Puis le sang qui s'écoulait des veines de Donhull sembla se tarir, et les cicatrices commencèrent à se refermer, doucement. Ionis soupira et sourit doucement à Chtark, lui posant la main sur l'épaule. Son ami était livide et regardait le corps de Donhull, l'air désespéré.

« Il va s'en sortir, je crois, dit Aurianne, d'une voix faible. Il ne faut pas le bouger pour l'instant. Il a besoin de quelques heures de repos, et moi aussi. »

Aurianne était elle aussi très pâle. Les cheveux collés sur le front par la sueur, les mains tremblantes, elle se tenait voûtée au-dessus de Donhull, s'appuyant au sol, d'une main, épuisée. Chtark se leva, et récupéra son épée.

« Ionis, viens avec moi, dit-il, une colère sourde dans la voix. On va voir si cet enfant de catin de Loïm est encore dans le coin. Et si c'est le cas, il va regretter de s'être attaqué à nous. »

Ionis jeta un œil à Aurianne, qui acquiesça doucement. Le mage se leva alors, pris son bâton et, sans un mot, suivit Chtark. Ils sortirent de la cellule où avait été enfermé Donhull, puis reprirent le couloir qu'ils avaient emprunté. Ils n'avaient jusqu'ici traversé que des pièces vides, aux sols jonchés d'antiques poteries brisées, de morceaux de bois ayant appartenus à des tables, des étagères ou des chaises depuis longtemps détruites par l'humidité et le temps. Avançant prudemment, écoutant à chaque porte qu'ils passaient, Chtark et Ionis exploraient le complexe. Soudain, alors que Chtark éclairait de sa torche l'entrée d'une nouvelle pièce dans laquelle ils venaient d'entrer, Ionis poussa un cri : « Là-bas ! Quelqu'un ! »

Dans un mouvement de réflexe, Ionis frappa son bâton au sol en prononçant un mot que Chtark ne comprit pas, et

immédiatement ils furent entourés d'une puissante lumière, qui éclairait à plusieurs mètres à la ronde. Chtark soupira, et baissa son épée. Au fond de la pièce, face à eux, se tenaient trois statues. La première représentait un jeune homme aux cheveux longs, vêtu d'un pourpoint et d'un pantalon large. Son bras était tendu devant lui, et soutenait un faucon figé dans la pierre. La seconde statue représentait une jeune femme aux cheveux courts. Elle était vêtue d'une chemise et d'un pantalon, à la manière garçonne, et seules ses formes généreuses attestaient de son sexe. Sur son cœur était gravé un écusson représentant un renard. Enfin, la dernière représentait un homme, grand, vêtu d'une longue tunique. Son visage semblait jeune et pensif. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine. A son cou était gravé, en renfoncement dans la pierre, un médaillon représentant trois cygnes. Ionis écarquilla les yeux, reconnaissant une fois encore le même médaillon que celui qu'il portait autour du cou depuis son enfance. Avec Chtark, ils s'approchèrent des statues, doucement, et en firent le tour.

« C'est bizarre, dit Chtark, le renard ne me dit rien, mais je parierais avoir déjà vu le blason avec les trois cygnes. Regarde, il est sculpté en renfoncement dans la pierre. Et il y a des sortes d'encoches à l'intérieur. C'est comme s'il attendait une clé, ou quelque chose comme ça, et... Ionis ? Ca va bien ? »

A côté de lui, Ionis semblait pétrifié.

« Qu'y a-t-il ? insista Chtark, inquiet. Tu as entendu quelque chose ? »

Sans un mot, Ionis fouilla sous sa chemise, et Chtark se rappela soudain où il avait vu le blason aux cygnes. De la taille exacte du renfoncement dans la statue, Ionis lui montrait un médaillon en argent, qui portait en relief les profils de trois cygnes. Chtark se souvint alors des rares fois où ils allaient se baigner à la rivière, à Norgall. C'est là qu'il avait vu le médaillon de Ionis.

« Tu l'avais quand Jéhomon t'a trouvé, c'est bien ça ? »

Ionis hocha la tête, acquiesçant.

« Tu connaissais l'existence de cette tour ? »

— Non.

— Essaie de mettre le médaillon dans le trou. »

A nouveau, Ionis hocha la tête. Il passa la lanière de cuir au-dessus de sa tête, et approcha le médaillon de la statue. Comme l'avait dit Chtark, il était exactement de la même taille que le renfoncement. Ionis l'appuya doucement contre la statue, le tourna légèrement, et le médaillon s'enfonça, positionné exactement comme il avait été représenté. Chtark et Ionis attendirent, mais rien ne se passa. Pas un mouvement, pas un bruit.

« Essaie de le tourner, dit Chtark. Ce sont peut-être les encoches qui déclenchent un mécanisme. Il doit forcément y avoir quelque chose, cela n'a pas été fait pour rien. »

Ionis essaya de faire tourner le médaillon sur lui-même, mais il ne semblait pas vouloir bouger, ni dans un sens, ni dans l'autre. Il haussa les épaules, presque rassuré.

« Ce n'est qu'un hasard. Drôle de hasard, mais hasard tout de même. A moins que la personne qui a fait mon médaillon soit passée ici, et qu'il l'ait gravé à l'image de ce qu'il avait vu.

— Laisse-moi essayer, tu veux ? »

Ionis sourit et laissa sa place à Chtark, connaissant son entêtement. Le jeune soldat prit sa place, posa son épée à terre, et commença à son tour à essayer de tourner le médaillon dans un sens et dans l'autre. Il serrait les dents, mais rien n'y faisait, le médaillon ne tournait pas.

« Il doit être bloqué, dit-il. Donne-moi mon épée.

— Ne l'abîme pas, dit Ionis. J'y tiens. Beaucoup.

— Ne t'inquiète pas. »

Chtark prit l'épée que lui tendait Ionis, et en posa la lame entre deux cygnes qui ressortaient légèrement. Il appuya de toutes ses forces, et utilisa l'épée pour décupler sa force. Il grogna, essayant de faire tourner le médaillon.

« Maudit mé... dail... »

Il ne finit pas sa phrase. Soudain, le médaillon tourna d'un quart de tour. Chtark, surpris, glissa, se cogna violemment la tête contre la statue et s'étala de tout son long par terre. Il saignait de la main droite, qui avait glissé sur le tranchant de sa lame.

« Par Odric ! », jura-t-il.

Il mit ses doigts à la bouche, puis les enroula dans sa chemise. La blessure était superficielle. En face de lui, derrière la statue, un déclic s'était fait entendre. Une légère fente était apparue sur le mur. Chtark se releva, s'approcha du mur, et poussa doucement. La porte s'ouvrit, dans un bruit de pierres frottant les unes contre les autres. Ionis regardait la scène, bouche bée. Derrière le passage secret se trouvait une autre pièce, sans autre porte. Le mur face à eux était gravé d'inscriptions, alors que les murs est et ouest étaient sculptés de volutes et de feuilles qui s'entrelaçaient. Contre le mur est se trouvait un sarcophage, à la tête duquel un faucon sculpté prenait son envol. Le sarcophage était fermé. Sur son socle étaient gravés quelques mots.

« Qu'y a-t-il d'écrit, Ionis ? », demanda Chtark.

Le jeune mage s'approcha, et lut à voix haute :

*« Ci-gît Lorin de Fursan, Héritier de la Maison de Fursan, mort en refermant le Portail d'Ellare. Qu'Idril bénisse sa dépouille et son âme. »*

Ionis s'approcha ensuite du mur, et lut à nouveau :

*« Maintenant que la guerre est terminée, nous quittons ces terres infâmes et nos anciens alliés. Loin au nord, Imdris attend ceux de notre peuple qui ont survécu aux horreurs des guerres et des massacres, et plus jamais nous ne foulerons le sol de Ponant. Le Portail d'Ellare nous mènera là d'où nous ne viendrons plus.*

*Qu'Idril la Belle protège le Renard de Halott, le Cygne de Faladir et le Faucon de Fursan, qui auront la douloureuse tâche de refermer le portail derrière nous, et d'errer à jamais sur ces terres dévastées.*

*O fils des hommes, n'oublie jamais les sacrifices faits par le glorieux peuple d'Atremont, qui épargna à ces terres la malédiction des Tribus. Et n'oublie jamais les folies de la guerre, qui ont détruit notre monde, à jamais. »*

Chtark et Ionis restèrent un moment sans voix.

« Tu crois que ça vient de l'époque de la Grande Guerre ?

— On dirait bien. Ça fait bizarre.

— Atremont, c'est bien l'un des deux royaumes qui a été détruit lors de la guerre ?

— Je crois, oui. Mais a priori, ils sont partis plus qu'autre chose.

— Comment ça se fait que tu aies ce médaillon, Ionis ? »

Le mage resta silencieux un instant.

« Je ne sais pas. Vraiment. Allons rejoindre Aurianne. Loïm n'est pas ici, et il serait peut-être bon de quitter cette tour tant que nous le pouvons. »

Les deux hommes ressortirent de la pièce, et refermèrent la porte derrière eux. Ionis reprit son médaillon et, après un dernier regard à la statue représentant l'homme de la Maison de Faladir, quitta la pièce, suivi de Chtark. Rapidement, ils rejoignirent Aurianne, qui sursauta à leur arrivée.

« Comment va-t-il ? demanda Chtark.

— Ca va mieux. Je pense que nous pouvons le transporter, ou au moins le sortir d'ici. Aucune trace de Loïm ?

— Aucune. Par contre nous avons...

— ... cherché partout, termina Ionis, coupant son ami au milieu de sa phrase. Allons-y tout de suite. Je pense qu'il est plus sage de sortir d'ici. »

Ignorant le regard surpris de Chtark, Ionis aida son amie à asseoir Donhull contre le mur.

« Chtark, aide-moi à le porter. », dit le jeune mage.

Ils prirent Donhull par les bras et, précédés par Aurianne, ressortirent de la tour. Dehors, la journée était bien avancée. Le soleil, caché par les nuages gris, s'approchait du zénith. Il n'y avait aucun bruit autour d'eux. Après s'être assurés que personne ne se trouvait dans les environs, ils commencèrent à avancer doucement vers le Bois. A peine avaient-ils fait quelques pas qu'un rire sardonique éclata au-dessus d'eux. Sursautant, tous levèrent la tête. Assis sur le rebord du toit de la tour, Loïm les contemplait, souriant.

« Bien vu, jeunes gens, bien vu. Vous nous avez donc suivis jusqu'ici. Je vais cependant vous demander de bien vouloir me

laisser le Gardien quelque temps. Je n'en ai pas encore fini avec lui, et il a toujours quelques secrets à me révéler.

— Donhull n'est pas le Gardien, Loïm, dit Chtark. Tu te trompes.

— Oh que non. C'est lui qui s'est trompé. Et Lorod aussi, bien sûr. Ce pauvre bougre n'a pas eu le temps d'éduquer celui qu'il avait désigné. La mort du vieux gardien a été un véritable plaisir, après tant d'années passées à le traquer, le suivre, toujours, et attendre, attendre si longtemps, que le bon moment arrive, enfin. Maintenant qu'il est mort, il ne me reste plus qu'à détruire le Bois. Laissez-moi l'aveugle, il n'en a plus pour longtemps de toute manière. Partez, et je vous laisserai la vie sauve. »

Chtark fit un signe de tête à Ionis, et ils posèrent doucement Donhull au sol, le dos appuyé contre la tour.

« Non ! hurla Aurianne, se précipitant vers Donhull, la dague à la main. Vous ne pouvez pas l'abandonner !

— Allons, Aurianne, sourit Chtark, pour qui nous prends-tu ? »

Le soldat sortit son épée et, levant la tête en direction de Loïm, reprit :

« Descends, Loïm. Il va falloir que tu nous tues si tu veux récupérer notre ami. »

D'un saut, Loïm atterrit à quelques dizaines de pas d'eux, bloquant toute fuite vers le Bois.

« Avec plaisir. », dit-il, un sourire mauvais aux lèvres.

Un instant décontenancé par le saut de plusieurs mètres que venait de faire Loïm, Chtark se prépara à se battre. Loïm approchait doucement. Une dague venait d'apparaître dans chacune de ses mains. Ionis serrait son bâton, murmurant des mots inintelligibles, tandis qu'Aurianne, sa lame à la main, se positionnait devant Donhull afin d'empêcher quiconque de l'approcher. Soudain, d'un fantastique bond, Loïm se jeta sur Chtark, les deux mains en avant, prêt à l'embrocher sur ses dagues. Chtark esquiva l'une d'entre elles d'un coup de son bouclier, tandis que l'autre lui effleurait légèrement la joue, d'où le sang perla. Il n'eut pas le temps de crier que Loïm lui portait un nouveau coup, qu'il eut bien du mal à éviter. L'homme était



d'une rapidité incroyable. Chtark, surpris et mal à l'aise devant cet adversaire hors du commun, restait en position défensive, observant Loïm, le laissant venir jusqu'à lui. Derrière lui, Ionis pointa son bâton vers Loïm. Le bâton scintilla un instant, puis la lueur disparut aussitôt, laissant le jeune mage stupéfait. Sa magie ne fonctionnait pas, quelque chose la bloquait. Face à lui, Chtark, blessé au visage et au bras du bouclier, continuait à reculer devant Loïm, le regard concentré sur son adversaire. Espérant faire diversion, Ionis hurla de toutes ses forces et se rua vers leur ennemi, prêt à le frapper avec son bâton. La réponse de Loïm fut fulgurante. Il se retourna en un instant, envoya sa tête de toutes ses forces contre celle de Ionis, le stoppant net, puis, d'un violent coup de poing, enfonça sa dague dans le ventre du mage. Les yeux écarquillés, Ionis s'effondra, lâchant son bâton, ses deux mains essayant de réduire le flot de sang qui sortait de sa blessure. Aurianne cria, et courut vers lui pour le soigner, pendant que Chtark, profitant de la diversion, essayait à son tour de frapper Loïm. Celui-ci esquiva le coup facilement, et contre-attaqua. Il planta l'une de ses dagues dans l'avant-bras de Chtark, qui retint un cri de douleur. Loïm appuya de toutes ses forces sur le manche de la dague, l'enfonçant profondément dans les chairs. Chtark ne put se retenir et hurla, plié en deux, la douleur lui faisant suivre le mouvement que lui commandait Loïm. Celui-ci envoya violemment son genou, qui atteignit Chtark en plein visage. Le jeune soldat hurla à nouveau, un instant aveuglé par le sang giclant de son nez. Il ne vit pas le dernier coup venir : d'un coup de pied en plein torse, Loïm l'envoya frapper le mur de la tour. Sa tête cogna violemment la pierre et Chtark tomba, inconscient.

« Alors, ma belle, que dis-tu de cela ? », demanda Loïm à Aurianne, qui venait à peine de refermer les blessures de Ionis, inconscient.

Aurianne se releva, les mains pleines du sang de Ionis. Elle prit la dague dans sa main, la dague que lui avait offerte Dame Iselde sur les ruines d'Aveld. Loïm s'avancait vers elle, jouissant de la vision de la jeune femme, pâle, qui lui faisait face en

essayant de cacher sa peur. Soudain, Loïm s'arrêta, et l'exultation fit place à l'étonnement sur son visage.

« Qu'est-ce que c'est ? », dit-il, tournant la tête en direction du Bois.

Aurianne entendit aussi. Une sorte de grondement semblait approcher, de plus en plus fort. Puis, en un instant, une vingtaine de loups, noirs, gris, marron, apparurent, sortant de la forêt. Ils s'approchaient d'un pas souple, droit vers Loïm. Celui-ci recula, essayant de jauger ses chances contre les loups. Il regarda Aurianne, puis Donhull. Puis, en un instant, il sauta de toutes ses forces, et se retrouva auprès de Donhull. Levant sa dague haut dans le ciel, il la plongea dans la poitrine du jeune homme, pendant qu'Aurianne hurlait et que les loups chargeaient. Quelques secondes plus tard, Loïm, éclatant de rire, arrachait le cœur de Donhull et fuyait en courant, poursuivit par les loups qu'il semblait distancer. Aurianne lâcha sa dague, et se jeta sur Donhull. Immobile et la poitrine ouverte, le jeune homme avait le visage tourné vers le ciel, sans vie.

« Nooon !! », hurla Aurianne. Nooon !!! »

Elle s'effondra sur le corps de son bien-aimé, le corps violemment agité de sanglots.

# LES LARMES D'AURIANNE

Lorsque Chtark se réveilla, il sentit d'abord le goût du sang dans sa bouche. Il mit quelques secondes avant de se souvenir, puis se redressa soudain, cherchant son épée, cherchant ses compagnons. Il s'essuya le visage, maculé de sang, et vit Ionis, au sol non loin de lui, et Aurianne, penchée sur Donhull, immobile. Le soleil était bas dans le ciel. La nuit ne tarderait pas à tomber. S'aidant de son épée, Chtark se leva, et s'approcha de Ionis, l'appelant, sa voix trahissant son inquiétude. Arrivé près de son compagnon, il vit que sa blessure avait été guérie. La chemise du mage était tâchée de sang, mais il n'y en avait presque pas au sol, et Ionis respirait. Chtark s'agenouilla à ses côtés, et le secoua doucement.

« Ionis ! Ionis, réveille-toi, vite ! »

Le jeune mage poussa un grognement, ouvrit les yeux et, instinctivement, mit les mains sur sa blessure.

« Tu ne saignes pas. Lève-toi si tu le peux, Aurianne est là-bas avec Donhull. »

Chtark aida son compagnon à se lever et ils se dirigèrent lentement vers Aurianne et Donhull. Tous les deux avaient l'air de dormir.

« Aurianne ? Donhull ? Ça va ? »

Aurianne leva la tête, et la tourna vers eux. Les yeux perdus dans le vague, le visage maculé du sang de Donhull qui s'était mêlé à ses larmes, la jeune femme ressemblait à une folle, ou à une sauvage.

« Aurianne ? demanda Ionis, inquiet.

— Il est mort, dit-elle, d'une voix atone. Il lui a arraché le cœur. Donhull est mort. »

Ionis et Chtark s'arrêtèrent en même temps. Puis Ionis lâcha son bâton et se précipita vers la jeune femme, pendant que Chtark reprenait son épée en main, regardant tout autour de lui.

« Ce n'est pas la peine, Chtark, dit Aurianne. Loïm est parti. Et Donhull est mort. »

Aurianne, Chtark et Ionis restèrent en silence de longues minutes auprès du corps de Donhull. Ionis laissait couler ses larmes, sans un mot. Chtark, le regard perdu, renifla, puis posa sa main sur l'épaule d'Aurianne.

« C'est de ma faute, je suis désolé. Je n'ai pas été à la hauteur. Loïm était... trop fort, trop rapide.

— Il faut l'enterrer, dit Aurianne, ignorant le mea culpa de Chtark. Dans le bois. C'est là qu'il doit reposer. »

Elle serra un instant la main de Chtark sur son épaule, puis essuya son visage.

« Aidez-moi à le nettoyer et à le porter. Essayons de lui donner une apparence convenable avant de l'enterrer. »

Aurianne lui ôta sa chemise en lambeaux et rougie. Avec le reste de l'eau qu'ils avaient, ils lavèrent les blessures de Donhull, lavant le sang qui avait coulé tout le long de son corps. Enfin, lorsque le cadavre fut nettoyé, Ionis et Chtark partirent creuser un trou, laissant Aurianne seule avec son compagnon. Lorsqu'ils revinrent, la nuit était tombée, et Aurianne était immobile, assise aux côtés de Donhull, sa main dans la sienne.

« Aurianne, il faut l'enterrer maintenant. », dit Chtark, d'une voix inhabituellement douce.

Sans un mot, la jeune fille se leva, et laissa ses amis emporter le corps. Elle les suivit jusqu'à l'orée du bois où, sous un grand chêne, ils avaient creusé un trou, profond de presque un mètre. Doucement, ils y posèrent le corps de Donhull, puis se reculèrent. Les larmes coulant sur ses joues, Aurianne regardait le corps de l'homme qu'elle avait aimé.

« Qu'Idril te bénisse. », murmura-t-elle, juste pour elle, et Donhull.

Elle prit les pierres plates qu'avaient utilisées Chtark et Ionis pour creuser, et commença à refermer le trou. Chtark s'avança pour l'aider. Ionis le rattrapa par l'épaule.

« Laisse-la, dit-il. Elle nous appellera si elle a besoin de nous. Allons allumer un feu. »

Abattus, les deux amis installèrent le campement, sans échanger un mot. Donhull était mort, et ils n'avaient pas pu le

sauver. Pourraient-ils se le pardonner un jour ? Et comment allaient-ils annoncer la nouvelle à Miriya ? Lorsque Aurianne revint, quelques heures plus tard, elle semblait exténuée et sa robe était maculée de boue.

« Je te prépare un thé, lui dit Ionis alors qu'elle s'asseyait sans un mot près du feu. Il reste du bœuf séché. Je te l'amène.

— Je n'ai pas faim.

— Ce n'était pas une question. Tu dois manger maintenant. »

Sans plus de volonté, Aurianne laissa Ionis lui apporter thé chaud et nourriture. Elle mangea un peu, mécaniquement, puis s'enroula dans sa couverture, près du feu. Quelques minutes plus tard, elle dormait. Craignant que Loïm revienne, Chtark et Ionis montèrent la garde à tout de rôle pendant la nuit. Mais ils ne virent personne.

Au petit matin, lorsque Aurianne se réveilla, Chtark était en train d'affûter son épée, le regard perdu vers la bouilloire d'où s'élevait la fumée de l'eau qui chauffait. La jeune fille repoussa ses couvertures, et se releva. Elle avait mal partout, et se sentait vidée de toute force.

« Ça va ? demanda Chtark, doucement.

— Non.

— Je suis désolé, Aurianne.

— Je le sais. Ne t'en fais pas, ce n'est pas de ta faute. Nous n'avons rien pu faire.

— Nous resterons ici une journée encore. Tu as besoin de repos. Nous en profiterons pour chasser un peu et trouver des baies. Nous repartirons demain. Nous devons trouver l'armée des Tribus.

— Je sais. »

La journée, grise et froide, fut morose. Aurianne ne parla quasiment pas, restant prostrée au campement, le regard perdu dans les flammes qui se consumaient. Ionis et Chtark la veillaient chacun leur tour, et le reste du temps Chtark chassait ou Ionis ramassait baies et herbes. A la nuit tombée, ils décidèrent de reprendre leurs tours de garde, laissant Aurianne récupérer quelques heures encore avant qu'ils ne repartent. Dès

que la jeune fille fut endormie, Ionis s'approcha de son ami et lui parla à voix basse.

« Qu'allons-nous faire si nous nous retrouvons à nouveau face à Loïm ? Je crains qu'il revienne nous chercher, et nous ne faisons pas le poids contre lui.

— Que proposes-tu ? Te connaissant, j'imagine que tu as une idée derrière la tête.

— En effet, répondit Ionis, en souriant faiblement. Peu avant notre départ des Champs, Donhull m'a emmené dans la forêt, vers le fond de la vallée. Il y avait trouvé des menhirs dressés et gravés de runes, les mêmes que ceux que vous avez trouvés dans la maison de Trémar Mega, à Pémé. Il s'agit d'un autre portail, Chtark.

— Et alors ? Il faut les pierres pour les activer, non ? Tu les as rendues à ton maître, je me trompe ?

— En partie. J'ai bien rendu les pierres à Maître Merrat, mais... je crois que je pourrais essayer d'ouvrir un portail. J'y suis arrivé à Athinrye. J'ai ouvert un portail, Chtark. J'y ai pensé, toute la journée. Je te propose d'essayer d'aller aux Champs, seul. Si j'y arrive, je ramènerai du renfort. Sinon, je reviens ici, tout de suite.

— Et si tu tombes sur Loïm ?

— Il ne me verra pas.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ? »

Ionis sourit à nouveau.

« C'est bon, j'ai compris. Un tour que t'a appris Merrat Trahl ?

— Ce n'est pas un tour, Chtark. En tout cas, je suis certain que Loïm, s'il est près de la tour, ne me verra pas. »

Chtark réfléchit, pensif, les yeux posés sur Aurianne, endormie. Il pensait à la facilité avec laquelle Loïm les avait défaits, tous les trois. Il pensait à Donhull, mort, à la duchesse, qui attendait des informations capitales pour la survie d'Avelden. Ionis, à côté de lui, attendait sa réponse. Avant même de décider, Chtark savait que son ami tenterait d'ouvrir le portail magique dont il avait parlé. Il le connaissait depuis si longtemps. Et il savait que le jeune mage rêvait d'utiliser ses dons aux yeux de tous, sans se cacher, d'utiliser enfin sa force à

lui, et prouver qu'il était loin d'être faible, loin de n'être que ce jeune homme frêle et pâle, les yeux brillants à la lumière de la lune.

« Dépêche-toi. Je ne suis pas rassuré, dans ce bois. Et fais attention. Au moindre souci, détale, d'accord ?

— Ne t'en fais pas. Je serai de retour d'ici deux ou trois heures, au plus. »

Ionis prit rapidement ses affaires, et disparut derrière les arbres, en direction de la tour de Loïm. Il retrouva son chemin sans trop de souci et, lorsqu'il arriva près de l'orée du bois, leva haut son bâton vers le ciel. Quelques secondes plus tard, il avait disparu, invisible aux yeux des vivants. Après s'être assuré qu'aucune lueur ne provenait de la tour, il reprit sa marche, un peu plus vite. Son sortilège ne durerait pas bien longtemps.

Les pierres du portail d'Ellare étaient quasiment les mêmes que celles des Champs d'Athinrye. Ionis parcourait leur surface polie par le temps. Des sigles étranges, qu'il ne comprenait pas. Pas complètement. Certains, il le savait, il le sentait, permettaient d'activer la magie qui ouvrait les portails. D'autres portaient des noms étranges, qu'il ne déchiffrait pas. Les destinations des portails, peut-être. Il chercha parmi eux, passant de pierre en pierre, faisant passer ses doigts le long des runes, à la recherche de signes qu'il reconnaîtrait. Et, soudain, son cœur se figea. Les symboles qu'il venait de parcourir avec les doigts, il les avait sentis, à plusieurs reprises, à Athinrye. Était-ce la clé pour aller là-bas ? Il se concentra un instant, essayant de se remémorer la magie qu'il avait perçue dans la vallée d'Idril. Les runes étaient semblables, il en était presque sûr. Ionis rouvrit les yeux, vérifia que personne ne s'approchait du portail, et se concentra. Il appela à nouveau la magie des menhirs, la fit tourner, doucement, puis de plus en plus vite autour de lui. Focalisant toute sa concentration sur les menhirs, Ionis puisa dans sa propre magie afin de créer le portail, comme il l'avait fait à Athinrye. Il sourit lorsque la lumière bleue commença à briller du centre du cercle formé par les pierres, s'agrandissant de seconde en seconde. Lorsque le cercle de lumière remplit tout l'espace entre les menhirs, Ionis s'arrêta, reprenant sa respiration. Son front et son cou étaient trempés

de sueur. Ouvrir le portail lui avait demandé bien plus de force qu'il n'aurait cru. Son cœur battait la chamade et, à la lumière de la lune, il voyait ses mains trembler. Mais il n'avait pas le temps de se reposer, ni de réfléchir. Après un dernier regard derrière lui et une rapide prière à Idril et Odric, le jeune mage avança dans le cercle de lumière, et disparut.



# LE CŒUR DU BOIS

Donhull n'avait que peu de souvenirs de ce qui s'était passé après son sauvetage. Il y avait eu un combat, à la porte de la tour où vivait Loïm, et il se souvenait avoir vu ses compagnons tomber les uns après les autres, comme dans un rêve. Puis il avait entendu les loups sortir du bois, s'approcher de la tour. Enfin, il avait senti une douleur atroce quand Loïm avait plongé sa main sanguinolente dans son torse, et en avait arraché le cœur, alors qu'il poussait son dernier hurlement de douleur... Et tout s'est arrêté.

Un bruit retentit, Boum, comme un battement de cœur.

Boum... Boum boum... Boum boum... Boum boum...

Donhull ouvrit les yeux... Tout était noir. Était-il mort ?

Boum boum... Boum boum...

Donhull sentait les pulsations de son cœur battre... Il essaya de bouger un doigt, puis deux. Ses pieds ensuite, puis la tête. Autour de lui, il sentait l'odeur forte de l'humus, de la terre. Il toussa, il avait de la terre plein la bouche. Quelle horreur ! Il était enterré ! Pris de panique, il commença à essayer de gratter frénétiquement la terre au-dessus de lui, en poussant des hurlements de terreur. Il sentait l'air lui manquer, la panique l'envahir, il ne pensait plus qu'à une chose : sortir, sortir de là ! Enfin, après ce qui lui sembla avoir été une éternité, sa main trouva l'air libre. Dans un dernier effort, il se hissa et sortit enfin... de sa tombe. Il renifla l'air de la forêt, cette odeur riche et humide. Au-dessus de lui, les étoiles brillaient... Surpris, il toucha ses yeux. Ils étaient là...

Ses souvenirs revenaient... Loïm, la tour, le combat. Doucement, comme ayant peur de ce qu'il pourrait trouver, sa main toucha son torse. Du sang coagulé restait, çà et là. Il sentit une cicatrice à l'endroit où Loïm avait plongé son arme. Son cœur lui faisait mal. Il battait, mais chacune de ses pulsations faisait souffrir Donhull. La douleur s'atténuait cependant, peu à

peu. Tout autour de lui irradiait d'une vie intense, et il la sentait affluer vers lui, comme s'il avait des racines et que ces racines pompaient cette vie, qui le remplissait, remplissait ce corps. Il comprit soudain que le Bois l'avait soigné, comme s'il était une plante, un arbre. Le Bois avait régénéré ses yeux et son cœur, refermé les blessures, comme il recréait une feuille, une branche. Sans bien comprendre pourquoi, il savait que sa vie était liée au bois et que, tant qu'il y serait, il ne pourrait pas mourir. Cette force énorme, incroyable, puisait tout autour de lui. Il frissonna.

Les mots de Loïm lui revinrent à l'esprit.

« Avec ou sans ton aide, je trouverai le Cœur, détruirai le bois, et aurai enfin ma vengeance. »

Une nouvelle vague de panique le reprit. Le Bois ! Loïm voulait détruire le Cœur du Bois ! Donhull ne savait pas, ne savait plus, ce que cela signifiait, mais tout son être frissonnait à cette idée. Il mit quelques minutes à éloigner la panique qui menaçait de l'envahir. Il fallait à tout prix trouver le Cœur du Bois avant Loïm, et le protéger du démon. Il ressentait tout autour de lui la forêt millénaire, les arbres innombrables, et la vie, partout, des insectes rampants au sol, à peine conscients, aux loups qu'il savait errer par meutes entières, dans le Bois. Il repensa un instant à ses amis, à Aurianne, à la duchesse Iselde qui l'attendait, peut-être, et la guerre qui grondait, à la porte du Bois. Tout ceci ne le concernait que peu, finalement. Quelle importance avaient les hommes, si éphémères, face au Bois, béni par Idril à l'aube du monde ?

Aurianne était en train de rallumer le feu, à moitié éteint par l'humidité ambiante, lorsqu'elle poussa un hurlement. Elle se releva brusquement, renversant la casserole d'eau qu'elle avait été chercher à la rivière, et commença à reculer, tout en hurlant de toute la force de ses poumons. Chtark se réveilla en sursaut, regardant dans la direction que pointa Aurianne. Il laissa tomber son épée, et ouvrit la bouche sans pouvoir en sortir aucun son. Face à eux, de l'autre côté de la clairière, se tenait Donhull. Les vêtements déchirés, maculés de sang, le visage et le corps rouges et couverts de cicatrices, il les regardait, s'appuyant contre un arbre pour ne pas tomber. En

quelques secondes, Chtark reprit ses esprits, récupéra son arme et alla se positionner entre lui et Aurianne.

« J'ai besoin de vous, articula Donhull, d'une voix plus faible et plus rauque que jamais.

— N'approche pas ! hurla Aurianne, au bord de l'hystérie. N'approche pas ! »

Chtark regarda rapidement autour de lui. Il s'était endormi en attendant Ionis, qui n'était pas revenu. L'aube n'était pas encore levée. Où pouvait donc bien être son ami ?

« ... ne vous ferai aucun mal, dit Donhull. C'est moi, je vous assure. J'ai besoin de votre aide. Il faut... trouver le Cœur, le Cœur du Bois. »

Donhull fit un pas en avant, et s'écroula de tout son long sur le sol de la clairière. Pendant un instant, Chtark et Aurianne se regardèrent, hésitant entre la panique et l'espoir. Comment était-ce possible ?

« Je vais voir, dit Aurianne.

— On y va ensemble. »

Accompagnée par Chtark, la jeune guérisseuse s'avança doucement vers Donhull, méfiante. Il était immobile, à terre, le visage plaqué au sol. Il semblait respirer difficilement. Arrivée près de lui, elle s'agenouilla et posa sa main sur l'épaule de son amant.

« Il est chaud, dit-elle. Il est vivant. On dirait qu'il a de la fièvre. Chtark, peux-tu ramener du bois ? Il va falloir faire un grand feu. »

Sans un mot, Chtark rangea son arme et obéit aux ordres d'Aurianne, pendant que celle-ci retournait doucement Donhull. Il faisait peur à voir. Son corps était intégralement strié de cicatrices, toutes refermées, comme des fils blancs sur la peau bronzée du jeune homme. Elle regarda ses ongles. Ils étaient noirs de terre, et elle frissonna. Elle ouvrit légèrement la chemise au niveau du cœur de Donhull. Là où Loïm avait plongé sa dague, il n'y avait plus qu'une profonde entaille, en train de se refermer.

« C'est impossible, murmura Aurianne. Impossible. Un tel pouvoir n'existe pas. »

Un bruit se fit entendre de l'intérieur du bois. Aurianne se figea, la main sur son arme. Derrière elle, Chtark avait à nouveau sorti son épée et avançait vers elle, silencieux. Le cœur de la jeune fille battait à se rompre. Est-ce que Loïm était revenu ?

« C'est moi, chuchota une voix, je suis de ret... »

Ionis ne termina pas sa phrase. Il venait d'entrer et, les yeux exorbités, il regardait Donhull, allongé sur le sol. Derrière lui, Douma et Solenn entrèrent à leur tour.

« Je suis tellement désolée Aur... »

La phrase de Solenn se termina dans un hurlement d'horreur alors qu'elle pointait de son doigt Donhull, couvert de cicatrices, qui essayait de parler. Elle courut vers Douma et Ionis qui, pâles comme jamais, avaient reculé jusqu'à la bordure de la clairière. Les deux jeunes hommes hésitaient entre le réflexe de se ruer vers ce qu'il restait de Donhull pour le tuer définitivement et la surprise de voir Aurianne et Chtark, manifestement bouleversés, mais qui ne semblaient pas le craindre.

« Par tous les dieux ! s'écria Ionis, ne quittant pas Donhull du regard. Qu'est-ce qu'il se passe ici ?

— Nous n'en savons pas plus que toi, dit Aurianne, d'une voix blanche. Il est arrivé il y a quelques minutes à peine. Il est vivant, Ionis, il est vivant. »

Le mage ferma les yeux un instant, essayant de faire le vide en lui, d'expirer toute la peur et l'incompréhension qui avaient envahi son être. Il respira doucement, tenta de calmer son cœur qui battait la chamade, à l'écoute de toute magie qui pouvait agir autour d'eux. Mais il ne sentait rien. Il avait un instant pensé que Loïm avait pu prendre l'apparence de leur compagnon, mais il en était maintenant sûr, ce n'était pas le cas. Il ouvrit les yeux, ne comprenant pas ce qui pouvait se passer.

« Il n'y a pas de magie autour de lui.

— Aidez... moi, articula Donhull. Aidez... moi.

— Chtark, aide-moi à l'amener près du feu, ordonna Aurianne, s'approchant de son compagnon.

— Mais tu es folle ? Tu es complètement folle ? hurla Solenn. Ce n'est pas Donhull, regarde-le ! Par Odric, je viens de

passer un portail maudit, j'arrive dans une clairière avec un mort-vivant, et maintenant vous voulez en plus l'amener près du feu pour le soigner, mais vous êtes tous aveugles, complètement aveugles ? Il était déjà bizarre avant, c'était un signe ! Ou je fais un cauchemar, oui, un cauchemar, et je vais me réveiller tranquillement dans ma chambre à Athinrye. Par Odric ! Mais... c'est l'autre sorcier qui m'a déjà réveillée et qui est venu me tirer de mon lit où j'étais bien au chaud ! Ce n'est pas un cauchemar !

— Calme-toi, Solenn, dit Chtark, fermement. Je ne comprends pas pourquoi, ni comment, mais je crois que nous avons bien Donhull face à nous.

— C'est impossible ! Le sorcier nous a dit qu'il avait eu le cœur et les yeux arrachés, et que vous l'aviez enterré hier soir.

— C'est juste. Je t'ai dit que je ne comprenais pas. Mais je crois que c'est bien Donhull.

— Douma, ramène-les à la raison, toi !

— Je... je ne sais pas, répondit-il, hésitant.

— Votons alors ! Qui vote pour sauver ce mort-vivant qui va tous nous égorger dès que nous aurons le dos tourné, et qui vote pour se débarrasser immédiatement d'un tel danger ? Je vote pour la seconde option, qui me suit ? », dit Solenn, levant le bras.

Tous la regardaient, en silence.

« Et bien, qui vote ? », insista Solenn.

Aucun bras ne se leva.

« Vous êtes tous inconscients... complètement inconscients... personne ne m'écoute jamais ici. Vous finirez par le regretter, je vous le dis !

— Chtark, aide-moi à le rapprocher du feu s'il te plaît. Ionis, peux-tu faire chauffer de l'eau ? Il est mal en point. »

Aurianne, aidée de Ionis et de Chtark, commença à soigner Donhull. Elle lui enleva ses vêtements souillés, laissant voir à tous les innombrables cicatrices qui lui parcouraient le corps, puis, après l'avoir lavé doucement, lui mit des vêtements propres donnés par Douma. Solenn, elle, refusa de s'approcher, et se posta à la lisière de la clairière, fixant sans ciller Donhull, la main sur la garde de son épée, en maugréant. Douma, lui,

aidait ses amis, mais restait silencieux et ne se départissait pas d'un regard suspicieux vers Donhull.

Enfin, après lui avoir donné plusieurs remèdes, Aurianne recoucha son compagnon près du feu, où il s'endormit, en quelques secondes. Alors qu'elle l'effleurait une dernière fois, elle sentit une fois encore cette force qui semblait se diriger vers Donhull, au rythme des battements de son cœur. A sa grande surprise, Ionis ne semblait rien avoir remarqué. Se pouvait-il que le mage ne perçoive pas toutes les formes de magie ? En tout cas, elle était plutôt rassurée qu'il n'ait rien perçu : elle était sûre que cela aurait éveillé les soupçons de tout le monde. Une fois que Donhull fut endormi, tous se regroupèrent un peu plus loin dans la clairière. Là-bas, à l'est de la forêt, le soleil se levait, lentement.

« Ce n'est pas possible, insistait Solenn. Quand on est mort, on est mort. Même toute la magie du monde ne peut rien à cela. Ce n'est pas Donhull, là-bas. Au mieux, c'est le démon que vous avez combattu, qui a pris son apparence, au pire, c'est un mort-vivant. Dans les deux cas, nous ne pouvons pas le laisser vivre. C'est lui, ou nous !

— Si tu veux le tuer, Solenn, il faudra d'abord me tuer moi. », dit Aurianne doucement.

Un silence gêné s'installa dans la clairière, avant que Solenn ne reprenne.

« Tu sais bien que je ne ferai jamais cela.

— Alors tâchons de trouver une autre alternative.

— Que t'a-t-il dit en arrivant, Aurianne ? demanda Ionis.

— Il voulait que nous l'aidions à trouver le cœur du Bois. Tu sais ce que c'est ?

— Non.

— Que faisons-nous, alors ? demanda Douma. Pour être honnête, je ne suis pas à l'aise. Les morts ne reviennent pas à la vie comme cela. Vous êtes sûrs qu'il était vraiment mort quand vous l'avez enterré ?

— Aussi mort que lorsqu'on a les deux yeux et le cœur en moins, Douma.

— Laissons-lui le temps de revenir à lui. Il guérit à une vitesse incroyable. Quand il se réveillera, nous lui demanderons

s'il sait ce qu'il s'est passé. Et nous verrons alors ce qu'il convient de faire. Est-ce que cela vous va ? », demanda Aurianne.

Tous acquiescèrent, sauf Solenn, qui regardait ostensiblement ailleurs.

« Bien. Reposons-nous quelques heures alors, proposa Aurianne en se levant. Je suis épuisée. »

Solenn partit de l'autre côté de la clairière, rapidement rejointe par Douma, et seuls restèrent assis Ionis et Chtark.

« Tu n'as pas trouvé Miriya ?

— Non, elle n'était pas revenue aux Champs. Elle avait laissé Douma et Solenn partir sans elle de Péost.

— C'est sans doute une bonne chose. Tu as donc réussi à ouvrir le portail vers Athinrye ?

— Oui, répondit Ionis, en souriant crânement. J'ai eu beaucoup de mal à convaincre Douma, et Solenn encore plus, de prendre le portail avec moi. Surtout lorsque j'ai dû leur expliquer que je n'étais pas complètement sûr de la destination finale. Lorsque nous sommes arrivés en haut de la colline, ils ont rendu l'intégralité de leurs repas de la journée, mais nous étions arrivés ici, sans encombre. Je ne suis pas certain qu'ils retentent l'expérience de si tôt.

— Ce n'est pas grave. Le principal est que nous soyons plus nombreux, au cas où Loïm revienne. »

Chtark resta un instant silencieux, puis reprit.

« Ionis ?

— Oui ?

— Tu crois qu'il s'agit vraiment de Donhull ?

— Je ne sais pas. Vraiment pas. Je me fie à Aurianne.

— Prions alors pour qu'elle ne se soit pas trompée. »

Donhull ne se réveilla qu'en début d'après-midi. Ses cicatrices avaient continué à s'atténuer, et on ne voyait plus sur son corps que de minces traces blanches. Ses yeux, cependant, étaient étrangement sombres. Il mangea peu et en silence, sous le regard inquisiteur de ses compagnons. Lorsqu'il eut fini son bol de soupe, il le reposa doucement à ses côtés et se tourna vers ses compagnons.

« Allez-vous m'aider à retrouver le Cœur du Bois ? demanda-t-il, laconique.

— Qu'est-ce que le Cœur du Bois ?

— Je ne sais pas, Aurianne. Mais je dois le retrouver. Lorsque j'étais avec Loïm, il m'a dit à plusieurs reprises que seul le Gardien du Bois pouvait le trouver, avec ses yeux et son cœur. Aussi étrange que cela puisse paraître, je crois qu'il me les a pris pour le retrouver. Et je crois aussi qu'il veut détruire cette forêt. Ce qu'il ne fera pas tant que j'aurai encore un souffle de vie.

— Il y a plus étrange encore, Donhull, dit Solenn. Comment cela se fait-il que tu sois encore en vie ? Tu n'étais pas mort il y a deux jours ?

— Si. Enfin, presque. Je crois que le Gardien ne peut pas vraiment mourir, ici. Il est lié à la forêt, qui le nourrit de sa force vitale. Je crois que c'est la forêt qui m'a soigné.

— C'est plus que soigner à ce niveau là ! C'est pire que la pire des magies !

— Donhull, es-tu le Gardien du Bois ? demanda Aurianne. Est-ce cela que t'a dit Lorod lorsque nous l'avons rencontré ici, il y a des mois de cela ?

— Je ne l'avais pas compris jusque-là, mais je suis en effet celui que Lorod a désigné comme son successeur. Cependant, je ne suis pas encore complètement comme lui. Je ne sais pas pourquoi. Il ressentait la forêt à travers tous ses sens, tous son corps, et pouvait voir à travers les yeux de tous les animaux qui y vivent. Pas moi. Pas complètement en tout cas. Je ne sais pas pourquoi. »

Donhull se leva, titubant légèrement.

« Je dois partir. Il me faut trouver le Cœur du Bois avant Loïm. M'accompagnez-vous ? »

Le silence se fit dans la clairière. Tous se regardaient. Solenn avait les bras croisés sur la poitrine. Son visage manifestait clairement son refus de croire ce que disait celui qui était il y a peu de temps encore son ami. Les autres semblaient hésiter, leurs regards passant de chacun de leurs compagnons à Donhull. Si, malgré les cicatrices qui le défiguraient, il ressemblait bien à l'homme qu'ils connaissaient, il avait dans les yeux quelque chose qu'ils n'y avaient jamais vu auparavant. Une



fureur, une sauvagerie, une force, qui leur donnaient l'impression d'être une proie face à son chasseur, et qui les rendaient, tous, extrêmement mal à l'aise.

« Je viendrai avec toi, dit Aurianne, la première. Quand partons-nous ?

— Maintenant, répondit Donhull en se levant.

— Je viens aussi, dit Ionis.

— Moi aussi. », ajouta Chtark.

Douma et Solenn se regardaient, toujours hésitants.

« Solenn, Douma ? demanda Aurianne.

— Je viendrai avec vous, dit Douma, après une dernière hésitation.

— Solenn ?

— Je ne vais pas rester seule ici, je ferais une proie bien trop facile. Je vous accompagne. Mais il est hors de question que je quitte des yeux Donhull, est-ce clair ? Hors de question qu'il soit, à n'importe quel moment, derrière moi. Hors de question qu'il soit, à n'importe quel moment, seul sans que l'un de nous soit là. D'accord ?

— D'accord, dit Chtark.

— Partons alors. Le temps presse. Nous devons trouver le Cœur du Bois.

— Par où est-il ? demanda Chtark.

— Aucune idée. »

Donhull prit une grande inspiration, fermant les yeux. Comment pouvait-il trouver le Cœur du Bois ? Il n'en avait aucune idée. « Suis tes yeux et ton cœur », essayait-il de se dire. Il regarda autour de lui. Chaque arbre ressemblait au suivant, à son voisin, au précédent. Par où aller ? Voyant ses compagnons commencer à s'interroger, il leur sourit et prit une direction, au hasard. Il fallait bien commencer quelque part.

Ils marchèrent, des heures durant, dans l'immense forêt. Le soir, ils s'installèrent en silence dans une clairière, et y passèrent la nuit, non sans surveiller Donhull, plongé dans ses pensées. Le lendemain, ils repartirent, tous derrière Donhull qui avançait, revenait sur ses pas parfois, pensif, silencieux. Solenn râlait de plus en plus ouvertement contre ce qu'elle appelait la lubie du mort-vivant, et Chtark commençait lui aussi à

s'inquiéter. Il savait que la duchesse avait besoin de la localisation de l'armée des Tribus le plus vite possible. En fin d'après-midi, Donhull s'arrêta. Au milieu de la forêt, ils venaient d'arriver face à un petit chemin sinueux, envahi par les herbes.

« C'est ça. C'est le chemin, dit Donhull. J'en suis sûr. »

Il prit le chemin en direction du nord, d'un pas plus rapide. Après quelques centaines de mètres, celui-ci commença doucement à monter, au flanc d'une colline de faible hauteur. Autour d'eux, il n'y avait que des chênes, et tous semblaient très anciens. Les rayons du soleil ne passaient presque pas à travers le feuillage dense de la forêt. Arrivés en haut, tous s'arrêtèrent. Face à eux se trouvait un chêne, immense, grand comme jamais ils n'en avaient vu. Son tronc faisait sept ou huit mètres de large, et il dépassait de beaucoup tous les autres arbres à côté de lui. L'arbre devait être millénaire. D'énormes racines, certaines plus épaisses qu'un homme, partaient de son tronc, dans toutes les directions. Juste à côté se dressait un grand rocher, et ce qui semblait être l'entrée d'une grotte. A l'intérieur de celle-ci, un escalier en pierre, façonné de main d'homme, s'enfonçait dans la terre.

« C'est ici, dit Donhull. Le Cœur du Bois. »

Sans attendre, il se dirigea vers l'entrée de la grotte, et descendit les premières marches. Ses compagnons hésitèrent un instant, puis le suivirent en silence. L'escalier débouchait quelques mètres plus bas dans une salle, d'où partaient trois couloirs. Donhull prit le premier, qui donnait sur une petite pièce, manifestement habitée il y a peu de temps encore. Le sol était recouvert de peaux de bêtes, ours et renards. Au fond, près d'une cavité qui semblait servir de cheminée, se trouvait un lit en bois massif, recouvert de peaux de bêtes. A son pied, par terre, était posé un coffre. Dans un autre coin de la pièce, une chaise était adossée contre une table en bois. Donhull s'approcha du coffre, et l'ouvrit doucement. Il en sortit une vieille cape, ainsi qu'une chevalière ornée de deux haches entrecroisées attachée à un parchemin. Celui-ci était très abîmé, et semblait extrêmement vieux. Donhull le détacha doucement, et le tendit à Ionis.

« Lis, s'il te plaît. »

Ionis prit le parchemin, et le déplia doucement.

« *Lorod,*

*Je ne comprends pas pourquoi tu es parti. Mon père est furieux, et crie à l'insulte dans toute la cité. Tu ne me dis rien dans ta lettre, et je ne peux pas croire que tu ne m'aimes plus. Je t'en supplie, mon amour, reviens, ou laisse-moi te rejoindre. Peu m'importe l'or de mon père, la vie à la cour d'Aveld, ou toute autre chose. Je veux juste être à tes côtés, jusqu'à la fin de mes jours. Je t'en supplie, dis-moi où tu te trouves.*

*Ton aimée, Allia. »*

Ionis replia le parchemin, et le rendit à Donhull. Celui-ci le reposa doucement dans le coffre, et revint vers l'entrée, où il prit le second couloir. Celui-ci menait à une caverne naturelle. Le sol était en terre, avec de nombreuses pierres ressortant çà et là. La caverne était parcourue d'énormes racines, certaines aussi épaisses qu'un homme, d'autres grosses comme une jambe. Dans les murs de la caverne, cinq cavités avaient été creusées, larges d'un mètre. Au-dessus de chacune des cavités était gravé un nom. Ionis passa devant chacune d'elle. « Ildan », dit-il, devant la première, où reposait un squelette, les mains croisées sur le torse, une épée à la main. « Lozan, puis Gaher », dit-il devant les deux suivantes, occupées elles aussi par des squelettes. La quatrième était vide, et, Ionis lut le nom au-dessus : « Lorod ». Puis il s'approcha de la dernière, vide également, et se figea soudain.

« Qu'y a-t-il ? demanda Donhull. Qu'est-ce qu'il est écrit ?

— Il est écrit... ton nom. »

Tous les regards se tournèrent vers le frère de Miriya, qui ne semblait pas impressionné le moins du monde.

« Je crois que c'est de cette manière que les gardiens désignent leur successeur. Ne craignez rien. »

Une fois encore, Donhull fit demi-tour, et prit le troisième couloir. Celui-ci s'arrêtait face à une porte en métal rouillé, au centre de laquelle était gravée, en renforcement, une feuille de chêne. Il n'y avait ni poignée ni aucun moyen visible de l'ouvrir. Donhull toucha la porte, doucement, la caressant presque.

« Veux-tu que nous essayions de l'enfoncer ? demanda Chtark.

— Non. Cela ne fonctionnera pas. Regardez le dessin, ici. Seul le médaillon que porte Loïm permet d'ouvrir cette porte. Il l'a volé à Lorod, il y a des siècles de cela.

— Qu'y a-t-il derrière ? demanda Aurianne.

— Le Cœur du Bois. La source de toute la magie de Trois-Lunes. Vous ne sentez pas toute cette vie qui palpite autour de vous ? »

Tous se regardèrent, la moue au visage. Personne ne semblait avoir remarqué quoi que ce soit.

« Comment allons-nous faire pour rentrer, alors ? demanda Douma.

— Il suffit d'attendre. Je suis certain que Loïm finira par arriver ici. Remontons. »

Donhull ne s'était pas trompé. Le soir tombait à peine que du bruit se fit entendre du chemin, et quelques minutes plus tard, Loïm entra dans la clairière, accompagné de six soldats des Tribus. Loïm, surpris, fit un pas en arrière lorsqu'il vit qu'il avait été précédé.

« Oh oh... il semble que vous m'ayez devancé... et qui est-ce que je vois là... Le Gardien en personne... Manifestement, le Bois est toujours aussi vigoureux, dit-il, un grand sourire aux lèvres. Tuez-les ! », ordonna-t-il aux soldats.

Aussitôt, les soldats se ruèrent vers Donhull et ses compagnons. Chtark et Douma, qui s'étaient mis entre les soldats et leurs amis, réceptionnèrent le premier assaut. Les épées s'entrechoquèrent violemment, et le bruit résonna dans toute la clairière. Chtark repoussa de toutes ses forces son adversaire, qui recula de quelques pas, déséquilibré. Le capitaine d'Escalon en profita pour lancer son épée, qui atteignit le soldat ennemi en plein visage. Hurlant dans un gargouillis de sang, l'homme s'effondra, pour laisser la place à Loïm, armé de deux épées, le visage déformé par une rage animale. Chtark déglutit, resserrant sa poigne sur la garde de son épée. A côté, Douma laissait venir les deux guerriers des Tribus qu'il avait face à lui. Jaugeant ses adversaires, il parait les coups, attendant le moment opportun. Il tenta une, deux, puis trois ouvertures

sur l'un d'entre eux, se protégeant de l'autre en se positionnant contre les rochers, mais sans succès. L'homme se battait bien, et Douma regardait d'un œil inquiet le second tenter de le contourner par la droite. Il ne pouvait pas espérer de l'aide. Solenn était occupée à repousser son adversaire vers le bois. Donhull, qui avait récupéré une épée de Chtark, bloquait le passage à un soldat, tandis qu'Aurianne, déjà blessée au bras et au visage, reculait sous les coups de son adversaire. Ionis, lui, avait disparu. Douma esquiva un coup, puis un deuxième, puis un troisième. Son adversaire essayait de le faire s'éloigner du groupe, toujours plus loin, et Douma commençait à sentir la sueur couler dans son dos. Comment allait-il pouvoir s'en sortir ? Il allait tenter une ouverture quand, soudain, il entendit un craquement derrière lui. Il se retourna, mais trop tard. Le second soldat, profitant de la diversion de son compagnon, l'avait pris à revers et Douma vit, comme au ralenti, son épée se diriger droit vers son visage, le tranchant de la lame brillant dans les derniers rayons du soleil. Les yeux écarquillés, Douma ouvrit la bouche, prêt à hurler. L'épée était à quelques centimètres de son visage lorsque, soudain, sa course s'arrêta, et le soldat qui la maniait s'effondra, inerte. Derrière lui, Ionis venait de le frapper derrière le crâne avec son bâton, de toutes ses forces. Instinctivement, Douma se retourna, et contra le coup que son premier adversaire se préparait à lui asséner. Sa force décuplée par la peur, il frappait contre l'arme et le bouclier de son assaillant, qui commença à reculer. Derrière lui, Ionis, inquiet, vérifiait que son bâton n'avait pas été abîmé. Il se redressa soudain lorsque Aurianne poussa un nouveau cri de douleur. Acculée au rocher qui formait l'entrée de la grotte, elle venait une nouvelle fois d'être touchée. Du sang perlait sur sa robe, au niveau du flanc. Ionis pointa son bâton en direction du soldat, prononça un mot. Un instant plus tard, une flèche de feu jaillit, et frappa l'homme de plein fouet. Déséquilibré et hurlant de douleur, celui-ci se plia en deux. Aurianne, hurlant à son tour, se jeta sur lui et, de toutes ses forces, lui planta sa dague dans le dos. L'homme s'effondra et, après un dernier spasme, s'immobilisa au sol. Douma venait lui aussi de tuer le soldat qu'il avait face à lui, et vit Donhull et Solenn se débarrasser

également de leurs adversaires. De l'autre côté de la clairière, Chtark et Loïm se battaient toujours, et ne paraissaient pas conscients de ce qui se passait autour d'eux. Chtark était blessé au front et au bras du bouclier, et son armure portait de nombreuses entailles. Loïm, lui, saignait faiblement du haut de la jambe. Il faisait tourner ses épées à une vitesse incroyable, essayant d'impressionner Chtark et de le mettre sur la défensive. Insensible à la manœuvre du démon, le visage fermé et concentré, Chtark cherchait l'ouverture. Loïm se battait mieux que n'importe lequel des adversaires qu'il avait été amené à combattre, et il avait bien du mal à ne serait-ce qu'éviter ses coups. Le capitaine d'Escalon tâchait cependant de ne pas le montrer, et de ne pas montrer sa fatigue. Les muscles de son bras droit le faisaient atrocement souffrir, le suppliant de lâcher un peu son arme, et son bouclier semblait prêt à tomber en miettes. Ses poumons étaient en feu, et même ses jambes donnaient des signes de faiblesse. Loïm, de son côté, était à peine essoufflé, et en rien gêné par les quelques entailles que Chtark avait pu lui faire. Il frappait de plus en plus fort le jeune homme, qui commença à reculer sous les coups redoublés du démon. Ses deux épées semblaient être partout à la fois, virevoltant, frappant là où Chtark s'y attendait le moins, le forçant à réagir toujours au dernier moment, de justesse, jusqu'à ce que, il le savait, il ne voit pas le coup venir. Il voulut crier, appeler ses amis, mais aucun son ne sortit de sa gorge desséchée. Loïm le repoussait, toujours plus loin vers le bois. Chtark commençait à perdre espoir lorsque, soudain, il entendit des cris à ses côtés : Douma et Donhull venaient de se lancer dans la mêlée, hurlant des cris d'encouragement. Chtark les bénit en silence, profitant du recul de Loïm, surpris par leur arrivée, pour souffler un peu. Les épées de leur adversaire continuaient de voler dans la lueur du soir, et rapidement du sang se mit à couler de la joue de Donhull et du torse de Douma. Même à deux, ils semblaient avoir du mal à trouver un moyen quelconque de toucher Loïm. Après avoir repris son souffle quelques instants, Chtark se jeta à nouveau dans la mêlée, hurlant de toutes ses forces. Loïm recula une fois encore, esquivant le coup de Chtark, qui le frappa violemment. Loïm

dévia le coup de son épée, mais fut déséquilibré sous la violence du choc. Il trébucha contre une racine, et leva sa garde un instant. Il n'en fallut pas plus. Se jetant de tout son poids contre lui, Douma le jeta à terre, enfonçant son épée dans le ventre de Loïm. Celui-ci hurla, du sang giclant de sa blessure, et lâcha ses armes pour essayer de dégager l'épée de son corps. Donhull se précipita au-dessus de lui et frappa de toutes ses forces vers son adversaire à terre. Loïm hurla, fou de rage, puis son cri s'arrêta alors que sa tête alla voler, à quelques mètres de là. Un silence de mort s'installa dans la clairière, pendant quelques secondes. Puis Chtark s'effondra à terre, épuisé.

Après le combat, Aurianne soigna les blessures les plus graves. La nuit était tombée depuis longtemps sur le Bois de Trois-Lunes, et Donhull, assis face au feu, faisait tourner entre ses doigts le médaillon qu'il avait récupéré sur le corps de Loïm.

« Sais-tu ce qui nous attend derrière la porte ? demanda Aurianne, inquiète. Chtark devrait se réveiller bientôt. Il a perdu beaucoup de sang, et je ne pense pas qu'il pourra se battre à nouveau avant quelque temps.

— Ne crains rien. Nous ne nous battons plus. J'attends juste qu'il se réveille, et nous irons voir le Cœur du Bois, tous ensemble. »

Lorsque la lune fut levée, Chtark se réveilla enfin. Il avait mal partout, se sentait faible, et affamé. Il dévora un lapin qu'avait chassé Donhull, puis se redressa complètement.

« Qui m'a enlevé mon armure ? demanda-t-il, sèchement.

— C'est moi, dit Aurianne.

— Tu n'aurais pas dû. Sans armure, un homme ne vaut pas grand-chose. Si nous avions été pris par surprise, j'aurais été inutile.

— Tu saignais de partout, Chtark. Si je ne te l'avais pas enlevée, tu serais mort à l'heure qu'il est. »

Surpris, Chtark regarda autour de lui. Ses compagnons acquiesçaient aux propos d'Aurianne. Chtark rougit, et baissa la tête.

« Excuse-moi, Aurianne.

— Allons-y, maintenant que Chtark est réveillé, dit Donhull.

— Aller où ?

— J'ai récupéré le médaillon sur le corps de Loïm. Nous t'attendions pour descendre, tous ensemble.

— Et si c'était un piège ? demanda Solenn.

— Ce n'est pas un piège. Je n'oblige personne à venir. »

Donhull se leva, et se dirigea doucement vers la grotte et l'escalier qui descendait. Rapidement, tous se levèrent et le suivirent, les uns derrière les autres. Seule Solenn avait gardé son épée. Arrivé en bas, Donhull prit le troisième couloir et, arrivé devant la porte, plaça le médaillon dans l'anfractuosité. Il s'y inséra immédiatement, et un léger déclic se fit entendre. Donhull poussa la porte, doucement, et entra. Derrière se trouvait une immense caverne, haute d'une dizaine de mètres et large de vingt au moins. Une grande partie était occupée par un lac souterrain, au milieu duquel se trouvait une sorte de promontoire rocheux. La base de l'immense chêne, accolée au promontoire, baignait dans l'eau, dont sortaient par endroits des racines grosses comme des arbres entiers. Juste devant le tronc se trouvait une table en pierre, sur laquelle était posée une coupe ouvragée qui semblait, de loin, être en argent. Alors que Donhull s'approchait, un murmure parcourut la caverne.

« ... si longtemps depuis la dernière fois... »

Tous se retournèrent, regardant autour d'eux. Mais il n'y avait personne.

«... difficile de soigner le jeune gardien... »

«... approche, approche... »

Donhull s'approcha de la table en pierre, comme hypnotisé, et l'une des racines de l'arbre se mit à bouger, doucement.

«... approche, approche... »

La racine se dirigea doucement vers la table, s'enroula autour de la coupe en argent. La racine avait été coupée, et de la sève coulait, jusque dans la coupe. Celle-ci semblait extrêmement ancienne. Sur tout son pourtour, elle était sculptée de lunes et de feuilles de chêne.

«... approche, approche... »

Donhull, comme dans un rêve, but à la coupe. La sève était tiède, sirupeuse. Son goût était fort, et amer. Après quelques gorgées, le jeune homme sentit son front commencer à le brûler, et sa tête tourner dangereusement. La douleur commençait à



irradier dans tout son corps, de plus en plus forte, de plus en plus insupportable. Donhull hurla, se tenant la tête entre les mains, et s'effondra au sol, inconscient, lâchant la coupe d'argent qui alla rouler contre la base de la table en pierre. Aurianne voulut se ruer vers lui, mais elle fut retenue par Ionis. Au bout d'une longue minute, Donhull se réveilla. Il tourna la tête vers les personnes qui l'observaient, de l'autre côté de la pièce. A son front, trois lunes étaient tatouées, exactement comme celles que portait Lorod.

Les souvenirs se bousculaient dans la tête de Donhull. Il voyait le Bois, à des milliers de moments différents, au lever du soleil, au coucher du soleil, été, hiver, printemps, automne, il voyait des hommes parcourir des chemins maintenant oubliés, des caravanes traversant la forêt, la peur au ventre, des soldats des Tribus, farouches, brûler et abattre les arbres, il voyait les animaux naître, vivre et mourir, les frontières du Bois s'étendre et se rétrécir alors que les siècles s'avançaient, il voyait les gardiens qui l'avaient précédé, Ildan le Chasseur, Lozan le Prêtre, Galaher l'Atremontois, et Lorod, bien plus jeune que lorsqu'il l'avait rencontré. Des centaines, des milliers de visages inconnus virevoltaient dans la tête de Donhull, homme, femme, amis ou ennemis du Bois. Il voyait aussi Aurianne, les cheveux blancs, morte et allongée sur une litière, amenée par Lorod dans un sanctuaire en pierre, mais non, ce n'était pas Aurianne, c'était Mélorée, que Lorod amenait à sa dernière demeure. Donhull était tous les gardiens en même temps, et tous les visages de leurs amis, de leurs amours et de leurs ennemis se mélangeaient. Il reconnut Loïm dans ces milliers de visages, Loïm jurant la perte de Lorod et du Bois des centaines d'années auparavant, il vit aussi un homme vêtu d'une grande cape grise entrer dans le Bois, furtivement, il sentait sa présence passée, il essaya de suivre ce qu'avait mémorisé Lorod mais c'était trop petit, trop loin, il n'y arrivait pas. Donhull rouvrit finalement les yeux, pris de vertige. Devant lui, des gens qu'il ne connaissait pas l'observaient. Mais si ! Son amie Mélorée était là, qu'il avait recueillie alors qu'elle n'était qu'une enfant, Mélorée... Mais non, Mélorée était morte, il y a des siècles de cela... Aurianne... oui, c'était Aurianne, la femme qu'il aimait. Donhull, les sourcils

froncés, essayait de mettre des noms sur ces visages, quelques visages parmi des milliers... Les yeux de Donhull se levèrent, vers le plafond de la caverne, en direction du bois au-dessus de lui. Il écoutait sa respiration. Il respirait par sa bouche, et par des milliers de bouches. Il respirait par la bouche des loups qui vivaient dans le Bois, par les lièvres, les renards, les oiseaux et les serpents. Il voyait par leurs yeux des animaux détalier, des oiseaux s'envoler à l'approche de la belette, des écureuils s'enfuir quand arrivait le prédateur affamé. Il sentait les plantes qui avaient soif, celles qui essayaient d'atteindre la lumière. Il sentait tout le bois, vivant, autour de lui. Il était désormais, et pour toujours, Donhull, Gardien du Bois de Trois-Lunes.

# LE GARDIEN DES TROIS-LUNES

Donhull mit de longues minutes à remettre ses idées en place. Quels étaient ses souvenirs, quels étaient ceux des anciens gardiens ? Il avait du mal à les distinguer. Face à lui, les personnes qui l'avaient accompagné le regardaient, en silence. Il voyait dans les yeux de celle qui ressemblait tant à Mélorée toute l'inquiétude d'une amante.

« Donhull ? Tout va bien ? demanda-t-elle.

— Juste... Juste un instant. », répondit-il, sa voix plus rauque encore que d'habitude.

Il posa sa main un instant sur la base du tronc derrière lui. Il sentait battre le pouls de la forêt, à l'unisson avec son propre cœur. Ou le contraire, plus vraisemblablement. Il sourit intérieurement.

« Nous pouvons sortir, dit-il. Je vous rejoins dans un instant. »

Il laissa ses compagnons remonter les premiers et, derrière eux, referma la porte sur le Cœur du Bois. Il reprit le médaillon, et le mit autour de son cou avant de gravir les escaliers à son tour. En haut, tous l'attendaient, anxieux. S'ils comprenaient bien que quelque chose s'était produit, ils ne savaient pas en quoi.

« Je suis le gardien, dit Donhull. A part entière, maintenant.

— C'est-à-dire ? demanda Solenn, inquiète.

— C'est-à-dire que tu es ici chez moi. »

Solenn tiqua, vexée.

« Ce n'est pas..., commença Douma.

— Je sais, le coupa le gardien, mais c'est tout de même ma réponse. Vous voulez toujours savoir où sont les Tribus ?

— Evidemment, dit Chtark. Tu sais par où aller ? »

Donhull ferma les yeux un instant, et ouvrit tous ses sens au Bois. Il sentait le vent dans ses feuilles, la caresse de la lune sur ses arbres, l'odeur des proies qui passaient, à quelques mètres

de lui, il était la terre, les rochers, les arbres et les animaux, tout en même temps. Puis il sentit... il sentit les herbes piétinées, les animaux massacrés, les arbres déracinés et coupés, mourant, brûlant, pour chauffer les soldats des hommes. Donhull ouvrit ses yeux, il voyait à travers les milliers d'yeux du Bois. Ils étaient là, par centaines, par milliers, attendant. Donhull vit un oiseau s'élever dans le ciel au-dessus du campement et, un instant plus tard, il était cet oiseau, volant toujours plus haut.

« Je les vois, dit Donhull. Ils sont juste au nord-est de la plaine d'Aveld, à une demi-journée de marche à peine des ruines. Ils sont des milliers. Je vois des centaines et des centaines de braseros, des tentes de cuir installées, partout. Ils attendent.

— Es-tu sûr ? demanda Chtark.

— Tu mets en doute la parole du gardien ? demanda Donhull d'une voix rêche, revenant à lui.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire..., commença Chtark, mal à l'aise.

— Alors entends ce que je viens de te dire. Les soldats des Tribus se sont installés non loin d'Aveld. Si tu veux en avoir le cœur net, vas-y. Mais je ne t'accompagnerai pas, et tu perdras un temps précieux pour ta duchesse.

— Ma Duchesse ?

— Ta duchesse. Je suis ici chez moi. Le Bois n'appartient à personne. »

Chtark ne releva pas, et commença à rassembler ses affaires, en silence.

« Bien, je crois qu'il est temps de partir ? dit Ionis, essayant de dissiper le malaise ambiant.

— Oui, dit Aurianne, rentrons.

— Comment faisons-nous ? demanda Chtark. Nous n'avons que quatre chevaux, que nous avons en plus laissés près de la tour d'Ellare.

— Ils y sont toujours, ne crains rien, dit Donhull.

— Je peux emmener certains d'entre nous par le portail. Nous serons à Athinrye ce soir, alors qu'il faudra des jours à cheval.

— Sauras-tu faire traverser les chevaux ?

— Je ne pense pas.  
— Et il est hors de question que je reprenne ce truc magique, dit Solenn. Un voyage m’a amplement suffi.  
— Je rentrerai à cheval avec Solenn, dit Douma.  
— Je vous accompagne, dit Chtark. Les routes ne sont pas sûres, et nous serons plus forts à trois.  
— Donhull, tu... tu rentres avec nous ? », demanda Aurianne.

Donhull la regarda un instant sans rien dire.  
« Oui. Je dois chasser les Tribus du Bois. Je vous aiderai donc. Et je n’ai pas peur de la magie de Ionis. Je passerai avec lui par les portails.

— Je vous accompagne alors, dit Aurianne. »  
Ionis sourit à ses compagnons.  
« Il est déjà tard. Nous partirons demain matin alors, dit Chtark. Je vais installer le campement. Douma, Solenn, vous m’aidez à ramasser du bois ? »

Le lendemain, guidés par Donhull, ils mirent moitié moins de temps que prévu pour atteindre Ellare. Comme l’avait prévu le gardien, les chevaux étaient toujours à la clairière, tranquillement attachés aux arbres, en train de brouter. Chtark, Solenn et Douma posèrent leurs affaires dans les sacs, puis détachèrent leurs montures. Après un rapide au revoir à leurs compagnons, ils se dirigèrent vers le sud, à travers les arbres. Ils voulaient avancer le plus vite possible, et profiter des dernières heures du jour. Une fois qu’ils eurent disparu, Ionis se tourna vers Donhull et Aurianne.

« Quand voulez-vous que nous partions ?  
— Demain matin, dit Donhull. Ce soir, je dois vous laisser. Nous nous retrouverons demain, à l’aube, au portail d’Ellare.  
— Donhull ? Où vas-tu aller ?  
— Désolé Aurianne, mais cela ne regarde que moi. Ne t’en fais pas. Je serai de retour demain. »

Aurianne baissa la tête, laissant couler, pour la première fois, une larme sur sa joue.

« Ne t’inquiète pas. », dit Donhull, en faisant volte-face et s’en retournant dans le Bois.

Aurianne ne répondit pas. Il était déjà trop tard.

Donhull revint à l'aube, avec les premiers rayons du soleil, alors que Ionis préparait l'eau pour le thé. Sans rien dire, il s'assaya face au feu, à côté du mage. Après quelques instants, il rompit le silence.

« Comment te sens-tu ? demanda-t-il, doucement.

— Je ne sais pas trop, répondit Donhull après avoir hésité. Comme si ma tête allait éclater, comme si mon corps faisait des lieues et des lieues de long et de large, comme si j'étais le Bois, tous les gardiens, et l'ancien Donhull, tout ça en même temps.

— Ca doit être dur. Je peux faire quelque chose ?

— Accepter. Et aider Aurianne à accepter. Je ne suis plus des vôtres, Ionis. Plus vraiment.

— Je connais cela. Ne t'en fais pas. Tu finiras par t'y habituer. »

Donhull regarda son ami, et lui posa la main sur l'épaule, en lui souriant. Ionis frissonna malgré lui quand il croisa le regard de Donhull, qu'il ne reconnut pas.

Lorsque Aurianne se réveilla, ils étaient quasiment prêts à partir. Le campement avait été défait, les affaires regroupées. Ils ne se trouvaient qu'à quelques centaines de mètres d'Ellare. Après avoir déjeuné rapidement, ils partirent en direction du portail. La tour, face à eux, était déserte, comme elle avait dû l'être des siècles durant. Ionis invoqua à nouveau la magie du portail et, une fois de plus, la lumière bleutée se forma au milieu du cercle. Lorsqu'il eut terminé, Aurianne, Donhull et lui entrèrent dans le cercle, et disparurent du Bois de Trois-Lunes alors qu'au loin, une meute de loup hurlait à la mort.

Pendant quelques minutes, ils eurent l'impression d'être propulsés à une vitesse incroyable à travers un tourbillon de noirceur. Bringuebalés de droite à gauche, de haut en bas, leurs cœurs et leurs estomacs se soulevaient au rythme des soubresauts imposés par les tourbillons. Ils sentaient plus qu'ils ne voyaient leurs compagnons autour d'eux, la voix d'Aurianne qui, doucement, commençait à siffler, ils sentaient les dents de Donhull se serrer pour résister à l'envie de crier, et la concentration de Ionis, qui, la sueur au front, ne pensait qu'à une chose : Athinrye, Athinrye, Athinrye. Au bout d'un temps qui leur parut une éternité, le tourbillon s'arrêta enfin, aussi

brusquement qu'il était arrivé. Aurianne tomba à genoux au sol et commença à vomir, pendant que Donhull, les yeux fermés, essayait de reprendre son souffle.

« On s'y habitue, peu à peu. Ça devient moins difficile les fois suivantes.

— Il n'y aura pas de fois suivante, gémit Aurianne. Je préfère encore mille fois les courbatures dues aux chevaux que ce que tu viens de nous faire subir.

— Peut-être. Mais les chevaux ne seront là que dans dix jours. Nous sommes à Athinrye. »

Aurianne s'essuya la bouche du revers de sa manche, grimaça, et regarda autour d'elle en se relevant. Au-delà du cercle de menhirs, ils se trouvaient maintenant dans un bois, et elle distinguait, en hauteur, les flancs de la vallée d'Athinrye. Elle frissonna.

« Je suis désolée, Ionis, ne le prends pas pour toi. Mais ce n'est quand même pas naturel de voyager ainsi.

— Est-ce plus naturel que de ressouder les os et refermer les blessures ? demanda le jeune mage, malgré tout vexé.

— Je ne fais qu'accélérer un processus naturel. Enfin, c'est la Déesse qui le fait à travers moi.

— Tu n'as qu'à imaginer que je ne fais qu'accélérer notre vitesse alors. Et puis, après tout, je ne t'ai pas obligée à venir avec nous.

— Excuse-moi. Je te l'ai dit, je ne voulais pas te blesser. Mais penser que nous venons de traverser des dizaines de lieues en un instant me... paraît tellement inimaginable.

— S'il y a un portail ici, je suis sûr que certains prêtres savent ou savaient l'utiliser. Peut-être même Mara, qui sait ?

— Elle l'a déjà fait, les interrompit Donhull.

— Comment le sais-tu ? demanda Aurianne, interloquée.

— Je... enfin, Lorod, l'a traversé avec elle. »

Aurianne détourna le regard, mal à l'aise.

« Allons à la Maison des Invités, dit Ionis, changeant de conversation. La duchesse doit être impatiente d'avoir des nouvelles de l'armée des Tribus. »

Ils prirent le chemin qui menait hors du bois, vers le village, et atteignirent rapidement le Temple d'Idril. Devant le

bâtiment, Mara était en grande conversation avec plusieurs prêtres et prêtresses. Ionis, Aurianne et Donhull s'approchèrent afin de la saluer. Mara leur fit un signe de tête, et son regard se figea lorsqu'elle vit Donhull et son front tatoué. La bouche ouverte, elle semblait abasourdie. Elle s'approcha doucement de lui. Donhull s'inclina légèrement, et dit :

« Le Cœur du Bois m'a appelé. Je suis Donhull, Gardien du Bois de Trois-Lunes. »

Sans un mot, Mara s'inclina à son tour devant Donhull, respectueusement. Lorsqu'elle se releva, son visage se crispa. Elle avait beaucoup vieilli pendant l'hiver, et son corps semblait la faire souffrir.

« Gardien, votre présence est un grand honneur pour les Champs d'Athinrye. Cela fait bien longtemps que le Bois ne nous avait pas donné de nouvelles. Et même si je suis attristée de la mort de Lorod, je sais que les Trois-Lunes sont, une fois de plus, entre de bonnes mains. Me ferez-vous l'honneur de partager ma table ce soir ? Votre chambre sera préparée au Temple d'Idril, et nous irons, si vous le souhaitez, dans le Bois Sacré ce soir.

— J'accepte avec plaisir, Haute-Prêtresse. Je vous rejoindrai au Temple. »

Dame Iselde se trouvait à la Maison des Invités. Assise devant la cheminée, son ventre proéminent annonçait la naissance prochaine de ses jumeaux. Ses traits étaient tirés, et elle semblait épuisée. Lorsque la porte s'ouvrit, laissant entrer Aurianne, Ionis et Donhull, elle tourna la tête vers eux, et leur sourit faiblement.

« Je suis contente de vous revoir. Approchez. Quelles sont les nouvelles ? Avez-vous pu localiser l'armée ennemie ? Et où sont les autres ? »

Une légère gêne s'installa, avant que Donhull ne s'approche de la duchesse et s'incline légèrement. Celle-ci le regarda, les sourcils froncés.

« Duchesse Harken, le Bois de Trois-Lunes m'a choisi comme nouveau gardien. Je suis venu renouveler l'alliance existante entre Avelden et le Bois, comme l'avait fait Lorod avec votre père, il y a des années de cela. L'armée des Tribus a détruit



et saccagé une partie du Bois sur son passage. Je ne saurais tolérer cela. Vos ennemis se trouvent actuellement au sud du Bois, non loin de la plaine d'Aveld. Des milliers d'hommes campent, attendant la fin de l'hiver. L'armée tout entière est là. »

Iselde regarda Donhull quelques instant, semblant avoir du mal à comprendre la portée de ses mots.

« Donhull... je ne savais pas que l'ancien gardien connaissait mon père, même si j'avais entendu le duc mentionner une sorte d'alliance entre Trois-Lunes et nous. Je suis... et bien... heureuse que le Bois nous rejoigne dans cette guerre. Nous aurons besoin de toutes les forces d'Ervallon pour repousser l'assaut des Tribus. Sais-tu comment ces hommes sont arrivés jusqu'en Avelden ?

— Ils sont passés par le Portail d'Ellare.

— Qu'est-ce cela ? demanda Iselde, passant de surprise en surprise.

— Une sorte de portail magique, permettant de relier deux points entre eux en quelques minutes, quelle que soit la distance, dit Ionis. Une magie très puissante a été utilisée pour faire passer autant d'hommes.

— Savez-vous qui les a fait passer ?

— Non, reprit Donhull. Mais j'ai... enfin, Lorod, a vu l'homme. Un mage, puissant, caché par un grand manteau gris.

— L'homme en gris ? demanda Aurianne.

— Sans doute. Qui sait ? »

La duchesse resta pensive quelques instants, puis reprit.

« Les informations ramenées de Péost par Douma, Solenn et Miriya sont plutôt rassurantes. La cité n'est tenue que par une soixantaine de brigands. Péost est la seule ville non fortifiée d'Avelden. La reprendre sera facile, d'autant plus que la population ne semble guère enchantée de ses nouveaux maîtres. Il est également sûr qu'ils ne prendront jamais le risque d'attaquer Athinrye. Nous pouvons donc aller à la rencontre des Tribus sans peur. »

Dame Iselde sursauta, posant la main sur son ventre, le visage crispé.

« Tout va bien, ma Dame ?

— Oui... oui, répondit Iselde. Une contraction.

— Je vous emmène à votre chambre. Vous serez mieux allongée. »

Aurianne tendit le bras à la duchesse, qui s'en saisit sans dire un mot. Les deux jeunes femmes montèrent à l'étage, doucement, pendant que Ionis s'installait à la table commune de la maison.

« Je vais voir Mara. Je passerai la nuit au Temple. Aurianne risque d'en avoir pour longtemps avec la duchesse. Préviens-la. Et, si tu vois Miriya, ne lui dis rien. Je veux lui expliquer de vive voix.

— Comme tu voudras. »

Donhull sortit, et se dirigea droit vers le Temple. Les novices le laissèrent entrer après s'être inclinés devant lui. Tous semblaient être au courant de son nouveau statut, et Donhull en était légèrement mal à l'aise. Même s'il savait que ses prédécesseurs avaient toujours été traités de cette manière, il n'en avait néanmoins pas l'habitude. Il se laissa mener par une jeune novice effrayée jusqu'à l'un des nombreux cloîtres du temple où se trouvait Mara, en discussion avec plusieurs prêtres et prêtresses. Lorsqu'elle vit Donhull arriver, elle congédia ses interlocuteurs et se leva pour accueillir son invité.

« Merci d'avoir répondu à mon invitation, Donhull. La nuit va bientôt tomber. Suis-moi. »

Mara prit un long manteau de laine posé à ses côtés et le mit sur ses épaules. Elle guida Donhull à travers le Temple, jusqu'à une sortie latérale, et ils prirent, ensemble et en silence, la route menant vers le fond de la vallée. Ils évitèrent le camp des réfugiés, puis entrèrent dans le bois. Il faisait quasiment nuit et la lune venait de se lever lorsqu'ils arrivèrent à une grande clairière, au centre de laquelle se tenait un immense chêne. Contrairement aux autres arbres, décharnés à la sortie de l'hiver, celui-ci arborait fièrement une multitude de feuilles d'un vert tendre, et de nombreux glands pendaient à ses branches fertiles. Ses immenses racines partaient dans tous les sens à partir du tronc, s'enfonçant doucement dans la terre autour de lui. Mara s'assit sur l'une d'elle, puis fit signe à Donhull de l'imiter.

« Nous sommes dans le Bois Sacré, dit-elle, et ceci est le vénérable Chêne d'Idril, la source de tout le pouvoir d'Athinrye. C'est grâce à cet arbre et à sa magie que la vallée est si fertile, si clément, et que les maladies et les tempêtes nous sont épargnés. Mais tu sais déjà tout cela, j'imagine. »

Donhull hocha la tête, sans un mot.

« Que d'événements... Les temps changent, Donhull, trop vite pour moi. Je me sens vieille, bien vieille. Mes os me font souffrir, et je sens ma magie diminuer. Le portail d'Athinrye a été utilisé à plusieurs reprises, et je n'ai rien senti. Les récoltes ont été moins abondantes cette année. Et je commence à me sentir lasse... Je sais que la guerre arrive, mais je ne sais pas si j'aurai la force de voir tant de douleur encore... Lorod m'avait expliqué, il y a longtemps de cela, que les gardiens héritaient des souvenirs des uns et des autres. Je ne sais pas si tu te souviens, quand j'étais jeune, de toutes ces fois où Lorod venait me chercher à travers le portail, alors que je n'étais qu'une novice. Nous parcourions le Bois des Trois-Lunes en courant, il me parlait des arbres, des animaux, des plantes, il semblait tout connaître. Plus tard, quand j'ai été désignée Haute-Prêtresse, Lorod est venu me voir, une dernière fois. Il semblait fatigué lui aussi. Il m'a dit alors qu'il cherchait quelqu'un à qui il pourrait transmettre sa charge. Il m'a dit qu'il ne pourrait pas mourir avant, mais qu'il souhaitait le repos. Aujourd'hui, je le comprends... Mais je divague, Donhull, les propos d'une vieille femme doivent te sembler bien étranges, à toi qui verras les prochains siècles s'écouler. Mais chut... j'entends quelque chose... ne bouge plus... »

A l'orée de la clairière, une jeune biche apparut. Craintive, elle renifla l'air autour d'elle, puis ses yeux se posèrent sur Mara et Donhull. Après quelques brefs instants, la biche détala, et Mara se mit à frissonner.

« Rentrons, dit-elle. Je suis fatiguée. »

Lorsqu'ils rejoignirent le Temple, Donhull sursauta. A l'entrée, assise sur les marches, les attendait Miriya. Lorsqu'elle vit approcher la Haute-Prêtresse et son frère, la jeune femme se leva, hésitante.

« Mara, dit le gardien, je vous rejoins plus tard. Je ne serai pas long. »

La Haute-Prêtresse, qui avait vu Miriya, hocha la tête et, sans un mot, laissa le frère et la sœur, seuls. Le visage de Miriya était livide alors qu'elle regardait son frère approcher, en silence. Elle avait manifestement beaucoup pleuré : ses yeux étaient rouges et brillants. Donhull eut un pincement au cœur. La dernière fois qu'il avait vu des larmes dans ses yeux, leurs parents venaient de mourir, sous les coups des brigands d'Erbefond à qui ils avaient refusé de livrer leurs dernières chèvres. Miriya n'avait que dix ans à l'époque. Il y a si longtemps.

« Par Idril, dit Miriya, la voix emplie de sanglots, que t'a fait Lorod ? »

Face à elle, son frère était toujours le même, les cheveux en bataille, les joues mal rasées et les vêtements froissés par la vie en extérieur. Mais elle ne reconnaissait pas ses yeux, dans lesquels brillait une sauvagerie qu'elle n'avait jamais vue, et qui lui donnait la chair de poule.

« Il ne m'a rien fait, Miriya, ne t'en fais pas.

— Donhull... Lorsque... nos parents sont morts, j'avais juré de te protéger. Tu étais si petit à l'époque. Et je te vois, aujourd'hui, si... différent.

— Tu n'as pas failli à ta tâche, ma sœur. Tu l'as au contraire menée à terme. Tu n'as rien à te reprocher. »

Donhull tendit la main à sa grande sœur. Pour la première fois, il la voyait, elle, si fragile. Miriya sanglota de plus belle, et courut se réfugier dans les bras de son frère, pleurant à chaudes larmes.

## GALED ET MARDÀ

Quelques jours plus tard, alors qu'Aurianne était occupée à soigner quelques blessés au dispensaire, une jeune novice entra soudain en courant dans le dispensaire.

« Dame Aurianne ! Dame Aurianne ! Vite, venez ! »

La jeune fille semblait paniquée. Aurianne sursauta et se releva de la paillasse où elle était agenouillée.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, inquiète par le ton de la voix de la novice.

— La duchesse, vite ! Le travail a commencé ! »

La jeune fille était au bord des larmes. Aurianne lâcha les herbes qu'elle tenait en main, et se précipita sur sa cape qu'elle enfila rapidement.

« Dépêche-toi ! Va prévenir le duc, et reviens vite à la Maison des Invités. Les contractions ont commencé depuis longtemps ?

— Après le déjeuner. La duchesse m'a envoyé vous chercher, mais je ne vous trouvais pas dans le campement.

— File prévenir le duc, dépêche-toi. »

Aurianne était furieuse. Tout le campement savait où les trouver, elle et Ilgon Malder, le vieux chirurgien du duc. Quand ils n'étaient pas au dispensaire, ils étaient à la nouvelle halle construite au centre du campement, où ils distribuaient herbes et onguents divers. Occupée à morigéner intérieurement la novice, Aurianne marchait à grande foulée vers la Maison des Invités. La duchesse allait accoucher, et elle l'avait faite appeler, elle, la simple paysanne. Cela faisait plus d'un an qu'elle n'avait pas aidé lors d'un accouchement. Allait-elle être à la hauteur ? Et si les enfants se présentaient mal ? Et si l'un d'eux ne survivait pas ? Et si Iselde elle-même ne survivait pas ? Aurianne frissonna, resserrant le col de la cape autour d'elle, et accéléra encore le pas. Elle arriva enfin à la Maison des Invités, entra, jeta sa cape sur la première chaise qu'elle trouva et courut

vers l'étage. La chambre de la duchesse était fermée. Aurianne frappa, et Naelle, la jeune femme en charge des invités de Mara, apparut à la porte, le visage grave.

« Dame Aurianne, enfin ! dit-elle, ouvrant grand la porte. J'ai bien cru que vous n'arriveriez jamais !

— Comment va-t-elle ? demanda la guérisseuse, regardant Iselde, allongée sur le lit, le visage blanc et les traits crispés par la douleur.

— Pas très très bien, ma Dame, répondit Naelle, au bord des larmes. Elle semble souffrir énormément, et délire à moitié. Elle appelle tour à tour son mari et son père.

— Va faire chauffer de l'eau, beaucoup d'eau, et ramène aussi plusieurs bols en bois et le pilon qui est dans ma chambre. Tu vas m'aider à lui préparer un calmant. Fais nous porter des linges propres. Dépêche-toi.

— Bien, ma Dame. »

Naelle sortit prestement de la pièce. Aurianne s'approcha du lit. Le visage de Dame Iselde était en sueur et ses mâchoires, crispées, montraient à quel point elle devait souffrir.

« Ma Dame, c'est moi, Aurianne. »

La duchesse ouvrit les yeux, doucement, et sourit faiblement.

« Ce n'est pas trop tôt... je souffre le martyr, Aurianne. Donne-moi une de tes herbes ou quelque chose, mais la douleur doit s'atténuer, Aurianne.

— Ma Dame, je suis désolée, mais je ne peux rien contre ces douleurs-là. Et il va falloir vous résoudre à crier, et de toutes vos forces. Ce combat-là ne se gagnera pas en serrant les dents. Criez, ma Dame Iselde, criez ! »

Iselde se plia sous la douleur d'une convulsion, et serra les dents plus encore.

« Criez, ma Dame ! dit Aurianne, plus fort.

— Où est Merrat ?

— Je l'ai fait appeler. Il sera là d'un moment à l'autre. »

Une nouvelle convulsion agita la duchesse, qui laissa passer un gémissement de douleur.

« Ma Dame, la douleur sera d'autant plus forte que vous la garderez à l'intérieur. Il n'y a que vous et moi, ici. Prenez ma main, et criez. »

Iselde prit la main de la guérisseuse, et la serra de toutes ses forces. La jeune femme eut du mal à ne pas pousser elle-même un cri. La duchesse avait une force incroyable, et broyait littéralement la main de la guérisseuse.

« Tenez bon, ma Dame. Je suis à vos côtés. »

L'accouchement dura de longues heures. En bas, dans la salle commune, attendait Merrat, faisant les cent pas devant la cheminée. Afin de ne pas gêner, Ionis et Donhull étaient eux partis au « Souvenir d'Aveld », la taverne rudimentaire qui avait été bâtie dans le village de réfugiés, et buvaient tranquillement, attendant que quelqu'un vienne les chercher. Alors que la nuit était tombée depuis longtemps, la porte de la taverne s'ouvrit enfin, laissant passer Aurianne. La jeune femme avait l'air épuisée. Les cheveux collés sur le front, sa robe blanche et verte tâchée de sang, elle se dirigea droit vers ses amis. Elle s'assaya lourdement à leurs côtés et dit, dans un souffle :

« Le premier est un garçon, Galed, et la seconde est une petite fille, Marda. La duchesse va bien. Moi, j'ai la main en compote. Tavernier ! Une grande pinte de bière s'il te plaît ! »

Ionis et Donhull sourirent, soulagés.

« Bravo, Aurianne, dit Ionis.

— Je n'ai pas fait grand'chose. Enfin, presque... Dès qu'il s'agit d'accoucher quelqu'un, les novices sont plus gourdes les unes que les autres ! Mais tout va bien, c'est le principal.

— Le duc est là-bas ?

— Oui. Il n'avait d'yeux que pour le premier-né, son fils. Vous auriez dû voir son soulagement quand je lui a annoncé que c'était un garçon ! On aurait cru un cadeau tombé du ciel !

— Galed Trahi Harken, duc d'Avelden. Cela sonne bien, dit Ionis.

— En tout cas, moi, je suis lessivée. », conclut Aurianne, portant à sa bouche la bière que le tavernier venait de lui apporter. « La duchesse fera annoncer la naissance de ses enfants et de l'héritier du duché demain. Enfin une bonne nouvelle à annoncer à tout le monde ! »

Durant les jours qui suivirent, Aurianne passa le plus clair de son temps au chevet de la duchesse. Dame Iselde se remettait assez rapidement, et chargea très vite sa guérisseuse de trouver une nourrice pouvant allaiter et s'occuper des enfants. Ainsi Aurianne faisait-elle des allers-retours permanents entre la Maison des Invités et le campement, à la recherche d'une femme qui pourrait, selon elle, s'occuper correctement des nouveaux-nés. Malgré les critères draconiens de la jeune guérisseuse qui voulait une nourrice parfaite pour les enfants de Dame Iselde, elle trouva, en quelques jours seulement. Le dispensaire venait d'accueillir une jeune femme, dont le premier-né avait quelques mois à peine, et dont le mari, soldat de la garde d'Aveld, avait péri lors du siège de la cité. Elle l'amena à Iselde qui, après lui avoir posé de multiples questions sur sa famille, son nourrisson, sa santé, concéda enfin à lui confier, pour quelques heures, ses enfants. Soulagée que la duchesse accepte son choix, Aurianne laissa les deux femmes ensemble, et se dirigea vers le Temple d'Idril.

Les portes du Temple étaient, comme d'habitude, ouvertes. La guérisseuse demanda aux novices à l'entrée l'autorisation de voir Dame Mara. Après quelques instants d'absence, l'une d'elle revint, et fit signe à Aurianne de la suivre. Les deux femmes marchèrent pendant quelque temps, puis la novice s'arrêta devant une porte en bois. Elle frappa et la voix de Mara se fit entendre de l'autre côté. Aurianne entra. La pièce dans laquelle se trouvait Mara était une sorte de petit salon, dans lequel un grand feu crépitait. À côté de la cheminée était assise la Haute-Prêtresse d'Idril, un livre relié en cuir à la main. Elle fit signe à Aurianne d'approcher. La jeune femme s'exécuta, et s'assaya à côté d'elle.

« Tu as demandé à me voir ? demanda la vieille femme.

— Oui, ma Dame. Je... j'ai une requête à formuler.

— Une requête ? Je t'écoute. »

Aurianne parut gênée un instant, puis se racla la gorge, en sortant deux petits médaillons de sa poche. En or, retenus par une fine chaîne, ils étaient gravés d'un côté du chêne d'Idril, et de l'autre d'une montagne ceinte d'une couronne, le blason de la famille Harken.



« J'ai fait graver ces deux médaillons à Pémé, pour les enfants de la duchesse. Je... j'aimerais que vous les bénissiez, s'il vous plaît, afin de leur porter chance, et en espérant qu'Idril les protège. »

Mara regarda la jeune femme un instant, pensive.

« Tu es très attachée à la duchesse, n'est-ce pas ?

— Je... c'est une grande Dame. Je ne partage pas toujours ses choix, ni ses jugements. Mais elle a un courage sans pareil, et n'est dévouée qu'à une seule cause : celle du peuple d'Avelden. Comment ne pas servir de son mieux un tel suzerain ?

— Pourquoi veux-tu bénir les enfants ? As-tu... un pressentiment ? »

Aurianne sembla troublée un instant, puis reprit.

« En quelque sorte. J'ai rêvé... j'ai rêvé que l'un d'eux serait enlevé à sa mère. Ce n'était qu'un rêve, bien sûr, mais... mais j'ai pensé que cela ne leur ferait pas de mal d'être protégés par la Déesse.

— C'est une bonne idée, dit Mara, se levant en s'appuyant sur le bras de son fauteuil. Viens, suis-moi. Nous allons bénir ces médaillons de la meilleure manière qui soit. »

La Haute-Prêtresse se fit apporter une grande cape chaude, puis mena Aurianne en dehors du Temple. Les deux femmes se dirigèrent vers le fond de la vallée, en direction du bois.

« Où allons-nous, ma Dame ? demanda Aurianne.

— A l'endroit le plus sacré de cette vallée. Nous allons au Bois Sacré. »

Comme elle l'avait fait quelques jours plus tôt avec Donhull, le gardien de Trois-Lunes, Mara mena la guérisseuse le long des sentiers, jusqu'à l'immense clairière où se tenait le Chêne d'Idril. Majestueux, entouré de milliers de perce-neiges en fleur, l'arbre semblait dominer le bois entier. Aurianne frissonna. Elle sentait, presque comme au Bois de Trois-Lunes, une ancienne et puissante magie, une douce chaleur s'infiltrer dans ses membres, dans son cœur. Ses craintes étaient apaisées, et sa fatigue, auparavant si lourde, était presque oubliée.

« Va jusqu'à l'arbre, et prie la Déesse pour qu'elle accède à ta requête. Prie la Déesse pour que ces deux médaillons soient

bénis, pour qu'ils protègent ces deux enfants. Prie la Déesse pour qu'elle n'abandonne jamais son amour pour les enfants d'Iselde Harken. Je dois quant à moi te laisser ici. Ce qui se passera dans cette clairière ne regarde que la Déesse et toi. »

Aurianne, après avoir hésité un instant, impressionnée, entra dans la clairière et se dirigea vers le chêne, pendant que Mara disparaissait dans le Bois. Arrivée sous la frondaison de l'arbre millénaire, elle s'assaya contre le tronc. Aurianne prit les médaillons dans ses mains jointes et pria, pendant de longues heures. Elle pria, pria pour la santé des jeunes nouveaux-nés, pour qu'ils grandissent, forts et sains, et aussi pour que le cauchemar qu'elle avait fait, l'enlèvement de l'un des deux enfants, ne soit qu'un mauvais rêve. Soudain, elle tressaillit. Combien de temps s'était-il passé depuis que Mara était partie ? Deux heures, plus, moins ? Elle sentait quelque chose dans son dos. Elle se retourna doucement. Derrière elle, deux jeunes faons la regardaient. A la bordure de la clairière, une jeune biche observait la scène, prête à détalier. Les faons bousculèrent gentiment Aurianne de leur museau, comme s'ils voulaient qu'elle s'approche encore de l'arbre. Et au moment même où la main de la jeune femme toucha le chêne, le vent se leva, les feuilles du chêne se balancèrent, faisant osciller l'ombre et la lumière, et les médaillons accrochés à la main de la jeune femme semblèrent osciller au même rythme, leur couleur changeant, d'or à vert feuille, de vert feuille à or. Soudain, la chaîne à laquelle ils étaient accrochés devint extrêmement chaude, et brûla la paume d'Aurianne. La jeune femme poussa un cri de douleur et de surprise, et les laissa tomber. Effrayés, les deux jeunes faons coururent se réfugier derrière leur mère, à l'orée de la clairière. Celle-ci, après ce qu'Aurianne aurait juré être un hochement de tête, repartit dans les Bois, avec ses deux petits. Lorsqu'elle eut disparu, Aurianne récupéra les médaillons tombés à terre et se leva. Elle épousseta sa robe d'une main distraite. La nuit allait bientôt tomber, et, craignant de se perdre, elle ne voulait pas errer dans le Bois Sacré dans l'obscurité. Elle rangea les médaillons dans la poche de sa robe, et repartit vers le village d'Athinrye. Elle arriva à la Maison des Invités peu après le coucher du soleil. A travers les fenêtres, elle

vit que Douma, Solenn et Chtark étaient enfin revenus du Bois de Trois-Lunes. Souriant à la vue du visage de ses amis, elle entra. La table était installée, et tout le monde attendait la duchesse pour commencer le repas. Aurianne monta prestement les escaliers, et frappa à la porte de Dame Iselde. Après que celle-ci lui eut répondu, elle entra. A l'intérieur, Dame Iselde et Anna, la nourrice, donnaient chacune un sein. Aurianne sourit, et s'approcha de la duchesse.

« Ma Dame, dit-elle, sortant de sa poche les médaillons. Je... permettez-moi s'il vous plaît d'offrir ceci aux enfants. J'ai fait graver ces médaillons à Pémé, et ils ont été bénis par Idril elle-même dans le Bois-Sacré. Ils protégeront vos enfants, tant qu'ils les porteront. »

Dame Iselde regarda un instant Aurianne, le visage de marbre.

« Aurianne, commença-t-elle, doucement, un sourire se dessinant sur ses lèvres, on ne pouvait faire de plus beau cadeau à mes enfants. Mets-le autour de leur cou. Je... je suis très touchée, Aurianne. Merci, merci beaucoup. »

Iselde Harken, sans doute encore épuisée, essuya discrètement une larme alors qu'Aurianne passait les médaillons autour du cou de ses deux enfants. Lorsque Aurianne redescendit quelques minutes plus tard, Douma était en grande discussion avec ses compagnons.

« ... le peuple d'Aveld commence à se lasser. Bien sûr, il est reconnaissant envers la Haute-Prêtresse de les avoir sauvés et nourris jusqu'ici, mais tous n'aspirent qu'à une chose : s'en aller. Malgré les maisons de fortune qu'ils ont bâties, malgré la protection contre les rigueurs de l'hiver qu'offre la vallée, il leur manque à tous une seule chose : avoir leur chez eux, leur maison, leurs champs. Certains voudraient retourner vers Aveld, d'autres parlent de partir pour les autres cités d'Avelden, malgré la distance, malgré les brigands.

— Comment peux-tu savoir ce qu'ils pensent ? maugréa Chtark.

— J'ai quelques oreilles à la taverne du « Souvenir d'Aveld », et ailleurs aussi dans le campement. Je t'assure, Chtark, que cela ne m'amuse pas plus que toi.

— La guerre sera bientôt à nos portes, dit le duc Merrat, doucement. Les entraînements vont bientôt s'intensifier, et les hommes devraient bientôt être trop fatigués pour penser à autre chose qu'à dormir. »

Une semaine après la naissance des jumeaux, Dame Iselde reçut une missive du roi qui lui demandait d'être prête pour le début du printemps, comme prévu. Elle renvoya le messenger, faisant dire au roi qu'elle et ses hommes seraient prêts, et l'informant également de la présence de l'armée des Tribus dans le Bois de Trois-Lunes. Le soir même où le messenger repartit en direction de Pémé, la duchesse convoqua ses compagnons, ainsi que Gvald et Celdyn, pour mettre en place le plan de la bataille. La jeune duchesse, à peine remise de son accouchement, était assise face à la table de la salle commune, où elle avait étalé une carte d'Aveld et de ses environs.

« Nous allons avoir besoin des forces suivantes, commença-t-elle. La garde d'Avelden, avant tout, devra être renforcée avec les meilleurs éléments que nous pourrons trouver. A elle seule, la garde doit être composée d'une centaine d'hommes à pied. Les éclaireurs de Celdyn devront eux être renforcés également, avec tous les hommes qui savent utiliser un arc. Ils formeront notre unité d'attaque à distance. Chtark, de ton côté, tu devras trouver une centaine de volontaires pour former la cavalerie. C'est sans doute le point le plus difficile, mais il est important que nous ayons des hommes à cheval. Le reste de l'armée sera composée de tous ceux qui n'ont leur place ni dans la garde d'Avelden, ni chez les éclaireurs, ni dans la cavalerie. Je mènerai ces hommes moi-même. Cela leur donnera, j'espère, suffisamment de courage pour surmonter leur méconnaissance des armes.

— C'est de la folie, Iselde, dit Merrat. La piétaille sera le corps le plus exposé, et qui souffrira plus des pertes. Avelden a besoin de toi, tu ne peux pas prendre un tel risque.

— J'ai pris ma décision, celle qui me semble être la meilleure. Rien ne me fera changer d'avis. Si je ne montre pas l'exemple, comment veux-tu que les hommes croient un instant que nous pouvons gagner ?

— As-tu pensé aux enfants ?

— Oui, justement. Tu resteras ici, avec eux, pour les protéger.

— Comment ? s'exclama Merrat, le souffle coupé par la surprise.

— Tu es le seul qui puisse les protéger comme il se doit. Je veux que tu restes ici, et que tu veilles sur eux. Si jamais je ne devais pas revenir, tu t'occuperas du duché jusqu'à la majorité de Galed. C'est lui, le premier né, qui reprendra Avelden.

— Iselde, c'est de la folie et...

— Merrat, l'interrompit la duchesse sèchement, c'est un ordre de la duchesse d'Avelden. »

Le visage du duc se renfroga, et il souffla :

« Bien, ma Dame. »

Iselde approcha de la carte plusieurs cailloux de différentes tailles et de différentes couleurs. Elle les plaça sur la plaine d'Aveld, essayant de représenter le champ de bataille.

« Ici seront certainement les troupes du roi et de Pont, ses alliés. Le roi essaiera sans doute de séparer les troupes de Lahémone, Ombrejoie et Avelden. D'après ce qu'il a entendu à Pémé, je ne serais pas surprise qu'il nous envoie les premiers. Nous serons les moins expérimentés. Il ne faudra compter que sur notre courage. Nous attaquerons par le flanc sud, dit Iselde, déplaçant les premiers cailloux. Chtark à la tête de la cavalerie foncera, droit dans l'armée des Tribus. Normalement, une compagnie ennemie ou deux devraient avancer pour faire face à l'attaque. La garde attaquera alors par l'ouest. A ce moment, Chtark, tu devras te retirer avec tes hommes, vers le sud, pour me laisser moi et l'infanterie face à l'armée. Ce sera alors le moment le plus crucial de la bataille. Nous devons tenir. Celdyn, ton rôle sera d'essayer de tenir l'armée ennemie à distance, de l'empêcher de trop avancer et de faire une quelconque manœuvre. Si tu vois qu'une compagnie essaie d'encercler l'une ou l'autre de nos unités, envoie tous tes archers. A aucun moment nous ne devons prendre le risque d'être pris à revers. Et toi, Gvald, tu devras avancer le plus profondément dans l'armée, pour essayer d'attaquer le flanc de ceux auxquels l'infanterie et moi ferons face, en espérant que les troupes du roi sauront s'occuper du reste de l'armée des Tribus.

Il suffit que l'armée ennemie pivote, et nous sommes tous morts. Est-ce clair pour tout le monde ? »

Les compagnons d'Iselde restèrent tous un instant pensifs, le regard fixé sur le champ de bataille représenté sur la carte.

« C'est risqué, avança Gvald. Il suffit d'un grain de sable, et tout déraile. Nous ne serons alors plus là pour le regretter.

— Je sais. Mais c'est notre seule chance.

— Si cela fonctionne, nous avons une chance de tenir le front sud. Que faisons-nous, si le roi ne nous positionne pas comme vous l'avez imaginé ?

— Je suis certaine qu'il agira ainsi. Quand bien même ce ne serait pas le cas, nous aurons largement le temps de réfléchir à une autre stratégie. Donhull ?

— Oui, duchesse ?

— Tu m'as proposé l'aide du Bois de Trois-Lunes. De quelle manière peux-tu nous aider ?

— Je prendrai l'armée ennemie à revers.

— Tout seul ?

— Non. Je ne serai pas seul. »

Dame Iselde se préparait à insister, mais, face au visage fermé du gardien, se ravisa.

« Toute aide nous sera des plus précieuses. Les soldats des Tribus sont de farouches guerriers. Si, avec le renfort de tout Ervalon, nous réussissons à être plus nombreux, nous avons une chance. Sinon, nous aurons fort à faire. Bien. Il nous reste un mois pour nous préparer à la bataille. Gvald, vois avec Celdyn qui a ramené des armes de Pélost. Distribue-en à tous les hommes en âge de se battre. Dis leur que je serai à leur tête, et que nous remporterons la victoire ou mourrons ensemble. J'irai les voir également, dans la semaine. Pendant le mois qui vient, je veux que chacun d'entre vous aide à l'entraînement des recrues. Chtark, de ton côté, prends tous ceux qui savent monter à cheval. Vois avec les palefreniers d'Athinrye, ils t'aideront à l'entraînement de tes hommes avec les chevaux. Maintenant, une dernière chose. »

Elle fit signe à Merrat, qui sortit d'un coffre posé près de la table quatre grands rouleaux de tissu. Elle déroula le premier,

qui présentait une montagne ceinte d'une couronne, sur fond gris.

« L'étendard d'Avelden sera le repère de mes troupes. Les troupes de Gvald, continua Iselde en déployant un second étendard représentant la même montagne ceinture d'une couronne, mais avec au centre un point dressé, seront reconnaissables à l'étendard de la garde d'Avelden. »

La duchesse déroula une troisième bannière, représentant une montagne sur une épée horizontale, le même dessin que celui gravé sur le poitrail de l'armure de Douma.

« L'étendard des éclaireurs d'Avelden permettra de savoir où sont nos archers. Et enfin... »

Iselde déroula lentement le dernier étendard. A la différence des autres, celui-ci était très ouvragé. Le tissu semblait doux, léger, et était brodé de fils d'or. De presque trois mètres de long, il représentait, mauve sur fond blanc, le dragon des chevaliers d'Escalon.

« Voici la bannière qui désignera Chtark et ses troupes. La bannière des chevaliers d'Escalon. Ceci est mon cadeau avant la bataille, Chtark. Elle a été brodée dans les meilleurs tissus d'Athinrye. Les tisseuses ont passé deux mois entier à travailler dessus. Je crois que j'ai rarement autant terrorisé quelqu'un que ces pauvres jeunes filles. »

Chtark regardait la bannière, bouche bée. Il la prit dans ses mains, doucement, et se tourna vers la duchesse.

« Ma Dame, c'est un immense cadeau que vous me faites là. Je vous remercie, et vous jure que mes soldats et moi serons à la hauteur de la réputation des chevaliers d'Escalon. »

Iselde sourit, et reprit :

« Ces étendards serviront à nous repérer les uns par rapport aux autres. Chaque troupe ne devra jamais s'éloigner de son porte-étendard. Gvald, je te charge de trouver quatre garçons, ainsi que quatre éventuels remplaçants, qui auront la lourde tâche de porter les bannières sur le champ de bataille. Trouve aussi une dizaine de jeunes volontaires, rapides et courageux, qui feront office de messagers entre nos différentes troupes.

— C'est comme si c'était fait, ma Dame.

— Douma, tu m'as dit que tu avais reçu des nouvelles de Pémé ?

— Oui, ma Dame. Mais... heu... toutes ne sont pas forcément agréables à entendre.

— Je t'écoute.

— Le messenger que j'avais envoyé à Pémé est revenu ce matin. Aux dernières nouvelles, le roi aurait levé une puissante armée : mille deux cent hommes auraient été fournis par Fahaut, mille hommes ont été fournis par les duchés de Pont et Lahémone, et seulement huit cent par Ombrejoie.

— Ombrejoie est le plus petit des duchés, et le moins peuplé. Je ne suis pas surprise qu'Ysandre n'ait pu fournir tous les hommes demandés par le roi, sans laisser toutes ses terres sans défense.

— Les différentes armées devaient se rejoindre aux frontières entre Fahaut et Lahémone, avant de se rendre sur les ruines d'Aveld, à la rencontre de nos troupes. Par ailleurs..., commença Douma, gêné.

— Oui ?

— A la cour du roi, les bouffons ne se priveraient pas de railler les « rustres » d'Avelden comme ils disent. Ils nous comparent à des barbares, à peine assez polis pour supplier leur roi de leur venir en aide.

— Pémé a toujours été condescendante envers les autres duchés. Ce que tu me rapportes ne me surprend guère malheureusement.

— Enfin, la dernière des nouvelles dont j'ai eu vent est la plus intrigante... le roi aurait demandé à ses architectes de renforcer les murailles de Pémé, et de vérifier que la ville puisse tenir un siège de plusieurs mois. Je ne comprends pas pourquoi.

— Un siège de plusieurs mois ? Depuis la Grande Guerre, jamais Pémé n'a été assiégée, et il est impensable que les Tribus arrivent jusqu'à la côte ouest de Ponant. Je ne comprends pas non plus, c'est étrange. Qui pourrait vouloir attaquer Pémé, ou ne serait-ce que déclarer la guerre à Gondebault et tout Ervalon ? As-tu appris autre chose ?

— Non, ma Dame, c'est tout. J'ai renvoyé un autre messenger, qui devrait revenir dans un mois.



— Nous ne serons plus là à ce moment, mais sur la plaine d'Aveld. La fin de l'hiver est proche. Il faut intensifier l'entraînement des hommes. Dès demain, je veux que chacun s'entraîne, du soir au matin, sans répit. »

# LES CHEVALIERS D'ESCALON

Dès le lendemain, Iselde annonça aux réfugiés d'Aveld que tous les hommes en âge de combattre devaient se présenter au capitaine d'Avelden, Gvald Lende, afin d'être affectés à l'un des corps de l'armée qui irait reprendre Aveld aux Tribus. La nouvelle fut accueillie de manière mitigée. Certains ne cachèrent pas leur enthousiasme à l'idée de sortir de la vallée où ils se sentaient enfermés. D'autres quant à eux commencèrent déjà à refluer vers les derniers rangs de l'assemblée, se préparant certainement à simuler blessure ou maladie. Néanmoins, dans les jours qui suivirent, nombreux furent ceux qui se rendirent au champ d'entraînement, où leurs aptitudes furent testées. Malheureusement, bien rares étaient ceux qui avaient les rudiments du combat à l'épée. Gvald ne réussit à récupérer qu'une cinquantaine de soldats pour la garde d'Avelden, amenant ses effectifs à soixante-quinze hommes, vingt-cinq de moins que ce que lui avait demandé la duchesse. Celdyn, lui, fut plus chanceux. De nombreux hommes savaient manier l'arc : chasseurs, pisteurs, marchands de fourrures, tous se fiaient autant à leur arc qu'à leurs jambes pour se sortir des plus mauvais pas face aux bêtes sauvages qui vivaient non loin d'Aveld. Chtark, quant à lui, réussit à trouver une petite centaine de volontaires sachant monter à cheval. Bien peu cependant étaient capables de se battre à l'épée tout en restant en selle. Tous savaient que les prochaines semaines seraient décisives : l'ensemble de ces hommes, paysans, marchands, serviteurs, devaient à tout prix savoir correctement se battre, sans quoi l'armée d'Avelden serait balayée par les soldats des Tribus. Les lieutenants de la duchesse s'organisèrent rapidement. Chaque matin, Gvald et Chtark, assistés de Miriya et Solenn, se retrouvaient au camp d'entraînement, et apprenaient aux hommes à se battre à l'épée. L'après-midi, Chtark, secondé par Aurianne, aidait les hommes à se

familiariser avec les chevaux et au combat monté, pendant que Gvald continuait l'entraînement de l'infanterie. Le soir, enfin, tous les hommes se retrouvaient à nouveau pour une simulation de combat rangé, avant de se séparer, épuisés, alors qu'à chaque fois la nuit était tombée depuis longtemps. Chaque jour ressemblait au précédent. La duchesse passait régulièrement voir les progrès, et n'hésitait pas à participer aux entraînements. A chaque fois, les hommes redoublaient d'ardeur et d'entrain. Malgré cela, la faiblesse des nouvelles recrues à l'épée était criante et, sans le dire, Iselde craignait qu'aucun ne fasse le poids face aux soldats expérimentés des Tribus. Une semaine passa, puis deux. Après avoir embrassé Aurianne, Donhull quitta les Champs d'Athinrye pour retourner au Bois de Trois-Lunes, où il devait, disait-il, préparer lui aussi la bataille. Une troisième semaine passa. Les hommes continuaient à s'entraîner, sans relâche, menés par Gvald, Celdyn, Chtark, Miriya, Douma et Solenn. De l'aube jusqu'au coucher du soleil, les épées s'entrechoquaient, la sueur coulait sur les fronts et dans les cous des soldats, qui ne pensaient qu'à une chose : s'ils ne gagnaient pas cette bataille, jamais ils ne retrouveraient leurs terres.

Un matin, alors qu'Aurianne sortait de la Maison des Invités, trois éclaireurs portant les armes de Fahaut et d'Ergalon arrivèrent, leurs chevaux essoufflés et luisants de sueur.

« Eclaireurs du Roi ! crièrent-ils à l'attention des quelques novices présents sur la place du village. Nous avons un message pour la duchesse d'Avelden. Veuillez nous amenez auprès d'elle. »

Aurianne s'approcha d'eux.

« Je suis Aurianne Dalfort, guérisseuse de la duchesse. Elle loge ici. Suivez-moi, je vous prie. »

Les hommes dessellèrent, et, après avoir attaché leurs chevaux, suivirent Aurianne jusqu'à la maison où logeait Dame Iselde. Aurianne frappa et entra aussitôt. Tout le monde était assis autour de la table de la salle commune, déjeunant copieusement avant de partir à l'entraînement.

« Ma Dame, dit Aurianne, ces hommes sont des éclaireurs du roi qui viennent d'arriver. Ils ont un message pour vous. »

L'un des hommes, sans doute leur chef, s'avança et, après avoir fait une rapide révérence, demanda :

« Duchesse, puis-je parler devant ces personnes ? »

— Ce sont mes conseillers. Vous pouvez parler en toute liberté.

— Bien. L'armée d'Ercalon est en marche, ma Dame, et arrivera en vue de votre ancienne capitale dans quinze jours. Le roi demande à ce que vous et vos hommes soyez sur place lorsqu'ils arriveront en vue d'Aveld. Le roi demande également que vous nous donniez la taille et la composition de vos troupes, afin que lui et son maréchal puissent mettre en place leur stratégie.

— Bien. Dites au roi que mon armée sera là à son arrivée. Dites-lui aussi que je dispose de cent cavaliers peu expérimentés, de cent archers, d'un corps d'élite de cent fantassins, et de quatre cents hommes à pied.

— Est-ce tout, ma Dame ? Le roi s'attendait à mille hommes...

— Dites au roi que mes troupes vaudront, sur le champ de bataille, mille hommes et bien plus encore.

— Bien, ma Dame. Si vous voulez bien nous fournir des chevaux frais, nous repartons sur le champ rapporter ces nouvelles à son Altesse.

— Allez aux écuries à l'entrée des Champs et dites aux palefreniers que vous venez de ma part. Ils vous fourniront deux montures.

— Merci, ma Dame. Au revoir. »

Les trois messagers s'inclinèrent et se retirèrent, aussi vite qu'ils étaient arrivés. Dès que la porte se fut refermée derrière eux, Iselde explosa, frappant du poing sur la table :

« Le roi s'attendait à mille hommes ? Et puis quoi encore ? Comment peut-il imaginer qu'avec la quasi-totalité de mes terres envahies je puisse lever une telle armée ? »

La duchesse ferma les yeux un instant, puis reprit, d'une voix calmée :

« Mes amis, je compte sur vous. Il faudra vraiment que nous valions mille hommes, car je crains que le roi ne fasse tout pour nous mettre en difficulté.

— Les soldats d'Avelden seront à la hauteur de leur réputation, ma Dame, dit Gvald. Ce ne sera pas la première bataille que nous gagnerons.

— J'espère Gvald. Car nous n'avons pas le choix, hélas. Chtark, où en sont tes cavaliers ? Est-ce qu'ils progressent ? Pourront-ils tenir une charge ?

— Nous continuons à nous entraîner tous les jours, ma Dame, et simulons des charges chaque après-midi, dans les collines au sud d'Athinrye. Les hommes prennent confiance en eux, mais le niveau est très inégal. Nous saurons mener une charge, et nous saurons manœuvrer et être mobiles. Je suis plus inquiet pour le combat monté. Cela sera notre point faible.

— Et tes écuyers ?

— Je dois avouer que je suis plutôt confiant. Ils sont les plus doués, et les plus ardens à la tâche. Je ne crois pas m'être trompé en les prenant avec moi.

— Penses-tu qu'il soit temps de les faire chevaliers ?

— Déjà, ma Dame ?

— Oui, si tu penses que cela n'est pas trop prématuré. Je suis quasi certaine que lorsque nous nous battons, le roi restera, au moins au début, en retrait du champ de bataille. Les hommes vont avoir besoin de courage, pour ne pas dire de folie, pour imaginer que nous pouvons tenir face à l'armée des Tribus. S'ils ont les chevaliers d'Escalon à leur tête, je suis persuadée qu'ils seront galvanisés. »

Chtark réfléchit un instant, puis reprit :

« Je ne pensais pas vous le demander si rapidement, mais je suis certain que Mévée et Lériac feront de grands chevaliers. Parmi les autres, j'ai remarqué également une quinzaine d'hommes, dont certains pourraient peut-être suivre leurs traces. Si vous nommez Mévée et Lériac chevaliers, les autres feront de bons écuyers.

— Très bonne idée. Je vous rejoindrai demain dans les collines, après votre entraînement.

— Bien, ma Dame. »

Le lendemain, Chtark fut plus exigeant encore que d'habitude envers ses hommes. La plus petite erreur, le moindre retard dans l'exécution d'un ordre, le moindre signe de fatigue

ou le moindre cheval qui ne répondait pas à son cavalier, tout fut l'objet de réprimandes. Les hommes étaient fatigués après tant de jours d'entraînement, et certains commençaient à relâcher leur attention. Chtark savait qu'il leur faudrait du repos avant de partir pour Aveld s'il voulait que ses hommes soient au mieux de leurs capacités. Dame Iselde arriva lors de leur dernière simulation de charge. A cheval, accompagnée de Gvald et du seigneur Merrat, la duchesse regarda les manœuvres de la cavalerie, qui s'élançait de part et d'autres des collines, hurlant, se fracassant contre les ennemis représentés par des pieux de bois fichés dans le sol. Enfin, alors que le soleil s'approchait de l'horizon, Dame Iselde leva la main, signalant la fin de l'entraînement. Les hommes, essoufflés, les vêtements collés par la sueur, tombèrent de leurs chevaux, les uns après les autres, s'étirant et se massant les épaules, les bras, en soupirant de fatigue. Iselde, Gvald et Merrat descendirent de leurs montures et s'approchèrent des soldats et de Chtark. Autour d'eux s'étendaient à perte de vue les collines boisées d'Athinrye. Dans la lumière du jour mourant, les portes de la vallée d'Idril, à quelques centaines de mètres au sud, étaient à peine visibles.

« Cavaliers d'Avelden ! cria Iselde. Votre capitaine m'avait dit que vos progrès étaient grands, mais je ne m'imaginais pas qu'ils le fussent à ce point. Je vous félicite, tous. Je sais que vous travaillez durement à cela, vous entraînant du matin au soir, sans relâche. Mais vos efforts portent leurs fruits, et je ne doute pas que les soldats des Tribus trembleront lorsqu'ils vous verront, galopant et hurlant, fondre vers eux pour venger enfin nos terres pillées et brûlées ! »

Les hommes crièrent dans le vent du soir, levant leurs épées haut dans le ciel. « Mort aux Tribus ! Vengeance ! Vengeance ! — L'heure de la vengeance approche en effet. Dans quelques jours, nous partirons tous rejoindre l'armée du roi qui nous attend, non loin de la plaine d'Aveld. Avant cela, vous vous reposerez deux jours entiers, avec le reste de l'armée. »

Iselde fut coupée par les hourras des hommes, saluant la nouvelle de leur repos.

« Soyez fiers, cavaliers d'Avelden, car c'est de vous que dépendra l'issue de la bataille. Vous serez dans les premiers à

partir contre l'ennemi. Vous devrez alors être forts, courageux, et ne plus penser qu'à vos épouses, vos enfants, vos compagnons, et à nos terres, que nous devons défendre. Soyez fiers, car vous serez menés par les plus grands des chevaliers qu'ont connus nos terres. Les valeureux chevaliers d'Escalon vous mèneront à la bataille, et vous serez tous, j'en suis certaine, à la hauteur de leur bravoure légendaire. Capitaine Magreer, approchez. »

Chtark s'approcha fièrement de la duchesse, son armure ornée du dragon d'Escalon étincelant au soleil couchant. Il se tourna à son tour vers ses hommes, respira un grand coup et prit la parole :

« Soldats ! cria-t-il, d'une voix forte. Il y a longtemps, bien longtemps, une grande bataille eut lieu, loin d'ici. Une bataille qui, disait-on, était sans espoir. Ervalon était alors envahie, et les Sept Royaumes, divisés, n'étaient plus que des miettes face à la horde des Tribus. Devant les murailles de Pémé, notre roi Téhélis avait réuni autour de lui les dernières forces des royaumes encore debout. Les soldats de Ponée étaient là, menés par leur souverain, ainsi que les rares survivants des batailles précédentes, soldats d'Irbano, d'Atremont, d'Erdeghan, de Milla et de Véored. Parmi eux, il y avait aussi les derniers représentants de l'ordre des chevaliers d'Escalon. La terrible bataille qui eut lieu alors, que nous connaissons sous le nom de Bataille de Fahaut, fut l'une des plus terribles de notre histoire. Combien d'hommes moururent ce jour-là ? Combien d'hommes tombèrent sous les épées et les flèches ennemies ? Nul ne le sait. Mais, ce que nous savons, tous, c'est que si nous sommes ici, aujourd'hui, c'est grâce au courage et à la valeur de ces hommes. Grâce au courage et à la valeur des soldats d'Eralon, des soldats alliés, et des chevaliers d'Escalon, qui se sont battus comme jamais on ne s'était battu avant. Car ils ne pouvaient pas perdre cette dernière bataille. Les chevaliers d'Escalon furent décimés, et le roi lui-même mourut. Leurs noms sont aujourd'hui synonymes de courage et d'honneur. Dans quelques jours, ce sera à nous d'inscrire nos noms dans l'histoire. Soyons aussi forts, aussi courageux et aussi braves que l'ont été nos

ancêtres. Car nous aurons, dans quelques jours, le même devoir qu'eux : sauver nos terres. »

Les hommes écoutaient, en silence, leur capitaine.

« Mévée, Lériac, approchez. »

De la masse de soldats sortirent deux jeunes hommes, interrogeant du regard leur capitaine. Ils avancèrent jusqu'à lui, et s'inclinèrent légèrement. Dame Iselde s'avança à son tour, dégainant son épée. Les hommes la regardèrent, interloqués.

« Ecuyers, votre capitaine me dit que vous êtes valeureux, et dignes de rejoindre les chevaliers d'Escalon. Etes-vous d'accord avec cela ? »

Les deux jeunes hommes tressaillirent, comme frappés de stupeur. Ils regardèrent Chtark, puis se regardèrent l'un l'autre. Ce fut Mévée qui parla le premier.

« Ma Dame, c'est un grand honneur que nous fait notre capitaine. Je... je pense que je suis digne de rejoindre les chevaliers d'Escalon, et c'est mon souhait le plus cher, ainsi que de vous servir.

— C'est aussi mon souhait, ma Dame, continua Lériac. Nous servirons Avelden et Ervalon, jusqu'à la mort.

— Agenouillez-vous alors. », dit Iselde.

Les deux jeunes hommes tombèrent à terre, la tête penchée vers le sol. Iselde approcha son épée de leur cou.

« La bataille qui s'annonce sera difficile, aussi difficile que la bataille de Fahaut. Mais comment croire dans la défaite quand dans notre sang à tous coule le sang de Téhélis et des anciens chevaliers d'Escalon ? Je sais que nous gagnerons, que nous repousserons les Tribus. Cette bataille sera un grand moment de gloire et de bravoure pour Avelden. Je sais que je peux compter sur vous, sur vous tous. Mévée, Lériac, je sais aussi que je peux compter, comme le fit notre roi Téhélis, sur les chevaliers d'Escalon, qui mèneront la cavalerie à l'attaque. Votre capitaine a décidé que vous étiez dignes de rejoindre les rangs de ces illustres soldats. Aussi, moi, Iselde Harken, duchesse d'Avelden, vous élève, Mévée et Fériac, au rang de chevaliers d'Escalon. Puissiez-vous faire honneur à votre titre, à votre capitaine, à votre ordre et à vos terres. »



La duchesse posa son épée sur le cou de chacun des deux jeunes hommes.

« Relevez-vous. Longue vie à vous, chevaliers. »

Mévée et Lériac se relevèrent, ébahis, ne croyant pas ce qui venait de se passer.

« Longue vie aux chevaliers d'Escalon ! cria Iselde Harken, levant son épée vers le ciel.

— Gloire à Avelden ! hurlèrent les hommes en retour. Gloire à Avelden et aux chevaliers d'Escalon ! »

Iselde sourit, et ajouta à voix basse, à l'attention de Chtark :  
« Puisse Odric entendre les cris de tes hommes, Chtark. Puisse Odric nous aider. Car si nous ne réussissons pas à vaincre les Tribus, alors Avelden sera détruit. A jamais. »

FIN du Tome 2